This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

OXFORD UNIVERSITY

ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet. Fr. II. B. 1483

N° 303

ESSAIS.

S'y meſler ſans amour, & ſans obligation de volonté, en forme de comédiens, pour joüer un roolle commun, de l'âge & de la couſtume, & n'y mettre du ſien que les paroles : c'eſt de vray pouruoir à ſa ſeureté ; mais bien laſchement.

Eſſ. MONTAIGNE.

CHOIX
DE
PETITS ROMANS,
Imités de l'Allemand.
SUIVIS
DE QUELQUES ESSAIS
DE
POÉSIES LYRIQUES.
DÉDIÉS
A LA REINE,

Par N. DE BONNEVILLE.

A PARIS;

Chez { THÉOPHILE BARROIS, Libraire, Quai des Augustins.
ROYEZ, Libraire, Quai des Augustins, près le Pont-Neuf.

M. DCC. LXXXVI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 MAR 1982
OF OXFORD
LIBRARY

A
LA REINE.

MADAME,

VOTRE MAJESTÉ a honoré de son suffrage la traduction des Pieces les plus applaudies sur les Théâtres de l'Allemagne. J'ai penſé qu'elle ne verroit pas ſans intérêt un

Recueil dont le but eſt de faire connoître un autre genre de littérature Allemande. VOTRE MAJESTÉ, en daignant permettre que ſon auguſte nom ſoit placé à la tête de cet ouvrage, encouragera mes efforts pour le rendre digne d'Elle. S'ils obtiennent ce bonheur, j'aurai atteint le plus haut degré de ſuccès.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Ce 31 Janvier 1788.

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur & ſujet.
N. DE BONNEVILLE.

PRÉFACE.

(1) Maudit ſoit le cœur dur qui n'a point fait d'ingrats!

La plupart des Journaux dont la France eſt inondée, ne ſont gueres que des frivolités ou des libelles, dont l'ignorance & la calomnie expoſent au ſouris amer de l'Etranger une Nation reſpectable par ſes mœurs douces, par ſa bienfaiſance & par ſa juſtice. On s'y permet je ne ſais quels écarts que les bons eſprits trouvent déplacés; trop au-deſſous de ceux qui penſent, & trop au-deſſus de la multitude qui ne penſe pas, & pour laquelle ces Journaux ſont faits.

Dans quelques-uns cependant on trouve ſouvent une critique impartiale, & la reconnoiſſance qu'on doit toujours à de généreux efforts; mais *ils s'en tiennent* tous à l'examen des Ouvrages, & ne font jamais connoître le perſonnel de l'Auteur. C'eſt un ſilence funeſte aux jeunes Ecrivains.

N'iroit-on pas arracher l'infortuné qu'on op-

(1) Tous les vers cités dans cette Préface ſont des lambeaux d'un petit Poëme, dans lequel j'eſpérois traiter le ſujet, dont je vais tâcher de donner ici quelque idée.

prime, à tous ces Entrepreneurs avides qui trompent ſa confiante jeuneſſe, & l'épuiſent de fatigues & de veilles par des travaux indignes de ſon génie.

Ces Entrepreneurs, ou plutôt ces grands Hommes, car c'eſt ainſi qu'on les appelle dans les Académies, dans les Cafés, & dans les Journaux, n'ont ni feu, ni ſenſibilité; mais ils ont la tête froide, un ſtyle grimacier & ſtérile. Ils ont une marche ſi rampante & ſi meſurée, qu'ils ne feront jamais de ces inconſéquences courageuſes, de ces grandes fautes, que ne peut jamais éviter un jeune homme; eût-il reçu de la nature le génie de Paſcal.

Demandez-leur. Voyez, de tout ils ſont capables;
Et jamais de penſer ne ſe rendront coupables.

Le ſeul mérite des jeunes gens auxquels ils s'adreſſent, eſt de ſentir vivement le vrai beau, juſqu'à le mettre ſouvent à la portée des petits eſprits. Ils ajoutent à des ouvrages de glace, de ces traits, qui, dit-on, caractériſent une Nation; à laquelle toutefois ils n'appartiennent pas. Ils ſentent tout le chemin qu'ils auront le courage de faire; ils entrevoient le but, & l'atteignant déjà par la penſée, ils imaginent fiérement qu'à leur premier pas, on les voit au bout de la carriere.

Je m'attendris sur leur destinée. Ce sont des enfans d'un bon naturel.

L'ignorance que suit toujours la vanité a bien d'autres prétentions. Elle a même la prétention d'être modeste ; mais la preuve qu'il n'en est rien, c'est qu'on ne rencontre jamais ces Ecrivains modestes que dans un brillant équipage, dans les plus somptueux festins, à la Cour, à la Ville, aux Spectacles, par-tout enfin, hors chez eux, où travaillent pour leur fortune & pour leur gloire les orgueilleux inconnus dont je viens de parler.

Quand ils ont corrigé quelques locutions d'Ecolier, retranché des détails de mauvais goût, de ces franches critiques, où de puissans Protecteurs pourroient se trouver compromis, ils s'approprient, comme de raison, un ouvrage qu'ils ont promis de payer.

N'imitons pas le grand nombre, & ne perdons jamais de vue ces infortunés, dont le cœur toujours malade est avide d'espérances. Craignons que flétris par le malheur, leur courage ne les abandonne, & qu'ils ne meurent en s'écriant comme Brutus : La vertu n'est rien qu'un vain nom.

DÉSESPOIR DE CHATTERTON.

Chatterton, que les Anglois regardent aujourd'hui comme un de leurs plus grands Poëtes mo-

dernes, qu'ils louent --- après ſa mort --- comme LE PLUS PUISSANT GÉNIE QUI AIT JAMAIS EXISTÉ, s'eſt tué de déſeſpoir.

Il lui falloit encore trois mois pour achever ſa dix-huitieme année. Ses Poéſies n'ont été imprimées qu'après ſa mort.

L'hiſtoire de ce jeune homme, qui n'eſt point encore connue en France, eſt trop intéreſſante pour ne pas entrer dans quelques détails. Donnons une foible idée du génie qu'ils ont étouffé à ſa naiſſance. Tant il eſt peu de gens aſſez courageux pour juger un ouvrage manuſcrit, avant que la multitude ait prononcé!

Thomas Chatterton eſt né à Briſtol, le 20 Novembre 1752; il a été élevé à une Ecole de charité, où ſon Magiſter lui apprit à lire & à écrire, & un peu d'arithmétique; à quatorze ans il entra dans l'Étude d'un Procureur.

Il décela bientôt un goût extraordinaire pour la Poéſie, pour les antiquités Anglaiſes, & pour le blazon; à peine dans ſa quinzieme année, cet infortuné eut le ſentiment de tout ſon génie. Cette force prématurée d'une conception ſublime, *l'aſſurcit auſſi que jamais, quoiqu'il pût créer de grand & d'inimitable*, on ne rendroit juſtice à un Poëte de ſon âge.

N'oublions pas de rappeller qu'il étoit Clerc de Procureur, lorſqu'il commença par faire la

plus étonnante étude du plus ancien langage de ſa Nation. Il parvint auſſi à imiter tout ce qu'il y y a d'hiéroglyphes dans les caracteres du quinzieme ſiècle. Et alors il ſe mit à compoſer ſes Poéſies en ancien langage, & à les écrire enſuite ſur les parchemins les plus ſales & les plus racornis. Ses grands peres & ſon pere avoient été, ſans interruption, depuis pluſieurs ſiècles, Sacriſtains de la Chapelle de Briſtol; & il conçut le deſſein d'attribuer ſes Poéſies à Thomas Rowley, un ancien Moine de Briſtol, ſous le regne de Henri VI, & d'Edouard IV.

Il fit auſſi en marge de ſes Poéſies un vocabulaire & des notes, qui ſeules annonçoient dans un enfant de 16 à 17 ans un génie vaſte & un grand ſavoir.

La plus inſolente brochure où les Français ſont bien déchirés, n'eſt jamais à Londres un ouvrage ſans mérite. Leurs plus fameux Poëtes modernes ſont vraiment coupables d'injuſtice envers nos grands Ecrivains. Il y a long-temps que je me propoſe de leur répondre; mais j'ai cru qu'un Français devoit oppoſer à des injures de ſimples obſervations critiques, & l'un n'eſt pas auſſi facile que l'autre.

Quoique je penſe bien comme eux que nos traductions ne donnent pas une véritable idée de

leurs grands Ecrivains, je veux leur prouver à mon tour qu'ils ont encore plus défiguré les nôtres, & qu'ils ont encore la vanité de se faire dire dans un insipide Prologue, qu'ils ont ajouté à la correction Française *a British Fire.* Je montrerai un peu quel est ce feu *britiche*, & l'on saura quel est encore le succès de ces chef-d'œuvres *Britichisés.*

Je dirai, comment encouragés par les plus bizarres succès, ils traduisent les Allemands d'après des traductions Françaises, qui ne sont pas même estimées en France.

Comme je ne devois pas encore sitôt parler de Chatterton, & que sur les simples notes que je me suis déjà procurées, j'aurois à compromettre des Ecrivains célebres, je veux suspendre mes plaintes ameres, jusqu'au jour où j'aurai la certitude de n'avoir à combattre que des êtres vils & méchans.

Je ne dirai donc rien aujourd'hui de ma pensée sur Chatterton; mais je vais extraire quelques passages de la défense même d'Horace Walpole.

Extrait d'une Lettre de M. Hor. Walpole à M. W. B.

« Bathoe, mon Libraire, m'apporta un paquet qu'on lui avoit confié. Il contenoit une Ode ou

un petit Poëme de deux ou trois ſtances en rimes croiſées, ſur la mort de Richard Ier.; & l'on y diſoit encore en peu de mots qu'il avoit été trouvé à Briſtol avec pluſieurs autres vieux Poëmes; & que le poſſeſſeur pourroit me fournir des notices ſur une quantité de grands Peintres qui avoient fleuri à Briſtol. »

« D'abord je penſai que mes anecdotes ſur la peinture, étoient tombées entre les mains de quelque plaiſant qui vouloit me tourner en ridicule, ce qui ne me paroiſſoit pas fort ingénieux, n'étant pas homme à donner dans un piège auſſi groſſier. Je n'étois pas aſſez ignorant pour me laiſſer perſuader qu'il avoit exiſté à Briſtol une quantité de grands Peintres. »

« L'Ode qui étoit jolie, m'empêcha de croire qu'elle venoit de la même main. Je changeai cette Ode en langage moderne, en ſubſtituant à des mots anciens des expreſſions nouvelles, quoique j'avoue qu'il ſeroit difficile de moderniſer ainſi tous les autres Poëmes de Chatterton. »

Ici M. Walpole cherche à prouver que Chatterton s'étoit d'abord propoſé d'attribuer ſes Poéſies à quelque perſonnage de plus fraîche date que Rowley. Il dit encore ailleurs que Chatterton étoit un trop grand Poëte pour le ſiècle auquel il avoit deſtiné ſes vers; que ſon génie ſublime

donne à Rowley plus d'élégance, & plus d'harmonie que n'en pouvoit avoir le quinzieme ſiècle. Ou Rowley auroit aſſez poli ſa langue pour la faire adopter, ou il n'eut pas été entendu ; qu'enfin ſi dans un ſiècle poli les hommes étant à-peu-près de pair, il eſt plus difficile au génie de ſe montrer, il ſe fait bientôt jour dans un ſiècle de barbarie. Comme ſi tous les ſiècles ne ſe croyoient pas toujours par excellence les plus policés ; comme ſi Montagne n'avoit pas dit qu'on n'iroit jamais en Poéſie plus loin que Ronſard ; mais laiſſons-là les paradoxes de M. Walpole, qui nous aſſure que l'erreur, ainſi que la Mer, gagne toujours autant de terrein d'un côté, qu'elle en perd d'un autre ; & que par conſéquent il eſt inutile de lui faire changer de place. Sa comparaiſon, quoique très-impoſante, ne peut ſéduire les vrais Philoſophes. Reprenons ſa lettre.

« Chatterton avoit donné ſon adreſſe à Briſtol, & je lui demandai de plus grands éclairciſſemens. En réponſe à ma lettre, il m'écrivit qu'il étoit le fils d'une pauvre veuve, qui avoit la plus grande peine à le ſoutenir, qu'il étoit Clerc de Procureur, ou Apprenti Procureur ; mais qu'il avoit du goût, & des diſpoſitions pour des études plus ſelon ſon cœur. *Il me faiſoit entendre* qu'il

déſiroit que je vouluſſe *l'aider de ma protection* pour quitter une Profeſſion ſi ſtupide, en lui procurant quelque place, où il pût ſe livrer à ſon génie. »

« Il aſſuroit que de grands tréſors d'ancienne Poéſie avoient été découverts dans ſon pays, & qu'ils étoient entre les mains d'une perſonne qui lui avoit confié ceux qu'il me faiſoit paſſer; car il m'envoyoit encore d'autres Poëmes, parmi leſquels je trouvai une Paſtorale en dialogue, où il avoit ſemé par-ci par-là quelques vieux mots. »

« J'écrivis à un de mes parens à Bath, pour m'informer de la ſituation & du caractere de Chatterton. On ne me parla ni de ſes mœurs, ni de ſon caractere; mais du reſte, *on me confirma tout ce qu'il m'avoit mandé.* »

« Cependant je communiquai ces Poëmes à M. Gray & à M. Maſon. »

On a dit dans notre Encyclopédie que le Poëte *Gray* étoit juſqu'ici le plus grand lyrique connu. Ce qui prouve ſeulement que le Rédacteur ne connoiſſoit ni *Dryden*, ni *Smollett*; ni *Iſaïe*,*, que M. Lowth, dont le jugement eſt ici d'un très-grand poids, met bien au-deſſus de Pindare,

* Ils ſont morts de faim tous les trois.

& partant au-dessus de *Gray*, qui n'est souvent que son imitateur, & qui emprunte un peu trop fréquemment les expressions & les images d'un Poëte de sa Nation.

M. *Mason* est l'auteur de *Caractacus*, un Poëme admirable, dont les chœurs ont vraiment de la sublimité : ouvrage dramatique, écrit avec l'élégance & la correction de Racine. Il a donné un Poëme des Jardins très-célebre, une traduction libre, fort estimée, de notre Poëme de *du Fresnoy* sur la Peinture. Il est aussi l'auteur d'*Elfride*, Tragédie, dans le goût des Grecs, & de plusieurs autres ouvrages qui recevront des éloges de la plus éloignée postérité.

Qu'on me pardonne cette digression; j'ai pensé qu'il étoit nécessaire de faire connoître ceux à qui M. Walpole s'étoit adressé pour s'assurer du mérite des Poëmes de l'infortuné Chatterton. Je reprends la lettre de M. Walpole.

« M. Gray & M. Mason prononcerent que ces Poëmes étoient *des fourberies*, & déclarerent que la coupe de ces vers, & leur harmonie, n'avoit rien d'antique. »

M. Walpole remarque ensuite qu'il est incroyable que Rowley, un simple Moine, dans

une Ville commerçante, comme l'étoit alors Briſtol, eût purifié la langue, & introduit dans la Poéſie une meſure claſſique & harmonieuſe, inconnue même au Lord Surry, ſurnommé le Joli Poëte, le Poëte de Cour; & cela pendant les troubles du regne de Henri VI; & que la langue fût enſuite retombée dans la même barbarie, juſqu'au temps où Waller a publié ſes élégantes Poéſies.

« *Satisfait des informations que j'avois priſes ſur Chatterton*, je lui écrivis avec autant d'*égards* & de *tendreſſe* que ſi j'euſſe été ſon tuteur; car *quoique je n'euſſe aucun doute de ſes menſonges*, il y avoit *un ſi grand feu Poëtique* à les avoir fabriqués, que *je m'intéreſſai* à lui; *ce n'étoit pas un crime* grave à reprocher à un jeune Poëte d'avoir *forgé* de *fauſſes écritures*, qui ne devoient avoir cours qu'au Parnaſſe, &c. »

« Je lui remontrai vivement que par devoir & par reconnoiſſance envers ſa mere qui s'étoit gênée pour le ſoutenir juſqu'à ce jour, il falloit qu'il travaillât à ſon état, pour qu'il lui fût poſſible de payer à ſa vieilleſſe la dette filiale; & je lui dis que — *lorſqu'il auroit fait fortune*, — il pourroit ſe livrer *à des études* plus conformes à ſes inclinations. »

« Je lui dis auſſi que j'avois communiqué *ſes copies* à de bien meilleurs juges que moi, qui n'avoient été nullement ſatisfaits de l'authenticité de ſes manuſcrits *ſuppoſés*. Entre autres raiſons que je lui alléguai, je lui dis qu'il n'y avoit point de pareille meſure de vers au ſiècle de Richard Premier; & cette obſervation a peut-être été la cauſe que dans la ſuite Chatterton changea l'âge *de ſes productions*. »

« Il m'écrivit une lettre, où il y avoit preſque de la mauvaiſe humeur. Il me dit qu'il ne vouloit pas diſputer avec un homme de mon ſavoir. Il ſoutint l'authenticité des Poëmes, *& demanda qu'on les lui rendît*. »

« Quand je reçus cette lettre, je devois partir pour Paris le lendemain ou le ſurlendemain; & ſoit que j'oubliai *ſa requête*; ou peut-être que je n'eûs pas le temps *de tirer copie* de ſes vers, je remis à les lui renvoyer au retour de mon voyage qui ne devoit durer *que ſix ſemaines*. Je proteſte que je ne me rappelle point préciſément ce qui occaſionna ce retard, quoique --- *dans une cauſe d'auſſi peu d'importance* --- je ne voudrois pas avancer une ſyllabe dont je ne fuſſe très-certain, &c. »

« Bientôt après mon retour de France, je reçus une autre lettre de Chatterton, dont le ſtyle étoit

ſingulierement impertinent. Il demandoit ſes Poëmes *groſſierement*; & il ajoutoit que je n'aurois pas oſé le traiter ſi mal, s'il ne m'eût pas confié la triſte ſituation où il ſe trouvoit. »

« Mon cœur ne m'accuſe point de l'avoir traité avec inſolence. J'écrivis une réponſe, *où je lui reprochois ſon injuſtice*, & où je lui renouvellois mes bons avis. »

Le ſage de Bagdad envoyoit du pain à ceux qu'il ſoupçonnoit en avoir beſoin, & ne donnoit jamais de conſeil qu'à celui qui l'en prioit bien fort.

« Mais, par réflexion, ſoupçonnant que ce jeune homme, *qui avoit une mauvaiſe tête*, & *que je ne connoiſſois nullement*, que je n'avois jamais vu, pourroit être *aſſez abſurde* pour imprimer ma lettre, je la jettai au feu; & faiſant un paquet de ſes lettres & de ſes Poëmes, *ſans en prendre copie*, je lui renvoyai le tout, *& je ne penſai plus à lui ni à ſes vers.* »

« Un an & demi après, *dînant à l'Académie Royale*, le Docteur *Goldſmith* (1) attira l'attention de la compagnie, par la nouvelle d'un

(1) Auteur du *Miniſtre de Wakefield*.

tréſor merveilleux d'anciennes Poéſies, depuis peu découvert à Briſtol. Le Docteur *Johnſon*, qui étoit préſent, le plaiſanta beaucoup ſur ſa croyance. Je m'apperçus bientôt que c'étoit *la trouvaille* de -- MON AMI -- Chatterton; & je dis au Docteur *Goldſmith* que cette nouveauté m'étoit connue, que *j'aurois pu* -- ſi j'avois voulu -- *avoir l'honneur de faire connoître au monde ſavant cette grande découverte.* »

« Vous pouvez imaginer qu'au milieu de toutes nos plaiſanteries, ma joie fut bientôt troublée, lorſque m'informant de Chatterton, le Docteur *Goldſmith* me dit qu'il étoit venu dernierement à Londres, & qu'il s'y étoit tué de déſeſpoir. »

Je ſuis trop perſuadé de l'intérêt que tous mes Lecteurs prennent à la deſtinée de Chatterton, pour m'arrêter ici ſur tous les froids raiſonnemens de M. Walpole, qui démontrent l'impoſſibilité qu'un autre que Chatterton puiſſe être auteur de ces Poéſies ſublimes qui ont été accueillies à ſa mort avec des cris d'admiration & d'indignation. Citons encore un paragraphe de la lettre de M. Walpole.

« Vous paroiſſez croire que Chatterton ait trouvé quelques ſecours dans la création de ſes

Poëmes. Je ne le penſe pas ; mais un des traits les plus étonnans de ſon hiſtoire *qui tient du prodige*, c'eſt qu'il a formé des diſciples : oui, des diſciples à 18 ans. »

Il lui falloit encore trois mois pour achever ſa dix-huitieme année.

« Quelques-uns de ſes camarades ont continué de marcher ſur ſes traces ; ils ont produit comme lui d'autres Poëmes ſaxons d'une antique fabrique ; mais on n'y trouve plus,

(Parce qu'ils ſont encore vivans.)

le feu Poétique de leur Maître. Le Docteur Percy & M. Loſt ont recueilli tout ce qui pouvoit avoir rapport à Chatterton, & l'on n'a pu découvrir qu'il ait reçu quelque inſtruction, ou quelque ſecours d'un ſavant, ou d'un homme de mérite. »

« Ils ont une quantité prodigieuſe de différens écrits de Chatterton, tant ſon génie étoit verſatile, tant ſon génie étoit vaſte, tant ſon génie étoit impérieux. Il inventoit l'Architecture & le Blazon. Enfin, *je ne crois pas qu'il ait jamais exiſté un auſſi puiſſant Génie*, excepté Pſalmanazar, qui, avant l'âge de vingt-deux ans, créa une langue que tous les ſavans de l'Europe ne purent découvrir. »

On ignore à quel âge Chatterton publia ſes premiers eſſais ; on lui attribue deux lettres, imprimées en 1769 dans le Journal Magazine, en ce qu'elles ſont datées de Briſtol, & ſignées, D. B. comme il ſigna toujours dans la ſuite ſes autres eſſais.

La premiere piece contient des extraits de *deux manuſcrits, écrits il y a trois cents ans par un certain Rowley, un Moine*, ſur le coſtume en uſage au regne de Henri II.

La ſeconde piece eſt un Poëme ſaxon, qui a pour titre *Ethelgar*, écrit en proſe bourſouflée. Quelques obſervations ſur le blazon des ſaxons. *Eléonor & Juga*, écrits il y a trois cents ans par *Thomas* Rowley, un Prêtre ſéculier, & quelques autres eſſais.

Au mois d'Avril 1770, il entroit alors dans ſa dix-huitieme année, il quitta l'Étude de ſon Procureur à Briſtol, & vint à Londres, dans l'eſpérance d'y trouver quelque moyen de s'y procurer du loiſir, en travaillant à copier les ouvrages des Auteurs, & à corriger leurs épreuves. *Deux* Libraires qui l'avoient engagé à venir à Londres, firent banqueroute. Cependant un mois après ſon arrivée, il écrivit à ſa mere & à ſa ſœur qu'on l'avoit chargé d'une hiſtoire très-conſidérable de la ville de Londres, qui alloit paroître inceſſamment. Il avoit écrit quelques

vers à la louange du Lord Mayre Beckford, & *il eut l'honneur de lui être présenté.*

Dans une lettre où il apprenoit cette grande nouvelle à sa sœur, il lui disoit : *Le Lord Mayre m'a reçu très-poliment, comme on doit recevoir un citoyen; mais, c'est le diable, en défendant la cause des honnêtes gens, il n'y a pas un sol à gagner; & seulement à copier des libelles ou d'insipides flatteries, on deviendroit bientôt riche. Je le sais bien. Malheur au pauvre Auteur qui ne sait pas écrire, dans l'occasion, pour & contre ! Des essais pour le Patriotisme, se vendent à peine assez pour suffire aux frais de l'impression; les Patriotes étant eux-mêmes opprimés, ne peuvent vous aider à leur être utile. Des essais contre le Patriotisme ne sont point accueillis, & il faut payer pour les faire imprimer;* mais *on y perd rarement. Tous ces intrigans sont intérieurement si persuadés qu'ils n'ont aucun mérite, qu'ils ne manquent pas de récompenser largement ceux qui leur en donnent l'apparence.*

Quoique Chatterton fût employé à l'histoire de Londres, je ne puis dire s'il la composoit ou s'il la transcrivoit, il continuoit de publier nombre d'essais dans plusieurs ouvrages périodiques. Ces essais-là, en France, ne se payent point, & en

Angleterre ſe payent fort mal ; car, pour un Libraire, c'eſt la réputation ſeule d'un homme qui fait le prix de ſon ouvrage. J'ai eu le douloureux plaiſir de voir exalter un ouvrage à moi, pour en critiquer un autre qui étoit auſſi mon ouvrage, avec cette différence que j'avois griffonné le premier, & beaucoup travaillé l'autre. Mais les noms qui honoroient l'ouvrage de l'inconnu, n'avoient pas le même prix aux yeux de mes critiques éclairés.

Cet infortuné Chatterton n'avoit réellement du goût que pour la Poéſie. *Ses vers faits à la hâte ne pouvoient contenter ſon cœur.* Il voyoit préférer des rimailleries froides & correctes à ce divin enthouſiaſme, qui lui inſpiroit tant d'images toutes neuves, tant de ſublimes créations. Ne pouvant plus r'avoir ſes Poéſies *dont il attendoit aſſez de gloire pour vendre ſon travail à un prix un peu moins vil*, abandonné de tous, & ne voulant point vendre ſa plume, il s'eſt empoiſonné. On trouva dans ſa chambre une quantité de papiers mis en pieces. Il y avoit bientôt quatre mois qu'il étoit à Londres.

William Hayley, un très-grand Poëte moderne (1), a peint la mort de Chatterton avec

(1) Un des grands Poëtes de l'Europe, auteur d'un

une indignation & une énergie, qui prouvent toute la ſenſibilité de ſon cœur : il y a dans la ſeule harmonie de ſes vers quelque choſe de ſauvage & de lugubre, qui fait treſſaillir toute l'âme & la tranſit.

If changing times ſuggeſt the pleaſing hope,
That Bards no more with adverſe fortune cope;
That in this altered clime, where Arts increaſe,
And make our polish'd Iſle a ſecond Greece;
That now, if Poeſy proclaims her ſon,
And challenges the wreath by Fancy won;
Both Fame and Wealth adopt him as their heir,
And liberal Grandeur makes his life her care;
From ſuch vain thoughts thy erring mind defend,
And look on CHATTERTON's diſaſtrous end.
Oh, ill-ſtarr'd Youth, whom nature form'd, in vain,
With powers on Pindus's ſplendid height to reign!
O dread example of what pangs await
Young Genius ſtruggling with malignant fate!
What could the Muſe, who fir'd thy infant frame
With the rich promiſe of Poetic fame;

---

eſſai ſur la Peinture, d'un eſſai ſur l'Hiſtoire, d'un autre eſſai ſur la Poéſie épique; créateur d'un petit Poëme charmant, dans le genre de la boucle de cheveux enlevée d'Alexandre Pope. Il eſt auſſi l'auteur de pluſieurs Tragédies; mais je n'en connois pas une; c'eſt Hayley qui eſt l'auteur de la fameuſe Ode ſur les priſons, adreſſée au vénérable Howard.

Who taught thy hand its magic art to hide,
And mock the inſolence of Critic pride;
What cou'd her unawailing cares oppoſe,
To ſave her darling from his deſperate foes;
From preſſing Want's calamitous controul,
And Pride, the fever of the ardent ſoul?
Ah ſee, too conſcious of her failing power,
She quits her Nurſling in his deathful hour!
In a chill room, within whoſe wretched wall
No cheering voice replies to Miſery's call;
Near a vile bed, too crazy to ſuſtain
Misfortune's waſted limbs, convuls'd with pain,
On the bare floor, with heaven-directed eyes,
The hapleſs Youth in ſpeechleſs horror lies!
The pois'nous vial, by diſtraction drain'd,
Rolls from his hand, in wild contortion ſtrain'd,
Pale with life-waſting pangs, it's dire effect,
And ſtung to madneſs by the world's neglect,
He, in abhorrence of the dangerous art,
Once the dear idol of his glowing heart,
Tears from his Harp the vain deteſted wires,
And in the frenzy of Despair expires!

Pour ceux qui n'entendent pas l'Anglois, voici à-peu-près le ſens des vers de W. Hayley.

« Dans ce climat que les Arts ont rendu plus pur & plus doux, dans cette Iſle policée dont ils ont fait une autre Grèce, ſi tu eſpères que ſortis des ténebres de l'ignorance & des préjugés, les hommes, éclairés ſur leurs véritables intérêts, ne

permettront plus que le Génie, qui eſt un rayo
de la Divinité, lutte, à ſa naiſſance, avec
malheur ; ſi tu eſpères qu'au moment où la Poéſ
fera naître l'objet chéri qu'elle a formé dans
complaiſance, & qu'elle demandera pour lui l
hommages qui lui ſont dûs, la Gloire & la Fortu
l'adopteront pour fils ; ſi tu eſpères que la Gra
deur libérale ambitionnera l'honneur de pourvo
à ſa ſubſiſtance, détrompe-toi, ne prends p
tes nobles vœux pour de l'eſpoir, & regarde
fin déſaſtreuſe de Chatterton.

O puiſſant Génie, que la Nature a formé
vain pour nous donner une plus grande idée
l'homme, ſous quel aſtre fatal es-tu né !

Terrible exemple ! Quels affreux tourme
aſſiégent le Génie, qui ſe débat contre l'indom
table malice de la deſtinée !

Que pouvoient faire de plus pour toi, l
Muſes, que d'échauffer ton cœur, à peine ſen
ſible, des riches promeſſes d'une gloire immo
telle, que d'apprendre à ta main enfantine
cacher ton art magique, & à tromper l'inſolenc
des Critiques ignorans & ſans pudeur ?

Que pouvoient, ô Muſe, tes inutiles ſoi
pour ſauver ton favori de ſes ennemis jaloux
pour le préſerver des injuſtes fardeaux, & d
affronts dont on accable celui qui manque

tout, quand un noble orgueil, la fievre d'une âme ardente, fait palpiter ſon jeune cœur, tout plein du ſentiment de ſon courage, & de ſes grands deſſeins !

Hélas ! vois-tu comme aſſurée de ſon peu de puiſſance, elle abandonne ſon fils bien aimé, ſon Chatterton à l'heure mortelle ?

Dans une chambre glacée, dont les murs noirâtres & flétris n'ont jamais vu ſourire ; où pas une voix ſenſible ne répond au cri de la miſere ; aux pieds d'un miſérable grabat, dont la vue dégoûtante aigrit encore un cœur malade, trop languiſſant pour ſoutenir ſes membres deſſéchés que la douleur agite par convulſions, regarde le pauvre jeune homme, étendu ſur la terre, dans ſa morne, & muette ſtupidité, les yeux tournés vers le Ciel.

Déjà la coupe empoiſonnée, dont s'eſt enivré le Déſeſpoir, échappe à la main qui l'avoit ſaiſie avec un horrible frémiſſement ; tout pâle, épuiſé des ſouffrances de la plus douloureuſe agonie, cruels effets d'un poiſon mal préparé, l'infortuné penſe à l'indigne traitement qu'il a reçu d'une ingrate Nation, dont il ſent qu'il eût fait la gloire.

Tout-à-coup, dans le délire de ſa douleur, il croit entendre des accords ſublimes dont il n'avoit jamais eu l'idée ; & déjà ſe voyant renaître pour être encore méconnu, ſa rage le ranime, &

il maudit ſon Art funeſte, autrefois l'idole de ſon cœur généreux : il briſe ſa harpe déteſtée, & dans la frénéſie du malheur il expire ſur ſes débris. »

Cinquante vers plus loin, M. Hayley s'écrie avec douleur :

« Trop ſouvent le Riche, né pour de cruelles folies, regarde avec indifférence la pauvreté qui lutte avec le crime & le déſeſpoir. Sotte opulence, apprends à goûter un chaſte plaiſir ! le plus noble de tes devoirs eſt de protéger le mérite qui naît & meurt preſque toujours dans l'indigence. »

Vous reconnoîtrez aiſément ces infortunés, dit le bon La Fontaine.

Ils ſont toujours logés à la troiſieme chambre,
Vêtus au mois de Juin comme au mois de Décembre,
Ayant pour tout laquais leur ombre ſeulement.

« Cherche les réduits obſcurs, où le Génie, qui te raſſaſieroit de gloire, pleure de cruelles ingratitudes ; penſe aux affronts qui ſuivent toujours la pauvreté, qui ne veut point s'avilir. Préſerve nos regards du plus triſte des ſpectacles ; fais que ta Nation généreuſe ne ſoit jamais flétrie par les reproches du mérite expirant. Crains encore qu'elle n'ait bientôt à pleurer un futur

Chatterton, ou quelque ſenſible Otway (1), qui eſt mort faute d'un peu de pain.»

Hayley parle enſuite de *Milton*, &c. & de tant d'autres, & de l'infortuné *Dryden*, dont tant de Livriers ont avili la plume par leurs ſpéculations mercantiles.

O meine Freunde! warum der Strom des Genies, ſo ſelten ausbricht? ſo ſelten in hohen Fluthen hereinbrauſt, und eure ſtaunende Seele erſhuttert? Lieben Freunde, da wohnen die gelaſſnen Kerls auf beyden Seiten des Ufers, deren ihre Gartenhæusgen, Tulpenbeete und Krautfelder zu Grunde gehen wurden, und die daher in zeiten mit Dæmmen und Ableiten der kunftig drohenden Gefahr abzuwehren wiſſen.

Werther. 2 vol. p. 23.

O mes amis, pourquoi vöyez-vous ſi rarement le torrent du génie ſe déborder, par flots impétueux jaillir, & dans vos âmes ébranlées jetter les alarmes & l'ivreſſe de l'admiration? Mille petits tyrans pour arroſer leurs ſables arides l'ont deſſéché.

J'ai connu pluſieurs de ces infortunés, victimes de leur confiance, tout-à-coup fruſtrés du fruit de leurs travaux pénibles, ſans crédit, ſans amis, à la merci de la premiere propoſition qu'on leur pouvoit faire.

(1) Auteur de Veniſe ſauvée, &c.

« Que

« Que ſi par haſard entre les hommes ordinaires, a dit Rouſſeau, il s'en trouve quelqu'un qui ait de la fermeté dans l'âme, & qui refuſe de s'avilir par des productions puériles, malheur à lui, il mourra dans l'indigence & dans l'oubli. Que n'eſt-ce ici un pronoſtic que je fais, & non une expérience que je rapporte ! »

Savez-vous dans un cœur généreux ce qui ajoute à la plus cruelle des infortunes, *celle d'avoir à pleurer un ami qui vit encore?* C'eſt la douleur de ſurvivre à ſon génie; c'eſt qu'il n'attend plus d'un cœur épuiſé cette force expanſive qui devoit le rendre ſenſible dans tous les opprimés auquel il étoit sûr d'être utile. Auſſi quand il perd cette eſpérance, comme il n'eſt déjà plus, dès qu'il ne peut plus être lui tout entier, il s'abandonne à ſon malheur, ſa raiſon s'égare, il meurt déſeſpéré.

De tous les jeunes Ecrivains ceux qui ont le plus beſoin d'être encouragés, ce ſont les jeunes Poëtes. Les Muſes ſont femmes, & ne donnent point leurs faveurs à des vieillards. Je ne parle pas de ces petits Couſeurs d'épithetes, qui font des vers à l'incomparable Chloris, au teint de roſes, & au pied voluptueux. Encore ces petits riens ont-ils leur prix quand ils ſont bien faits, & que les mœurs y ſont reſpectées. Je veux parler

de ceux qui annoncent une imagination qui n'eſt point encore ſouillée, de la ſublimité dans les expreſſions, de la création dans les images; qui toutes les fois qu'ils penſent, s'efforcent de reculer les bornes de l'eſprit humain.

Ceux-là ne font pas des vers à la douzaine; Gray n'a fait pendant ſa vie que trois Odes & une Élégie : je demande ſi avec la vente de ſes Poéſies, Gray eût pu ſubſiſter de ſon ouvrage. Si l'Auteur vend ſes Poéſies ſans planches, ſans gravure, ſans y joindre ſon portrait enluminé, qui achetera ſon ouvrage, qui ne ſert point à parer les rayons d'une bibliotheque? Si l'ouvrage eſt excellent, les contrefaçons ſe multiplient, & ſe vendent à ſi bas prix, que l'Auteur eſt encore ſurchargé des frais de ſon édition. Il n'en eſt pas de même de tous ceux qui écrivent en proſe; & d'ailleurs on ne commence pas ſi jeune à écrire en proſe; il faut de l'art pour écrire en proſe, & le jeune homme ne peut l'avoir appris. Son cœur le fait Poëte; s'il n'eſt point corrompu, ſon langage eſt ſimple, eſt aimable comme ſon enfance; s'il a quelque énergie, vous le croyez alors un grand Ecrivain : détrompez-vous, dites ſeulement que les paſſions ſont toujours éloquentes, & que c'eſt en imitant leur langage que les grands Ecrivains atteignent à cette hauteur d'expreſſion,

qui les étonne eux-mêmes au moment où ils la saisissent.

Ceux qui ont le bonheur de savoir quelques langues étrangeres, pourroient traduire tous les ans des ouvrages de trois ou quatre volumes, & alors ils auroient encore du temps de reste; mais je ne puis dire les machinations inconcevables de nos entrepreneurs, & comment ils rassemblent des foules de jeunes gens, qui traduisent chacun de son côté une partie de l'ouvrage.

Un Libraire étranger m'a proposé la traduction du dernier voyage de Coxe; j'ai demandé quelque temps pour apporter de la correction à mon ouvrage, & je n'ai pu l'obtenir. Le Libraire a eu le bonheur de tomber à mon refus entre les mains d'un homme beaucoup plus capable que moi de remplir ses vues, ce qui n'arrive pas toujours; mais quelque diligence qu'il ait pu faire, on l'a déjà prévenu dans une grande partie de son travail.

Des jeunes gens iront-ils établir des correspondances? A quel titre leur confiera-t-on un grand ouvrage? Un homme célebre qui s'aviseroit de corriger cette traduction, & de la donner sous son nom, sans avoir même vu l'original, feroit tomber l'édition du jeune homme. L'inconnu osera-t-il réclamer son ouvrage? Le

Public ne le croiroit pas. On lui demanderoit ſes preuves, & dans ſa douleur, preſſé par quelques autres occupations, il ne pourroit répondre qu'à la hâte. Pour peu qu'il eût de fierté dans l'âme, un peu de candeur, & quelque talent, il ſeroit perdu pour jamais.

Tant que vous ſerez pauvre, vous êtes sûr à Paris de n'avoir aucun appui; mais ſi vous êtes riche, vous y ſerez bientôt célebre. On a fort bien dit que le génie n'étoit point à vendre; mais on achete aiſément ceux qui diſent au Public, tel ou tel entrepreneur eſt un grand Génie. D'ailleurs on a grand ſoin de leur donner dans l'entrepriſe quelque intérêt. Porte cloſe aux réclamations du jeune homme dans un Journal, où l'on aura eu la baſſeſſe *de le calomnier.*

Shakeſpeare a dit d'un calomniateur :

L'ingrat retire au moins quelque fruit de ſon crime;
Mais toi, de mes amis en m'arrachant l'eſtime,
Tu me rends vraiment pauvre, & ne t'enrichis pas.

Un Écrivain célebre, & digne de l'être, m'a promis de s'occuper un jour de ces Meſſieurs; ainſi, j'ai déjà procuré à la jeuneſſe un grand appui.

Tous ces barbouillages, dont on ne donne aux jeunes gens que des lambeaux à traduire, finiſſent par gâter le goût & l'eſprit, & ſouvent même étouffent le génie d'un autre Dryden.

Qu'on le paye ou qu'il ne ſoit point payé, le jeune homme a beſoin de faire de ſon mieux tout ce qu'il fait; mais quand tous les moyens lui échappent, le malheur qui hâte l'expérience, & qui ſouvent en tient lieu, lui dit : Tu es un inſenſé. Il vaut encore mieux faire un mauvais ouvrage que d'aller ſe jetter au milieu de la riviere.

Je ne viens point demander que le Gouvernement ſe charge de penſionner tous ceux qui ont envie de barbouiller du papier. J'aurois manqué mon but, qui eſt de faire en ſorte que ces hommes *dont la nature eſt avare*, puiſſent trouver, à leur naiſſance, tous les ſecours dont ils ont beſoin pour être un jour tout ce qu'ils peuvent devenir. Quand on n'a pas mérité de récompenſe, il ne faut rien demander, autrement c'eſt, pour ainſi dire, ſe faire donner des gages.

Un homme de génie a bien autre choſe à penſer qu'à ſe faire penſionner. Il faut dire qu'il n'y a pas dans toute l'Europe deux cents hommes de lettres, & que ſeulement en France on leur accorde plus de trois cents mille livres de penſions : je ne parle point des emplois honorables qu'ils obtiennent chaque jour; de l'éducation des Princes, & des enfans des Rois dont ils ſont chargés, &c.

La France pourroit-elle être injuſte envers ſes

Ecrivains visités & consultés par tout ce que l'Europe a de plus auguste & de plus considérable dans tous les rangs ?

Rousseau de Géneve, dont l'éloge n'est certainement pas suspect, a dit de nos Ecrivains : « *L'excellent goût de leur littérature leur soumet tous les esprits qui en ont ; & j'ai vu leurs Auteurs & leurs Philosophes soutenir la gloire du nom Français.* »

Je ne sollicite pour les jeunes Ecrivains ni chaires ni récompenses. Donne-t-on le bâton de Maréchal au jeune Villageois qui vient s'enrôler sous nos drapeaux ? Il entre confondu dans la foule, & il le sait avant d'y entrer ; mais à force de zèle & de travail, il sait qu'il y peut apprendre l'art de déployer, avec le plus d'avantage, sa valeur & son génie ; & je vois les plus grands intérêts de ma Nation confiés à un simple Soldat, qui est alors le grand Fabert ; & je vois la quatrieme partie du Monde qui doit sa liberté à un homme obscur, jadis *Compagnon* Imprimeur. Je vois, au dix-huitieme siècle, toute la terre dans l'admiration choisir pour son Législateur le fils d'un Horloger, qui changea deux fois de Religion pour avoir du pain.

L'homme de génie saura bien trouver en lui-même de grandes ressources ; mais il faut l'éclai-

rer ſur les hommes avec leſquels il aura bientôt à traiter ; il faut lui mettre entre les mains un ouvrage tout neuf, *qui eſt encore à faire*, afin qu'il ſe conſulte en ſecret, & qu'il s'aſſure s'il aura aſſez de courage pour triompher de tous les obſtacles qu'il lui faudra néceſſairement ſurmonter.

Virgile fait paſſer Énée par les Enfers avant d'entrer aux Champs Éliſées ; il faut paſſer par les mains des Entrepreneurs avant d'arriver au Temple de Mémoire. Ces Éliſées & ces Temples de la renommée ſont des chimeres, & ne méritent pas qu'on y attache toutes ſes penſées.

> Mais eſt-on ſeul au monde ? Un homme généreux
> Penſe au bien qu'il peut faire avec beaucoup de gloire ;
> La gloire eſt un tréſor utile aux malheureux.

Alors s'il oſe entrer dans la carriere, ſoutenu d'une auſſi grande eſpérance, faites ſeulement qu'il ne ſoit pas trompé, qu'on ne l'opprime pas, qu'il ne ſoit point avili.

Puiſque nous avons de trop grandes affaires pour élever nous-mêmes nos enfans, puiſque Rouſſeau a dit que l'Inſtituteur d'un enfant devoit être enfant lui-même, pourquoi n'avons-nous pas encore une inſtitution où la jeuneſſe viendroit ſubir tous les examens néceſſaires pour y être admiſe ? Le bâton d'honneur de cette inſtitution

ſeroit un peu de loiſir. On ne le donneroit point à qui ne l'auroit pas mérité; mais auſſi les plus injuſtes parens n'auroient plus à chaſſer de leur maiſon un pauvre jeune homme, au moment où il eſpéroit recueillir le fruit de ſes pénibles ſoins.

Il faut avoir cinq pieds & tant de pouces pour entrer dans nos bataillons; il faudroit des mœurs & du zèle pour le travail, & l'on entreroit dans nos inſtitutions. Nous avons des Ecoles Militaires, & pas une Ecole de Préceptorat.

Quelle éducation donnnerez-vous à vos enfans, puiſque vous ne veillez nullement ſur la ſeule claſſe d'hommes, à qui vous confiez leurs plus tendres années?

Il paroît inconcevable qu'un pere oſe payer d'ingratitude un infortuné qui a ſacrifié à l'éducation de ſon fils toute ſa jeuneſſe; & cependant rien n'eſt plus ordinaire.

Un de mes amis m'a confié qu'un jour on l'avoit envoyé chercher pour achever une éducation. On lui dit tant d'atrocités de l'ancien Précepteur, que les parens avoient gardé plus de ſix ans, que ſoupçonnant déjà l'ingratitude du plus vil des peres, il demanda une ſomme conſidérable. On avoit beſoin de ſes talens; la ſomme lui fut accordée. Mais il fit une autre demande qui ne fut pas ſi bien reçue. Il conſentit à perdre plus de

la moitié de la récompenſe promiſe, pourvu qu'on lui aſſurât cette moitié par un contrat ſolide. Il tint ferme, & il fut renvoyé. Ce qui prouve qu'on vouloit tromper ſa jeuneſſe. Le pere dont la fortune étoit conſidérable, s'il étoit trompé par le jeune homme, n'avoit rien à perdre; d'ailleurs il avoit déjà pris ſur ſon compte toutes les aſſurances poſſibles à donner en pareilles circonſtances; ſi au contraire il trompoit le jeune homme, il lui ôtoit la vie & l'honneur.

On peut négliger quelques études pendant un certain temps, dans l'eſpérance de les reprendre ſans trouble; mais s'il faut encore recommencer les mêmes études, par des eſpérances toujours trompées, alors la vie devient inſipide, & ce n'eſt plus qu'un fardeau qui nous peſe & nous accable. S'avilir ou mourir.

De nihilo nihil fit.
On ne fait rien de rien.

J'ai entendu louer des hommes qui avoient eu le courage d'être pauvres. D'Alembert me diſoit qu'il étoit pauvre, & en effet il étoit pauvre, puiſqu'il donnoit preſque tout ſon bien; mais ce pauvre-là avoit douze à quinze mille livres de rentes. J'en ai vu louer qui avoient ſu ſe contenter de douze à quinze cents livres de rentes; mais pour

un homme de bien, c'eſt une fortune au-deſſus de ſes eſpérances.

Ces pauvres-là ont quelque choſe. Le mot Παυρος, pauvre, chez les Grecs, veut dire qui a peu, *non multum habens*; mais ce mot-là ne peut convenir à ceux dont je parle. Les pauvres chez les Grecs avoient au moins le néceſſaire, & les autres n'ont rien. Ce ſont proprement les eſclaves des Romains; encore les Romains nourriſſent-ils leurs eſclaves! & nos Entrepreneurs ne nourriſſent pas toujours ceux qui travaillent pour eux. C'eſt donc par dériſion qu'on les appelle pauvres.

J. J. Rouſſeau étoit pauvre à 40 ans, & il a eu le courage de reſter pauvre; mais Rouſſeau avoit le néceſſaire aſſuré; & ſi Madame de Warens ne l'eût aidé, il n'auroit pas appris le métier dont il a eu raiſon de s'énorgueillir. S'il n'avoit pas eu ce métier, il n'auroit pas eu aſſez de loiſir pour méditer Emile & le Contrat ſocial. Sa ſubſiſtance étoit aſſurée; il étoit riche de ſa gloire, & ſe faiſoit payer ſon travail tout ſon prix.

Un honnête homme doit être pauvre, c'eſt-à-dire, ſe contenter de peu; & il n'eſt pas louable pour cela; il fait ſeulement ſon devoir. Mais répondez:

Que fera un honnête homme *auquel on n'a point appris un métier pour gagner ſa vie*, qui n'a *rien*, qu'on appelle dans la Capitale, qui ſe laiſſe entraîner par les offres les plus ſéduiſantes, & il y en a mille dans ce cas-là ! qui a malheureuſement aſſez de talent pour être utile à quelque homme en place qui le trompe dans ſes plus douces eſpérances, qui n'a pas une heure de loiſir pour tirer quelque avantageux parti des plus profondes connoiſſances ; qui n'a pas un habit décent pour aborder le Portier d'un grand Seigneur ? Qu'on me diſe en France l'inſtitution, où avec du courage il ſera tout ce que la fait la Nature, bon, ſenſible & vertueux ?

La poſſibilité de voir un jour de ſi grands abus corrigés, n'eſt point une douce illuſion qui m'abuſe. On m'aſſure qu'un des plus grands Ecrivains modernes s'en occupe en Angleterre avec tout le zèle que peut inſpirer à un homme de génie un auſſi vaſte projet. M. Campe, jadis ſimple Inſtituteur, & dont M. Berquin a traduit de ſi charmantes pieces dans ſon Ami des Enfans, M. Campe a qui l'Impératrice de Ruſſie a offert plus de cinquante mille livres de rentes pour l'appeller dans ſes États, M. Campe en Allemagne eſt aujourd'hui à la tête d'une École de Préceptorat.

M. Parmentier m'a procuré la correſpondance d'un Prince étranger qui s'occupe de la même

cauſe, puiſque ſes obſervations ont pour objet l'éducation des orphelins, & cela par des vues ſi ſages, que les avances une fois faites, il n'en coûteroit pas un ſol au Gouvernement. Avant de traduire ſon ouvrage, qui auroit fait une partie du mien, il a fallu conſulter les Agriculteurs, &c. Car on y parle de choux, de pommes de terre & de patates. Je m'occupois de ce doux travail dans tous les inſtans de mon loiſir. Un jeune Pruſſien qui avoit voyagé par toute la terre, m'avoit promis de m'aider pour la partie des calculs, parce que ma trop grande jeuneſſe m'a toujours donné la plus juſte défiance. On fit des offres aſſez conſidérables à ce jeune homme pour une abſence de quelques mois. Hélas! flétri par un travail dégoûtant, ſa raiſon s'eſt aliénée, & il s'eſt tué de déſeſpoir.

Frappé de ce nouveau malheur, & dans la crainte d'un avenir *qui peut-être ne viendra pas pour moi*, je me hâte d'attirer les regards ſur la jeuneſſe qu'on opprime; ce n'eſt pas là tout ce que je veux dire, je me hâte de porter quelques foibles ſecours à la jeuneſſe dont on avilit le cœur.

Puiſſe quelque âme ſenſible qui aura le pouvoir & la volonté d'être utile, s'occuper de ce travail dont je me ſens encore incapable!

C'eſt en Angleterre où Chatterton s'eſt donné

la mort, que le célebre Muſicien Clémenti a été encouragé, avant même que ſon nom eût jamais été prononcé. Si l'on n'encourage pas les talens, c'eſt que vraiment on ne ſait pas qu'ils ſont étouffés par l'indigence.

J'ai vu en France un Anglois très-célebre, & dont on ne connoît point encore tout le génie, tout-à-coup trompé par ſes Libraires, loin de ſa Patrie, & trop fier pour confier ſon indigence. Il alloit mourir déſeſpéré, quand je fus aſſez heureux pour lui inſpirer quelque confiance.

> Good ſouls by inſtinct to each other turn,
> Demand alliance and in friendship burn.

Je lui ai trouvé des amis sûrs; & cet honnête homme ne prononce plus le nom d'un Français ſans que ſon cœur ſoit attendri.

Comme il a fait ſeul & ſans appui tout le chemin qu'il a déjà parcouru, ſon expérience me ſera d'un grand ſecours, & il me la promiſe par reconnoiſſance pour la Nation généreuſe où il a trouvé de vrais amis.

Le ſieur Merklein, Méchanicien de la Reine, dit avoir conçu depuis long-temps un grand projet d'éducation. Il vouloit s'adreſſer à Rouſſeau pour qu'il le préſentât à l'Humanité avec toute l'autorité de ſa divine éloquence; mais par reſpect pour ſes malheurs il n'oſa le troubler dans la

retraite où il s'étoit enfermé ; il eſt Allemand ; la langue Françaiſe ne lui étoit pas alors très-familiere, & il ſavoit que ſes ennemis l'avoient rendu méfiant juſqu'à la cruauté.

Pour raſſurer d'avance le Public ſur les vues du ſieur Merklein, parmi ceux qui ont promis de l'aider de toute leur puiſſance, je ne citerai que le Maréchal de Byron, c'eſt le nom de la gloire & de l'honneur.

Quelque-temps après le ſieur Merklein alla trouver d'Alembert qui lui conſeilla de s'adreſſer à Rouſſeau.

J'avois donné dans l'Almanach des Muſes un *Fragment du Livre de Job*, & une *Prophétie contre Tyr*, qu'on accueillit avec la plus grande indulgence. Je leur dois le bonheur d'avoir connu quelques grands hommes.

Le ſieur Mercklein, qui fut tout étonné de me trouver ſi jeune, eut le courage de me confier ſon projet ; mais moi je n'eus pas le courage de lui être utile. Les noms de Rouſſeau & de d'Alembert glacerent tout l'enthouſiaſme qu'il m'avoit d'abord inſpiré. Je demandai du temps, depuis quatre ans il me perſécute ; mais ce n'eſt pas encore à moi d'écrire ſur un ſujet qui eût pu les effrayer.

Je ne ſais preſque rien du projet du ſieur Merklein ; mais je l'ai entendu parler avec en-

thouſiaſme d'un projet utile à l'Humanité, & dont les Grecs & les Romains, qui ſemblent n'avoir plus rien laiſſé de grand à faire, n'ont pas même conçu l'idée.

Si tous ces heureux projets ne peuvent encore s'accomplir, empêchons au moins que la jeuneſſe ne s'abandonne au déſeſpoir, & ne ſoit la victime de tous nos Livriers.

Vous les reconnoîtrez aiſément à leurs inſipides flatteries; ils ont tous dans la bouche le nom ſacré de bien public; & tour-à-tour trompeurs & trompés, ils ne font plus qu'un vil métier du plus noble de tous les Arts. De-là ces Recueils frivoles, ces Dictionnaires augmentés de mille bêtiſes, ces Traductions arides, où il ne s'agit nullement de bien faire, mais de publier plus promptement que tout autre.

Tant qu'on ne viendra pas l'éclairer, le Public ſera toujours à la merci de ces Charlatans, ſans même que ce puiſſe être ſa faute.

L'erreur particuliere, a dit Montaigne, fait premierement l'erreur publique; & à ſon tour après, l'erreur publique fait l'erreur particuliere.

Ils diſent que tôt ou tard on fait juſtice au vrai mérite. Mais, en vérité, ceſſerez-vous bientôt de vous rendre ridicules avec vos éloges *funebres*? Si l'amour des Arts vous tranſporte, comme vous oſez vous en vanter, ſans juſtifier

jamais votre audace, pourquoi venez-vous de laiſſer mourir dans l'indigence, & dans le déſeſpoir l'infortuné *Chabrit* (1) ? Attendez, & je vais aſſembler des mémoires, des manuſcrits épars ; vous aurez à parler de trois grands hommes, dont le cœur & les talens euſſent honoré l'Humanité. -- Oh que vous avez fait, à loiſir, de belles phraſes bien cadencées ! Je vous ai vu ſourire. Étonnés, preſque autant que nous, de vous trouver aſſis, à la place de l'homme de génie que vous pleuriez, vous cherchiez bien plus à vous attirer des louanges utiles, qu'à lui donner de vains éloges dont il ne pouvoit plus vous payer le prix.

Homme pitoyable ! tu commences par tuer l'animal, & puis tu le manges, comme pour le faire mourir deux fois !

N'attendons pas que le foible ne ſoit plus pour le venger de l'oppreſſion ; car c'eſt auſſi attendre que l'oppreſſeur ne ſoit plus. N'êtes-vous pas les deſcendans de Bayard, de Catinat, de Condé, de Turenne, des Bourbons & des Henri ? Vous devez avoir quelque véritable idée de la juſtice & de l'honneur.

---

(1) Il y a à-peu-près ſix mois qu'il s'eſt tué. Maintenant qu'il eſt mort, ils l'appellent un grand Génie.

LA CALOMNIE, dites-vous, DISPAROÎT A LA MORT DE L'HOMME OBSCUR; MAIS ON LA VOIT DEBOUT DEVANT L'URNE DU GRAND HOMME, ET CONTINUANT D'EN REMUER LA CENDRE AVEC SON POIGNARD.

Je ſens à ma juſte fureur que votre indignation s'allume. Je brûle de répondre à *Diderot* par des faits. --Diſons ſeulement, quoi qu'il en ſoit de ſes cruelles injuſtices, qu'il faut reſpecter un homme qui fut aimé de Rouſſeau. Diſons que la lumiere du génie eſt par ſa nature douce & bienfaiſante; mais que ſi le grand homme, dont on ſéduit aiſément le cœur, ſe laiſſe conduire par le méchant; il n'éclaire plus, il brûle & dévore, il conſume tout.

Je vois la Calomnie qui ſe tient DEBOUT devant l'urne du grand Homme.

Ne vous y trompez pas; la Calomnie n'en veut point à cette urne. Regardez, elle eſt --- DEBOUT --- IMMOBILE. --- C'eſt qu'à ſa fureur une victime vient d'échapper; c'eſt que rien n'eſt égal à ſa rage, & qu'elle ſent toute l'impuiſſance de l'aſſouvir; elle va juſqu'à remuer une cendre froide: frémiſſez tous, elle aiguiſe ſon poignard ſur cette urne! Courez au ſecours d'un autre infortuné dont elle va dévorer le cœur. La Calomnie ne ſe nourrit que des vivans.

Tous les gens de bien ſont une partie de moi-même. Voilà la premiere penſée du grand Homme ; & il dit à ſon Génie :

Arrache au Ciel ſa foudre, & le ſceptre aux tyrans (1) !

Il marque à la foudre la place où elle doit tomber, & il y court ravir le feu céleſte. Sous ſa main créatrice il ſent un cœur palpiter ; mais tandis qu'il s'avance pour achever ſon ouvrage, la Calomnie, d'un ſouffle impur, anime tous ſes automates, dont le bras lui ſert indifféremment à tailler le marbre, & à ſcier un cœur d'homme. Elle les arme tous contre lui de la hache des préjugés.

Je triomphe, s'écrie le bienfaiteur de l'Humanité, ils croient pourſuivre le méchant. Et avec le ſentiment de ſa gloire, il va s'endormir du ſommeil des âmes heureuſes. Son Génie court appeller l'Hiſtoire, & l'Hiſtoire dit à la Juſtice : Plante-là, ſur ce tombeau, ton laurier toujours verd.

Et, vous tous, pour honorer ſa mémoire, retirez-vous, *allez le recommencer.*

---

(1) *C'eſt la traduction de ce vers ſublime qu'on lit au bas d'une image du Docteur Franklin.*

Eripuit Cœlo fulmen, ſceptrum que tyrannis !

Si quelques reptiles viennent encore souiller ses lauriers, ô grand homme, le temps suffit à tout!

Balayant leurs affronts du souffle de ses aîles,
Précipitant les monts, dans sa course applanis,
Le TEMPS, qui les engouffre au néant réunis,
Rafraîchit dans son vol tes Palmes immortelles.

Empêchez qu'on opprime un grand homme pendant sa vie, & vous n'aurez plus la douleur de ne l'entendre louer qu'après sa mort.

Voulez-vous savoir ce que pensent les étrangers de nos éloges funebres? En général, dit M. Hayley, une vaine insipidité les caractérise.

A vain insipidity, may be considered as the general characteristic of the french Eloges.

Rassurez-vous donc, l'éloquence n'y perdra rien.

Que celui qui travaille pour le bien public, *n'importe quel soit son pays*, arrête les regards de l'homme sensible!

Pourquoi ceux qui sont sûrs d'être écoutés, les Buffon, les Condorcet, les Bailly, ne président-ils pas, par reconnoissance, à des annales dignes d'honorer la Nation qui les a tant honorés? Pourquoi n'y donneroit-on pas une notice sur le personnel des jeunes Écrivans, s'ils jugent à leurs essais qu'ils soient dignes d'être encouragés? Projet d'autant plus facile pour eux, que, dès qu'ils parlent, toute l'Europe est attentive.

On diroit qu'ils craignent d'uſer de leur gloire ces grands hommes. Ils ne ſavent donc pas que leur gloire eſt inépuiſable, & qu'ils la doivent aux malheureux.

Je n'ai point d'eſtime pour ces prétendus grands hommes qui s'entre-déchirent les uns les autres; je ne crois point aux grands hommes qui ſont jaloux; ils ſont jugés pour moi. Qu'on me diſe ſi Shakeſpeare, ſi La Fontaine, ſi le Citoyen de Géneve étoient jaloux? Je ne connois preſque point les grands hommes qui honorent mon ſiècle; mais j'aime à les imaginer tous, vivant dans une ſociété de freres, dans laquelle je me ſens digne d'être admis, tous bien perſuadés que dans ſa courſe éternelle,

Le temps eſt un vieillard qui n'a point de mémoire.

Je les vois s'occuper, avec courage, du bonheur de leurs contemporains, s'entraider chaque jour de leurs méditations profondes,

Et dans leurs bras amis, ſe tenant embraſſés,
Bénir l'heureux rival qui les a ſurpaſſés!

Voyez les notices que les étrangers donnent quelquefois de leurs jeunes Écrivains. On ſentira que cette notice inſpire ſouvent le plus grand intérêt pour l'auteur d'un foible ouvrage, lorſqu'il n'a en vue que des choſes honnêtes. S'il eſt jeune, ou ſi l'indigence l'a empêché de mettre la

dernière main à son ouvrage, on lui fait gré de ses efforts à proportion du chemin qu'il avoit à faire pour toucher le but où il est arrivé.

Un ami! — Ah quelle gloire pour ma Nation si l'on eût encouragé ce bon jeune homme qui est mort victime d'un trop grand travail?

Avant l'âge de dix-huit ans, il avoit traduit en vers le quatrième Livre de Virgile; j'en ai plusieurs fragmens dans mon porte-feuille. J'attends pour les publier que je puisse juger, d'après la traduction *de M. l'Abbé de Lille*, s'ils sont dignes des regards du Public: j'ai encore à lui dans mon porte-feuille une traduction de la fameuse Tragédie d'Alceste, d'Euripide. Il n'écrivoit que pour soulager son cœur; c'étoit tout pour lui. Il a écrit des volumes de lettres, qui, n'ayant jamais été destinées à l'impression, pourroient être utiles à plusieurs. Mais malheureusement elles sont écrites en dix langues différentes, en Anglois, en Italien, en Espagnol, en Allemand, en Latin, j'en ai même en Grec. *Thomas Raynal*, vous qui êtes allé visiter ce bon jeune homme, & vous sensible *Lignac*, dites si vous connûtes jamais un homme plus modeste, plus vertueux. Son nom n'a jamais été prononcé, parce qu'il n'y a rien d'aussi cruellement vrai que cette

remarque : *Il n'y a que les méchans de célebres, les bons ſont toujours oubliés ou méconnus.*

A ſa mort, pluſieurs de ſes amis m'ont confié ſa correſpondance. De toutes ſes lettres, je n'en publierai qu'une qu'il écrivit à 22 ans. *Son obſcurité va donner ici un grand poids à mon témoignage.*

Lettre d'un jeune homme de 22 ans.

PUISSE la lettre que je t'écris être comme la douce roſée du matin qui tombe ſur la fleur deſſéchée : puiſſes-tu y trouver à chaque ligne la conſolation dont ton cœur a beſoin : puiſſe ce cœur pénétré du ſentiment qui l'a dictée, oublier par lui la paſſion qui le dévore.

Tu aimes ? Que la franchiſe & la ſimplicité de ton aveu m'a charmé ! j'en ai ſouri ; mais les conſeils que tu me demandes m'ont livré à de ſérieuſes réflexions. Tu me demandes des conſeils ? Peut-être ſuis-je celui qui eſt le moins en état de t'en donner. Comment veux-tu que je dirige une paſſion qui m'eſt étrangere ? Je ne connois l'amour que par l'exemple & les malheurs des autres : quelques deſirs vagues & momentanés, ſans aucun objet fixé, voilà tout ce que j'ai jamais ſenti ; & cependant rêveur, ſérieux, mélancolique, ami de la ſolitude, rempli des lectures les plus paſſionnées, qui fut plus que moi

disposé à la tendresse ? Une éducation honnête, une timidité naturelle, & l'amour de l'étude ont été ma sauve-garde. Heureux d'avoir su jusqu'ici conserver mon cœur libre & tranquille; je m'estime assez en cela pour oser proposer aux autres mon exemple à suivre ! La nature seule a eu mon hommage; les noms de fils & d'ami sont les seuls dont j'aie encore connu la douceur. Ce sentiment a absorbé tous les autres dans moi. Je fais tout pour lui ; c'est lui qui dissipe tous mes chagrins. Le souvenir d'une espérance flatteuse, & que j'ai perdue pour jamais, vient-il contrister mon âme ? Je n'ai qu'à songer à la tendre & vertueuse mere dont j'ai reçu le jour ; je m'attendris, des larmes coulent de mes yeux : douces larmes qui me rendent ma premiere sérénité ! Je me suis trop écarté peut-être. Mais pardonne, pardonne à cette effusion de mon cœur au plaisir qu'il éprouve en ce moment. Je reviens à toi.

Tu me laisses, dis-tu, un souverain empire sur tes affections : va, je n'userai point du droit que tu me donnes : cependant n'attends pas de moi de lâches complaisances. Je puis te plaindre, & non pas te flatter : je dirai plus, si j'étois persuadé qu'un ton fier & imposant pût produire l'effet que je souhaite, je m'en servirois *encore*, je te frapperois *encore* d'un coup de tonnerre. Je ne crain-

drois pas de déchirer la bleſſure pour la guérir. Écoute donc, & ſi la vérité t'eſt chere, tu vas l'entendre.

Je ne connois point..... elle n'habitoit point la maiſon paternelle. Son nom même ne m'eſt connu que par ta lettre; mais ce n'eſt point à cela que je m'arrête; je crois fidele le portrait que tu m'en as tracé. Je ſuis perſuadé que ton attachement eſt fondé ſur l'innocence, & que tu n'as point à rougir de ce que tu aimes. Je n'examinerai pas davantage quelle convenance, ou quelle diſproportion la fortune peut avoir miſes entre vous. A Dieu ne plaiſe que j'adopte ce préjugé barbare & déshonorant qui met à prix d'argent, ce qui doit être la récompenſe de l'amour & du mérite! Voici les réflexions que je veux mettre devant tes yeux.

Dans la premiere jeuneſſe, ce n'eſt jamais un crime d'aimer, mais c'eſt ſouvent une imprudence; il n'appartient gueres d'écouter l'amour qu'à ceux qui, en ſe fixant à un état, ont écarté tous les obſtacles qui pourroient détruire leurs plaiſirs & leur eſpérance. D'ailleurs pour un homme honnête, l'amour n'eſt point un amuſement; il doit être une affaire; & il n'eſt point d'affaires à ton âge. D'autres penchans doivent l'occuper. Le premier ſentiment qu'éprouve un jeune homme, dit

dit Rouſſeau, n'eſt point l'amour, mais l'amitié; il a beſoin d'un ami avant de ſentir celui d'une maîtreſſe. Ce n'eſt pas tout.

Vois ces peuples heureux en qui les préjugés n'ont point effacé les premiers traits imprimés par la main de la Nature. Ils ignorent ces noms de grandeur & d'opulence; eux ſeuls peuvent ſuivre, ſans danger, les doux penchans du cœur: il n'en eſt pas de même des Nations ſoumiſes à des uſages, à des loix, & chez qui, juſqu'à certains préjugés, tout eſt ſacré. Joug onéreux, ſans doute, mais reſpectable, & qu'on ne tente point de ſecouer ſans ſe rendre malheureux. Toutes ces inſtitutions humaines, quoique dures, ſi elles nous privent de quelques-uns de nos droits, nous en aſſurent le plus grand nombre. Ces principes établis, tire toi-même les conſéquences.

La foi d'*** n'eſt point à elle ſeule. Un pere, une mere partagent avec elle le droit d'en diſpoſer; maintenant ſais-tu ſi ton amour n'eſt point oppoſé aux juſtes deſſeins qu'ils ont pu former ſur elle? Sais-tu ſi le bonheur auquel tu aſpires peut entrer en comparaiſon avec les avantages ſolides qui peuvent réſulter de l'exécution de ces mêmes deſſeins?

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Mais ſi tout s'oppoſe à tes vœux, tu ſais trop ce que la raiſon exige de toi pour entretenir plus long-temps des liens qui recevant une nouvelle force, deviendroient trop difficiles à rompre. Songe, ſonge aux ſuites funeſtes que cet engagement peut avoir; ne poſe pas l'édifice ſur le ſable, ne ruine pas tes plus belles eſpérances, crains d'ajouter au chagrin qui te dévore, le malheur d'avoir fait celui d'un autre.

S'il ne s'agiſſoit ici que de toi, je parlerois plus hardiment. Je n'aurois qu'à écouter la voix de la raiſon & de l'amitié, & je ne balancerois pas. Je te dirois : Conſulte le cœur de celle que tu aimes, conſulte ton propre cœur; & s'il eſt vertueux, quel que ſoit ſon penchant, ſuis-le. Mais par une confiance indiſcrète, décider peut-être du ſort d'une famille entiere, cette conſidération m'arrête, peſe là toi-même, & ſois juſte.

Tu parles de mourir! A peine tes levres ont touché les bords de la coupe amere, tu voudrois la rejetter loin de toi. N'y a-t-il donc que l'amour ſeul qui puiſſe te rendre le jour ſupportable? Compterois-tu ton devoir pour rien? Aurois-tu

passé la vie de maniere à te repentir de l'avoir reçue? Si cela étoit, il faudroit tout réparer; sinon de quoi peux-tu te plaindre, si l'honneur & la vertu te restent?

Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut régner.

Allons ami, sois homme & ranime toi. Victime de la haine & du préjugé, l'estime de toi-même ne suffit-elle pas pour redonner à ton cœur toute sa premiere force? Une nouvelle victoire se présente, il pourra t'en coûter, les nœuds qu'il faut rompre sont chers & puissans; mais quel est l'homme qui refuse d'acheter, *à quelque prix que ce soit*, le plaisir & la gloire d'avoir su triompher de soi-même?

Tu as pu supporter, pendant un mois, l'absence d'***, pourquoi n'en pourrois-tu pas vivre deux, trois, quatre, éloigné d'elle? Pourquoi pas un an? Pourquoi ne pourrois-tu pas te résoudre à ne la revoir jamais? Ton cœur est tendre, dis-tu; eh bien, s'il lui faut quelque objet pour en exercer la sensibilité, l'amitié ne peut-elle pas prendre la place de l'amour? Va, je veux t'en faire connoître tout le prix. Depuis le moment où j'ai reçu ta lettre, presque toutes mes pensées ont été pour toi, tu m'as été cher, tu me le seras toujours, ton songe va disparoître, l'instant du réveil n'est pas loin, je veux le pré-

cipiter, & te tirer de la léthargie où tu es plongé. Je veux être ton Ange tutélaire, je veux mériter ce nom. L'intervalle qui nous sépare n'est rien, prête l'oreille à la voix de ton ami; tous les jours, à chaque heure, à chaque moment, il te crie : Sois honnête.

LE MAITRE.

Oh ! si je suis assez heureux pour que cette lettre tombe entre les mains d'un être aimant & sensible, je veux qu'il jouisse de toute l'impression qu'elle a faite sur le cœur de son jeune ami. J'ai aussi connu cet autre jeune homme. Je vais extraire un passage de sa réponse. Après l'avoir lu, si votre ame généreuse est digne de s'attendrir, relisez la premiere lettre, en vous rappellant l'état douloureux dans lequel étoit le pauvre jeune homme à qui elle fut adressée. On n'en peut connoître tout le prix, si l'on ne se transporte par la pensée au lieu triste & solitaire où elle lui fut remise.

Voici un extrait de sa lettre.

« Une chûte me força de garder mon lit lundi toute la journée; comme je ne pouvois fermer l'œil un seul instant, je me livrai involontairement aux plus tristes réflexions, & repassant alors dans mon esprit tout ce qui m'étoit arrivé depuis ma naissance, il me prit un dégoût de

la vie, & cependant l'idée affreuſe de mort me parut à la fois ſi terrible, que j'en tombai dans l'accablement.

Ma'l ſonno che de' miſeri mortali
e col ſuo dolce obblio, poſa e quiete,
ſopì co' ſenſi i ſuoi dolori, e l'ali
diſpiegò ſovre lui placide e chete.

Je n'avois pas encore dormi deux heures, & le jour commençoit à poindre, que je m'éveillai en ſurſaut, & me trouvai baigné de larmes; je crus que la promenade me tranquilliſeroit un peu, & malgré les douleurs cuiſantes que je reſſentois de ma chûte, & un violent mal de tête, je me levai, je montai la côte verte, je m'enfonçai dans le bois, je n'avois ni bu ni mangé de la journée, & il étoit déjà près de trois heures; je me promenois çà & là ſans vouloir me repoſer; j'eſſayois d'écarter ces idées noires; mais voyant que tous mes efforts étoient inutiles, & que le fantôme étoit ſans ceſſe préſent à mon eſprit troublé, j'eus recours à la lecture, je voulois donner le change à ma douleur. J'avois pris Montaigne avec moi, je l'ouvre au haſard, je tombe ſur ces mots du dix-neuvieme chapitre, que philoſopher c'eſt apprendre à mourir; quoique long, je le lus tout entier avec la plus grande attention; mais loin d'y trouver la conſolation que je m'étois promiſe

plus je le liſois, plus la vie me devenoit inſupportable, plus je me repliois ſur moi-même, plus j'y trouvois de nouveaux ſujets de m'attriſter, je verſois des larmes ameres; depuis plus d'un mois je n'entendois plus parler de toi. Et lui auſſi il m'abandonne, & bien je n'ai plus rien à perdre. Le ſilence des bois, le vent qui mugiſſoit, le temps noir & glacé, tout enfin nourriſſoit & augmentoit ma douleur.

Cependant je m'avançois vers le milieu de la côte blanche, lorſque tout-à-coup j'entendis retentir mon nom, dans cet endroit où jamais je n'avois rencontré perſonne pendant les plus beaux jours du printemps. Je me crus fou, les cris redoublent, je me détourne & j'apperçois deux hommes qui venoient à moi. Je ne ſavois qu'imaginer, ils me paroiſſoient inconnus; incertain, troublé, je balançois pour ſavoir s'il me falloit fuir ou les attendre, lorſque je reconnus A..... (1). J'ai, dit-il, une lettre à vous remettre. De le Maître, m'écriois-je auſſi-tôt! Ah comme le cœur me battoit! Dans mon impatience, qu'il me tardoit de lui voir ouvrir lentement ſon porte-feuille! A peine me l'eut-il remiſe, que je me ſauvai comme un lion affamé qui emporte ſa proie à la vue même du berger; j'ignore ce qu'ils devin-

(1) Cet homme-là exiſte encore.

rent alors, je ne sais même si je les remerciai : flottant entre l'espérance & la crainte, je courrois, avec ma lettre, comme un homme qui a perdu le sens ; j'entrai dans le bois le plus prochain ; je l'ouvre avec empressement, je dévore les premieres lignes, mais la force des vents & les pleurs que j'avois versés m'avoient tellement éteint la vue, que je fus obligé d'en interrompre la lecture. M'efforçant en vain de rappeller mes sens enchantés, je la pressois contre mon sein, je la couvrois de mille baisers, comme si animée elle eût pu te les transmettre : je faisois retentir tout le bois de mes cris, & l'on m'auroit pris pour un insensé, si quelqu'un m'avoit trouvé dans cet état ».

Je n'ose parler de ce jeune homme, qui avoit alors dix-huit ans ; toutes les fois que je pense à lui, il me semble que je rêve d'un vilain rêve.

Que vous importe de le connoître, tout ce que j'en pourrois dire ne peut r'allumer son génie éteint.

Par quelques grands ouvrages, dignes des regards de la postérité, s'il eût attaché son siècle à ses écrits, comme je connoissois tout son cœur, je pourrois peindre les obstacles qu'éprouva dans ses études un jeune homme qui avoit reçu de la Nature quelques dispositions heureuses. Je

rois les préjugés dont il eut à triompher ! Qu'on l'imagine ſeulement dans un rigoureux hiver, après avoir travaillé tout le jour à copier ſans ceſſe, ſans relâche, les plus arides, les plus inſipides procédures, quitter le feu dévorant d'un poële pour aller, *en ſecret*, s'établir dans un galetas, ouvert à tous les vents, y paſſer la longue nuit de Décembre, liſant *Émile* à la clarté de la lune, à chaque inſtant interrompu par des nuages qui lui cachoient ſa lumiere.

Quand je vois mon ami à ſes derniers momens, & ſouvent ſon image me pourſuit, je me quitte ; je me cherche encore enfant pour le retrouver dans mes jeux. Avec deux êtres qui ne ſont plus qu'un vain ſonge, qu'une penſée, que l'image de ce qui n'eſt plus, je m'enfuis dans le paſſé, où par une création éternelle, je les anime pour s'aimer toujours.

Oh ! alors, je crains de retrouver la raiſon qui vient m'arracher aux plus douces rêveries ; je regarde tous ces jours où j'ai pleuré ma perte irréparable, comme un ſiniſtre avenir que je voudrois éviter ; je m'efforce de repouſſer les plus douloureux ſouvenirs, comme on repouſſe d'horribles preſſentimens ; & malheur à qui m'a confié quelque ouvrage à faire, il faut qu'il attende que je renaiſſe pour d'autres illuſions qui ne ſont pas ſi douces !

Voilà pourquoi dans la traduction du *Nouveau Théatre Allemand*, j'ai ſouvent demandé de l'indulgence pour mes efforts; malgré tout mon courage à remplir mes engagemens, cet ouvrage de longue haleine ne m'étoit pas toujours fort agréable, je n'étois point le maître du choix des pieces, je ne travaillois point à mon heure, & pendant que je m'occupois de ce travail, j'ai vraiment éprouvé un grand chagrin. Que je plains l'être ſenſible qui ne peut plus craindre d'avoir un ami à pleurer!

NOTICE

Des Pieces de Théatre qui compoſent le Recueil publié par le Profeſſeur Friedel.

DANS le premier volume, *l'Hiſtoire abrégée du Théatre Allemand; Emilie Galotti*, Tragédie en cinq actes & en proſe par *Leſſing*, Auteur d'un art dramatique, honoré de l'amitié *du Grand Maximilien - Jules - Léopold de Brunſwick*, & qui l'avoit accompagné dans ſes voyages; *Clavigo & Beaumarchais*, Tragédie en cinq actes & en proſe, par M. *de Gœthe*, Editeur *des Lettres de Werther.*

Dans le ſecond volume, *Jules de Tarente*, Tragédie en cinq actes & en proſe, par M. *Leiſewitz*: c'eſt l'eſſai d'un très-jeune homme. La ſeconde piece a pour titre *le Comte d'Olsbach*, Comédie en cinq actes & en proſe, par M. *Brandes*, un homme de beaucoup d'eſprit, & qui a un vrai talent.

A l'exception des quatre derniers actes de Clavigo que j'ai traduits, je n'ai aucune part à ces deux premiers volumes; j'ai traduit toutes les autres pieces *ſur le texte Allemand*, &

toujours aidé *d'un mot à mot* (1), parola per parola, par le Profeſſeur Friedel.

On lira dans le troiſieme volume, *Atrée & Thyeſte*, Tragédie en cinq actes & en vers, par C. F. Weiſſe, un des plus grands Poëtes lyriques de l'Allemagne, &, dans ſa vieilleſſe, auteur de l'*Ami des enfans*. *Le voilà pris*, Comédie en deux actes & en proſe, par M. Wezel; un jeune Ecrivain, plein de graces, de naturel & de fécondité. *Stella*, Drame en cinq actes & en proſe, dédié *aux âmes aimantes*, par M. *de Gœthe*.

Dans le quatrieme volume, *Agnès Bernau*, piece hiſtorique en cinq actes & en proſe. Ceux qui n'ont vu que les imitations de cette piece données au *Théatre François* & au *Théatre Italien*, ne connoiſſent nullement cette *Agnès Bernau*. *Le Miniſtre d'Etat*, Drame en cinq actes & en proſe, par M. *le Baron de Gebler*. Et *l'Homme à la minute*, Comédie en un acte & en proſe.

Dans le cinquieme volume, *Diégo & Léonor*, Tragédie en cinq actes & en proſe, par *Unzer*; & *la Nouvelle Emma*, Comédie en trois actes & en proſe, par le même.

---

(1) J'ai conſervé tous ces mots à mots écrits de la main.

Dans le ſixieme volume, *le Pere de Famille*, Drame en cinq actes & en proſe, par le Baron *de Gemmingen*. Ce n'eſt point une imitation du *Pere de Famille* de Diderot.

Je ne connois point aſſez les anciens, ni même les modernes, pour oſer leur comparer l'ouvrage du Baron *de Gemmingen*; mais il y a une ſcène dans cette piece, que j'aimerois mieux avoir faite que mille & mille pieces qu'on nous vante d'âge en âge, ſans trop ſavoir pourquoi. Le Baron *de Gemmingen* vient de ſoutenir dans un écrit polémique, les droits & les vues DE L'EMPEREUR. On a imprimé dans le même volume, *l'Hôtel garni*, Comédie en cinq actes & en proſe, par *M. Brandes*. Une ſeule ſcène avoit engagé à traduire cette piece; on ne la trouve point dans l'*Hôtellerie*, qui en eſt une imitation, & qui a été jouée au *Théatre François*; mais il faut ſe rappeller que cette imitation eſt le délaſſement d'un bon vieillard, & dire, comme la Rochefoucault, *le mérite des hommes a ſa ſaiſon auſſi bien que ſes fruits.*

Dans le ſeptieme volume, *Nathan le Sage*, Drame en cinq actes & en vers blancs, par *Leſſing*. C'eſt, dit-on, ſon chef-d'œuvre. *Leſſing* avoit été accuſé d'Athéiſme, & il écrivit cette piece pour répondre à ſes ennemis. Il a eu le courage de dénouer ſa piece de maniere à bleſſer

tous les cœurs ſenſibles, & ce dénouement eſt une preuve de la profondeur de ſon génie. On aſſure que le grand Frédéric a fait jouer cette piece à Berlin, quoique *Leſſing* ne l'ait nullement écrite pour le théatre. *Philotas*, Tragédie en un acte & en proſe, par le même.

Dans le huitieme volume, *Elfride*, Tragédie en trois actes & en proſe, par *M. Bertuch.* Les deux premiers actes ſont imités de la fameuſe Tragédie d'*Elfride*, par M. *Maſon.* Le troiſieme acte eſt tout entier de M. *Bertuch. Walwais & Adélaïde*, Drame en cinq actes & en proſe, par le Baron *de Dahlberg. Le Créancier*, Comédie en trois actes & en proſe, par M. *Richter.*

Dans le neuvieme volume, *Gœtz de Berliching*, ou *l'Homme à la main de fer*, piece hiſtorique en cinq actes & en proſe, par M. *de Gœthe*, ſurnommé le *Shakeſpeare* de l'Allemagne. *La mort d'Adam*, Tragédie en trois actes & en proſe, par M. *Klopſtock.*

Dans le dixieme volume, *Miſs Sara Sampſon*, Tragédie en cinq actes & en proſe, par *Leſſing*; & *l'Attelage de Poſte*, Comédie en trois actes, par le Baron d'*Ærenhof.*

Dans le onzieme volume, *Otto de Wittelsbach*, piece hiſtorique en cinq actes & en proſe, par M. *Babo*. M. *Babo* parle de l'honneur avec

tant d'enthouſiaſme qu'un Eſpagnol, qui n'eſt pas ſans doute un deſcendant de Philippe, s'étonne qu'on ait défendu cette piece en Allemagne. Un Allemand vient de lui répondre qu'il étoit encore plus étonnant qu'au dix-huitieme ſiècle on n'eût pas aboli l'inquiſition à *Madrid* & à *Saragoſſe*. *Les ſix plats*, une Comédie en cinq actes & en proſe, par M. *Groſſmann*.

Dans le douzieme & dernier volume, publié au mois de Décembre dernier, *Les Voleurs*, Tragédie en cinq actes & en proſe, par M. *Schiller*. Cette piece a été défendue en Allemagne. *Le Bon Fils*, Comédie en un acte & en proſe, par M. *Joachim Engel*.

Dans ces douze volumes, il n'y a qu'une Tragédie de *Leſſing*, & trois autres petites pieces dont il exiſtât des traductions. Ces quatre pieces ſont, *la Mort d'Adam*, dans le neuvieme volume; *Miſs Sara Sampſon*, dans le dixieme volume, traduite par MM. *Junker* & *Liebault*, Auteurs d'un *Théatre Allemand*. *Les ſix plats*, dans le onzieme volume; & *le Bon Fils*, dans le douzieme volume, traduite par J. H. E. auſſi Auteur d'une collection de Pieces Allemandes.

La traduction du *Bon Fils*, imprimée dans ce recueil, n'eſt point celle que M. Berquin a fait jouer avec ſuccès chez *Audinot*, & qui a été imprimée dans l'*Ami des Enfans*; & il eſt

probable, d'après le compte que je viens de lire dans les papiers publics de la piece qui a pour titre, *l'Amour Filial*, que cette nouvelle imitation ne reſſemble en rien à la piece de M. *Engel.*

En comparant ces traductions dans les morceaux ſublimes, & pour la vérité du dialogue, on pourra juger ſi nous avons cherché ſeulement à nous approprier l'ouvrage d'un autre. On trouvera à la tête de chaque Piece une notice ſur tous les ouvrages de ſon Auteur.

C'est de l'anecdote d'Albertine, qu'on va lire dans ce volume, qu'on a tiré *le Roman* de Caroline.

Voyez cependant comme on calomnie toujours l'eſpece humaine, ce trait de vertu ſublime a été ſenti avec enthouſiaſme !

J'avois traduit l'anecdote d'*Albertine*, elle étoit même imprimée, & elle avoit été lue avant que le *Roman de Caroline* eût paru en France.

Je crois devoir taire les raiſons cruelles d'un ſi long retard, je dirai ſeulement, qu'*inconnu de tous*, je ſuis allé demander juſtice comme on demande une grâce, & à mon grand étonnement, l'on m'a ſi bien accueilli, l'on m'a ſervi avec tant de zèle, que j'ai toujours lieu de croire de plus en plus que ſi les jeunes Ecrivains ſont opprimés, c'eſt que ceux qui pourroient les défendre, ne ſoupçonnent pas même qu'ils puiſſent avoir beſoin d'employer pour eux leur crédit.

I.

SUR LES FRANÇOIS

ET LES ALLEMANDS,

OU

L'APRÈS-DINÉE

DE MADAME LA MARQUISE DE R.

Le Dialogue qu'on va lire ſur les François & les Allemands, eſt du célebre Sturz, qui l'a, dit-il, écrit en François, parce que le génie de ſa langue ne ſouffre point le perſiflage.

Nous donnons le Dialogue de M. Sturz tel qu'il eſt ſorti de ſa plume ; à l'exception des légeres fautes de ſtyle que nous avons cru devoir corriger, & de quelques retranchemens indiſpenſables.

LA MARQUISE *finiſſant de lire d'un air diſtrait une Idylle traduite de Geſner, & fermant le livre.*

EH bien, cela peut être bon pour amuſer des Suiſſes; mais cela me paroît à moi d'un

ennui à mourir, Langage commun pour dire des choſes communes, point de nobleſſe dans les images, pas une idée piquante, pas une phraſe qu'on voudroit avoir dite.

LE CHEVALIER.

C'eſt que nous ſommes trop loin de la Nature, Madame; nous ne la voyons plus qu'après ſa toilette. Elle n'eſt pour nous qu'une *Dame* parée, qui a mis ſon rouge & ſes diamans. Je ne trouve pas ces Idylles ſans intérêt, j'aime cette ſimplicité, ces couleurs fraîches, ces tableaux vrais, tels que l'onde pure les réfléchit. Il ſe peut cependant que le Traducteur ait embelli ſon original.

L'ABBÉ.

Sans doute. Il faut refondre toutes ces matieres informes. J'ai autrefois travaillé ſur l'Anglois; & vos *Popes* & vos *Suifs* (1)

(1) *Pope* & *Swift*. Les François ont un talent particulier pour adoucir les noms étrangers, *Note de M. Sturz*.

ſeroient pitoyables, ſi on les rendoit à la lettre. Traduire, c'eſt une nouvelle création ; c'eſt comme la cizelure aux métaux. Notre ſiecle eſt trop poli ; ſon caractere eſt l'élégance : les anciens eux-mêmes ont aujourd'hui beſoin d'être parés. Nous pourrions bien, à la rigueur, nous en paſſer. Lorſqu'on eſt ſi riche de ſon propre fond, on a tort, ce me ſemble, de fouiller toutes ſortes de mines, pour trouver un peu d'or. Quant à vos Allemands, Chevalier, je les honore, puiſque vous les protégez ; mais en vérité, ceux qui nous arrivent pour apprendre *les belles manieres*, ſont par fois bien péſans.

LE CHEVALIER.

Vous ne voudriez pas, Monſieur, qu'on jugeât les François par ceux qui courent le monde. J'ai voyagé par toute l'Allemagne, & j'y ai trouvé dans la bonne ſociété, des mœurs honnêtes, des procédés, des connoiſſances. Enfin c'eſt une Nation qui commence à ſe dégourdir ; il y a des cercles où l'on ſeroit, ma foi, bien diffi-

cile, si l'on n'y trouvoit pas tout le charme de la plus douce société.

LA MARQUISE.

Vous voilà perdu, mon pauvre Chevalier, vous êtes Allemand dans l'âme, & votre suffrage ne vaut plus rien. Il faudroit au moins nous amener tous ces gens d'esprit de vos Electorats; car l'Abbé a raison, tous ces petits Républicains ont l'air assez gauche. Je veux croire qu'on donne des Maîtres à danser à vos Barons, qu'on les éleve; mais en vérité l'on ne s'en apperçoit pas.

L'ABBÉ.

Qu'on les éleve! On n'éleve pas ces êtres-là; on les apprivoise, on leur apprend des contorsions, & c'est fort mal, à mon avis, car on les rend insipides. Moi, je les aime au naturel, fiers comme des Sultans, nobles comme des chevaux Arabes, & sots comme des cruches; se tenant roides dans leur licol comme dans un carcan, & galonnés, aux jours de fête, comme des chapes de Ca-

thédrales. Voilà ce qui vous frappe au moins, & vous fait rire de grand cœur.

LE CHEVALIER,

Vous êtes sévere, M. l'Abbé. Ce peuple a cessé d'être barbare. Il a même un théatre *national*. Vous ne connoissez pas leurs Auteurs ? Il y en a qui méritent leur réputation. Avez-vous entendu parler de leur M. *le Singe ?* C'est un homme à talent que ce *le Singe*. (1) On a de lui quelques Pieces de théatre, où il y a l'aurore du bon goût, des sentimens, des caracteres. J'ai sur-tout admiré la scène d'un Pere qui sauve l'honneur de sa fille par un expédient qui n'est pas dans nos mœurs, mais il produit un grand effet (2).

LA MARQUISE.

Que fait-il donc ?

---

(1) Le Chevalier veut dire *Lessing*.

(2) Il veut parler d'*Emilia Galotti*. Cette Piece est traduite dans le premier volume de notre Théatre.

LE CHEVALIER.

Il poignarde ſa fille unique.

LA MARQUISE.

Quelle horreur ! Quelle abſurdité ! C'étoit s'allarmer trop tôt ſi le mal n'étoit pas fait ; & s'il étoit fait, c'étoit trop tard.

LE CHEVALIER.

Mais elle eſt aimée de ſon Souverain, ce Prince foule aux pieds les mœurs & les loix. La vertu d'Emilie eſt en danger.

LA MARQUISE.

Bon. Notre vertu ſe fâcheroit ſi elle n'étoit pas quelquefois en danger. Il n'y avoit donc que ce moyen ſeul dans la tête du pauvre Auteur ? Il ne pouvoit ſauver cette auguſte Virginie, qu'en la faiſant aſſaſſiner par ſon Pere ?

LE CHEVALIER.

Il eſt vrai, Madame, que pour ſauver l'honneur de ſon héroïne, M. de Voltaire s'eſt aviſé d'un dénoüement plus heureux ; mais celui-ci à ſon tour n'eſt pas dans les mœurs allemandes. Cependant la cataſ-

trophe eſt amenée avec art, & ſi vous pouviez voir la Piece, vos larmes plaideroient la cauſe de l'Auteur. Le Pere eſt un ſauvage vertueux, ſenſible à la moindre injure, connoiſſant les ruſes & les ſéductions d'un Prince, ne s'en repoſant point ſur le courage de ſa fille, & ne croyant point aux miracles malheureuſement. Vous êtes ſi émüe, que vous appellez, en frémiſſant, cette mort affreuſe au ſecours de la malheureuſe Emilie. Si vous aimez mieux des émotions plus douces, je vous recommande les écrits de *Vilande*, (1) le ſeul Auteur Allemand qui ſeroit, je crois, généralement goûté en France. Il a abſolument notre maniere de voir & de ſentir, c'eſt un conteur charmant, qui peint avec toutes les grâces françoiſes. On y retrouve auſſi *les Idées Grivoiſes* du Sopha de Crébillon, & les Plaiſanteries d'Hamilton; il ſait encadrer dans ſa moſaïque les plus jolis vers de *Colardeau*, de *Pezay*, de

(1) Wieland.

(1) *Dorat*, & il ſe donne par fois à la Voltaire, des airs de ſageſſe qui grouppent à merveille ces images un peu laſcives. On l'appelle *le Pétrone du Nord*, mais il a bien plus de goût & de fineſſe. On cache ſon livre au jeunes Demoiſelles, qui ont grand ſoin de le ſavoir par cœur. On cria d'abord en Allemagne à la turpitude, à la corruption de la jeuneſſe; mais depuis que dans un dialogue il a tourné en ridicule ceux qui avoient jetté ces cris populaires, tout le monde s'eſt tu avec reſpect.

LA MARQUISE.

C'eſt qu'en effet on a tort de chicaner l'Auteur. Il n'y a qu'à donner des principes aux jeunes Demoiſelles, & ces dangers ſont imaginaires.—Apportez-moi ce livre.—Je commence à me reconcilier avec vos Allemands.

---

(1) Dorat appelle cet Ecrivain *le Moraliſte*. Idée de la Poéſie allemande, préface de *Sélim & Sélima*. Note de M. Sturz.

LE CHEVALIER.

Auriez-vous entendu parler de M. *l'Albâtre ?* (1)

L'ABBÉ.

Ah ! ce gros Ouvrage dont vous m'avez parlé, ſur la phyſionomie !

LA MARQUISE.

Paix, l'Abbé.

LE CHEVALIER.

Préciſément. M. *l'Albâtre* veut enſeigner l'art d'apprécier l'âme d'un homme, comme nous apprécions ſon mérite, par ſon habit. Il vous devineroit, Madame, à votre doux minois, il connoît l'art d'un petit œil fripon. Il vous indique les *nez retrouſſés* qui renverſeront les Empires. Le corps, dit-il, eſt comme un linge mouillé qui ſe colle aux contours de l'homme intérieur. La Nature n'a rien achevé ſans y mettre *ſon étiquette ;* il ne s'agit plus que

(1) M. Lavater.

de ſavoir lire, & c'eſt-là ce qu'il voudroit enſeigner.

LA MARQUISE.

C'eſt délicieux !

L'ABBÉ.

Le Chevalier ne vous en dit encore que la moitié. On aſſure que cet homme vous diſtingue à la bouche, au nez, & à l'oreille, l'Orfévre d'un Horloger, un Conſeiller de la Grand'-Chambre d'un Conſeiller au Châtelet, un faux Monnoyeur d'un Journaliſte, & un Commis des Fermes d'un Fripon, quand même tout ce monde là ſeroit en chemiſe. Enfin c'eſt l'art des Bohémiens ; il vous dit la bonne aventure.

LE CHEVALIER.

Et même la mauvaiſe, mon cher Abbé. Ce livre ſeroit dangereux en France ; un Roi qui l'auroit étudié, feroit trembler ſes courtiſans. Que l'on en plaiſante tant qu'on voudra, il y a du vrai dans le ſyſtême de l'Auteur. Nos traits ſuivent dans leur jeu

les mouvemens de notre âme. La phyſionomie de Henri IV parle à tous les cœurs ſenſibles. Il y a des vues neuves & intéreſſantes dans cet Ouvrage; on aſſure qu'il eſt écrit d'un ſtyle qui feroit honneur au ſiecle d'Auguſte.

L'Auteur eſt du petit nombre de ces hommes de génie, qui ſe frayent une route nouvelle. C'eſt d'ailleurs un homme reſpectable : s'il ſe trompe, c'eſt avec eſprit, & de bonne foi.

LA MARQUISE.

Voici encore un Allemand que je veux lire. Son Ouvrage ne peut être que fort divertiſſant; mais il y a des viſages ſi plats, que je défie votre homme lui-même d'y lire une ſyllabe. Il y en a d'autres qui ſont ma bête noire. Je voudrois bien ſavoir ce qu'ils ſignifient. L'Abbé, vous n'êtes pas curieux ?

L'ABBÉ.

Mais toutefois, Madame, c'eſt très-incommode; car qui voudroit être vu

en robe-de-chambre? — Il me ſemble que vous oubliez, Monſieur, le plus fameux Ecrivain des Allemands, leur M. *Cloveſoque.*

LE CHEVALIER.

Clove Stoque voulez-vous dire?

L'ABBÉ.

Eh bien, c'eſt toujours en *Oc.* Le nom eſt bas-Breton, je penſe. C'eſt l'Auteur *où je brille.* Il eſt traduit; (1) je l'ai lu d'un bout à l'autre, & je vous en dirai des nouvelles. C'eſt donc, Madame, pour vous en donner l'idée en peu de mots, le Nouveau Teſtament dramatiſé: l'ancien y eſt mêlé par intermèdes; & comme par maniere de divertiſſement, on y a ajouté le Jugement dernier. Mais, ſans plaiſanterie, il y a des tirades qui ne ſont pas

(1) Il n'y a que dix chants de la Meſſiade, traduits en François, & depuis douze à quinze ans, perſonne n'a même été tenté d'achever cette traduction qui, certainement, n'auroit en France aucun ſuccès.

mal, des choſes fortement ſenties, des morceaux qui *friſent* le ſublime. Avec une diction plus élégante & un coloris plus veloûté, cela ſeroit aſſez drôle. Il y a peu de goût dans l'enſemble, ce ſont des épiſodes mal coûſus, une maigre invention, point d'incidens, & une monotonie qui excede. C'eſt comme le Service des Réformés, tour-à-tour le Prêche & les Cantiques. Le perſonnage qui attache le plus, eſt un diable charmant, le plus honnête garçon des enfers, & dont les qualités infernales ſont tout-à-fait aimables.

LE CHEVALIER.

Je ne releverai point toutes les pauvretés que vous dites; mais voici M. le Comte de F*** qui vous répondra.

LE COMTE DE F***.

Dequoi s'agit-il ?

LA MARQUISE.

L'Abbé nous parle de *Cloſtoque* & de ſon diable, qui eſt un bon enfant.

LE COMTE DE F***.

Et l'Abbé en dit du mal, ſans doute. Avez-vous lu *Klopſtock* dans ſa langue, M. l'Abbé?

L'ABBÉ.

Mais c'eſt traduit en partie.

LE COMTE DE F***.

Vous ne l'avez donc pas lu. On ne juge pas de Raphael par une mauvaiſe eſtampe. Klopſtock eſt peut-être le génie le plus ſublime que notre ſiecle ait produit. La Nation a prononcé, tous les vrais connoiſſeurs admirent ſon ouvrage, à l'exception de vous, Monſieur. Votre ſuffrage eſt la branche de laurier qui manque à ſa couronne. Il eſt bien à plaindre.

LA MARQUISE.

Vous y voilà, mon cher Abbé.

L'ABBÉ.

Je ne prétendois pas....

LE COMTE DE F***.

Que prétendiez-vous donc, Monſieur? Pourquoi ſe donner les petits airs de médire d'un chef-d'œuvre ſur une traduction médiocre : une bonne, même, n'en peut jamais tranſmettre toutes les beautés. Notre langue eſt trop pauvre & trop timide, pour rendre toutes les nuances de celle que l'Auteur a *créée* pour ſon Poëme, & même, j'ôſe le dire, notre cœur eſt trop *dégradé* pour ſympatiſer avec le ſien. Il eſt temps de rendre juſtice aux Allemands. Leurs progrès peuvent étonner les Philoſophes.

Ils étoient barbares, il n'y a que trente ans, ils n'ont point eu de *Médicis*, ni de Louis XIV pour encourager leurs talens. Dans leurs Cours brillantes, leur langue eſt proſcrite, parce que leurs grands Seigneurs préferent à leur langue un jargon ridicule, qu'ils appellent le François. Nous accueillons avec tranſport dans nos ſociétés les hommes célebres, & nous briguons

leur eſtime & leur amitié. Chez eux, un Homme de Lettres eſt ſans état, & le premier Ecrivain de ſon ſiecle parlera debout au dernier Comte de l'Empire, s'il n'a d'autre brevet que celui de l'immortalité. Si vous n'entrez pas dans leurs chapitres, vous n'entrez point dans leurs aſſemblées. On diroit qu'il faut être né Chanoine pour être un homme aimable. On ne ſe rappelle pas que ce ridicule eſt banni des grandes Cours de l'Europe. Or, il eſt difficile qu'une Nation s'éclaire, lorſqu'on vous demande votre généalogie, pour ſavoir s'il convient de vous eſtimer, & de profiter de vos lumieres. Les connoiſſances, comme les richeſſes, ne ſe multiplient que par la circulation. Malgré toutes ces entraves, il y a, en tout, des Allemands qui nous égalent, il y en a même qui nous ſurpaſſent. Leur génie eſt un arbre majeſtueux qui a pouſſé dans un ſol aride par la force végétative de ſa ſéve.

Nous avons *l'eſprit* & *le goût* en partage; ils ont *l'énergie* & le *naturel*.

Convenez, mon cher Abbé, que nous poſſédons le talent *de n'eſtimer que nous & nos amis.* Voltaire qui ſe piquoit de philoſophie, n'a pas rougi d'écrire : *& ce fier Saxon que l'on croit né parmi nous.* Comme ſi *le Maréchal de Saxe*, eût été fort peu de choſe ſans un certain air françois, qui le rendoit ſupportable? Le Gaſcon à Londres n'a rien dit de plus abſurde, lorſqu'il s'écria que Charles II ne danſoit pas mal pour un étranger. Vous avez beſoin de lire & d'étudier, M. l'Abbé, un petit traité qu'ils ont écrit ſur *l'orgueil national.* Ce livre eſt un excellent remede contre l'ignorance & les préjugés, qui l'accompagnent toujours.

L'ABBÉ.

Vous m'accablez réellement, M. le Comte, j'ai *la contrition* & *l'attrition* de mon crime de *lèze-Allemagne.* Allons-nous à votre charmant théatre de Société? (*Il tire ſa montre.*) Il eſt temps.

LE CHEVALIER.

Allons-y. On donne *Miſſ Sara Sampſon*, de *Le Singe*, (1) traduite de l'Allemand.

L'ABBÉ.

Tant mieux, il y aura de quoi rire.

---

(1) Cette Piece de Leſſing eſt traduite dans le dixieme volume du *Nouveau Théatre Allemand*.

II.

ALBERTINE.

*ANECDOTE tirée de l'Hiſtoire ſecrette de la Cour de ***.*

ALBERTINE ! dit le Grand Chambellan, Comte de P***, à ſa fille, un jour qu'il revenoit de la Cour, je ſais, ou du moins j'ai cru pénétrer que ton cœur étoit encore libre. Me ſerois-je trompé, ma fille ?

Mon papa bégaye, avec le ſourire de la pudeur, la jeune fille de dix-ſept ans : cette queſtion.... Je ne vois pas pourquoi — cette queſtion.

LE GRAND CHAMBELLAN.

Viens t'aſſeoir près de moi, ma fille. Cette queſtion a ſon motif & ſon objet, comme toute ma conduite envers toi, juſqu'à ce jour. (*Il l'embraſſe.*) Tu ſais, Albertine, que tu as le malheur d'être

l'unique héritiere d'un Pere qui eſt un des plus grands Seigneurs de la Cour, & le favori du Monarque.

ALBERTINE.

Le malheur, mon papa ?

LE GRAND CHAMBELLAN.

Je le crois, vois-tu. Il eſt du moins un point eſſentiel, dans lequel la fille d'un ſimple particulier eſt toujours plus heureuſe que toi. Si, par exemple, tu étois un jour obligée de te marier, ſans qu'il te fût permis, ma fille, de conſulter ton cœur ?

Albertine leva les yeux ſur ſon Pere ; s'apperçut qu'il attendoit une réponſe, baiſſa la tête en ſilence, & effeuilla une roſe qu'elle tenoit à ſa main.

Ma chere fille, continua le Comte ; j'ai prévu, il y a long-temps, que certainement ce ſeroit là ta deſtinée. Il étoit de mon devoir de veiller à ce qu'alors tu n'euſſes point au moins un amant à ſacrifier. Tu perdis ta mere à l'âge de huit ans,

& auſſi-tôt je t'éloignai de la Capitale. Dans une de mes terres, la plus à l'abri de la Cour, je fis élever ton enfance par une amie dont la prudence m'étoit connue. J'eſpere que tu n'as encore trouvé perſonne qui pût te rendre l'obéiſſance pénible. Si tu connoiſſois un jeune homme qui intéreſsât ton cœur, parle à ton Pere avec franchiſe ?

ALBERTINE.

Mon papa, je — — Un jeune homme! moi — je ne connois perſonne.

LE GRAND CHAMBELLAN *avec inquiétude.*

Tu en es bien sûre, Albertine ?

ALBERTINE *avec un ſourire.*

Oui, mon papa.

LE GRAND CHAMBELLAN.

Tant mieux. Ce que bientôt tu feras obligée de faire, t'en paroîtra plus facile, & moi-même j'aurai un grand chagrin de moins.

ALBERTINE.

Ce que je ſerai bientôt *obligée* de faire?

La jeune fille ſurpriſe, arrêta ſur ſon Pere ſes grands yeux bleus.

LE GRAND CHAMBELLAN.

Ecoute, ma chere Albertine, ce n'eſt pas ſans deſſein que je t'ai fait ſortir de ta ſolitude pour te préſenter à la Cour. Un des Membres du Parlement d'une Province très-éloignée, s'eſt tellement diſtingué par ſes talens & ſon cœur, que depuis peu, le Roi l'a nommé ſon Miniſtre, & pour l'approcher de ſa perſonne, l'a fait entrer dans ſon Conſeil d'Etat. Tu le verras aujourd'hui pour la premiere fois, & tu le recevras comme un homme que le Monarque eſtime, chérit, que j'honore, & à qui tu es deſtinée.

Moi? reprit Albertine, avec un peu de joie; & tout de ſuite elle baiſſa les yeux, preſque honteuſe de n'avoir pas dit ce *moi* avec moins de vivacité.

LE GRAND CHAMBELLAN.

C'eſt le Roi lui-même qui a eu la premiere idée de cette alliance, il l'a communiquée à ſon Miniſtre, le Miniſtre m'en a parlé, j'ai donné ma parole. Cette alliance eſt d'un grand prix pour notre Maiſon, & elle a été, pour ainſi dire, ordonnée par le Souverain. Ainſi dans un mois, Albertine, tu vas changer de nom.

Albertine immobile aſſiſe près de ſon Pere, voulut parler, mais elle ne put trouver une parole.

LE GRAND CHAMBELLAN, *comme ſoulagé d'un grand poids.*

Ne crois donc pas, ma chere amie, que nous veuillons te demander une choſe qui ne ſeroit pas en ton pouvoir. Le Monarque, le Miniſtre & moi, nous prévoyons bien que c'eſt ta main ſeule que tu donnes. Si le cœur ne peut ſuivre la main, tu es libre de le garder. Jamais on ne s'arrogera le droit de te faire un ſeul reproche, ſi un jour tu en diſpoſois à ton

gré. Sur ce point-là, tu ſeras parfaitement, pleinement libre.

ALBERTINE *étonnée.*

Et cependant ſon épouſe ?

LE GRAND CHAMBELLAN.

Son épouſe.

ALBERTINE.

Eſt-ce que je vous entendrois bien, mon papa ?

LE GRAND CHAMBELLAN.

Quand tu auras vécu ſix mois parmi nous, à la Cour, tu m'entendras. Bonne fille ! les hommes qui ont écrit tes livres de morale, ſans péſer le poids de nos chaînes, preſcrivent aux Grands ce qu'ils *doivent* faire, & ne ſavent pas ce qu'ils *peuvent* faire. Ils les appellent *ſans mœurs*, quand ils ne ſont que *malheureux*, ils nous *outragent*, au lieu de nous *plaindre*. Promets, Albertine, & donne-moi cette main pour gage de ton obéiſſance, promets que, ſans murmure,

murmure, tu vas te soumettre à la volonté du Souverain, aux vœux de ton Pere, & aux convenances de ta Maison.

Albertine n'avoit jamais vu le Ministre; mais aussi n'avoit-elle point encore aimé. Surprise par l'autorité paternelle, elle donne sa main à son Pere, & promit d'obéir.

Une heure ou deux après cette promesse arrive le Ministre. Albertine voit un petit homme contrefait, qui a un œil de verre & une épaule un peu haute. Prête à s'évanoüir, elle est obligée de sortir à l'instant pour se remettre de sa frayeur. Cet embarras pouvoit assez s'excuser dans une jeune personne, qui ne voyoit le *grand-monde* que depuis un mois, & qui alloit donner un *Oui*, dont-elle n'avoit pas hier la moindre idée. Le Ministre prit sa paleur pour un effet de sa timidité, & ne s'offensa pas de sa conduite.

Elle revient. Le Ministre, plein de confiance en tout ce que venoit de lui dire le Comte de P***, prend sa main trem-

blante, & lui demande ſon aveu. Oui; répondit Albertine, d'une voix éteinte; mais auſſi-tôt elle ſe retire. Rien ne put l'engager à rentrer dans le ſallon.

Le ſoir elle tombe aux genoux de ſon Pere.

LE GRAND CHAMBELLAN.

Faut-il uſer de mon autorité?

Ce fut là toute ſa réponſe. Il ſort, & lui jette un regard où la colere étincelle.

Le Comte de P***, & le Miniſtre n'aimoient gueres à ſe donner en ſpectacle. Pour éviter les ſots diſcours & tout l'ennui de ces pompeuſes cérémonies, ils convînrent, qu'excepté le Monarque & les témoins indiſpenſables, perſonne ne ſauroit rien de ce mariage, que lorſqu'il ſeroit fait. On les maria dans une terre du Comte de P***, à quelques lieues de la Capitale, & l'on prit même des meſures pour que les domeſtiques ne ſe douta ſſent nullement de ce qui alloit ſe paſſer.

Auſſi-tôt après la bénédiction nuptiale, Albertine ſaiſit la premiere occaſion favorable, & remit à ſon époux une lettre qu'elle le prioit de lire tout de ſuite. Il lit :

« M. le Comte, j'ai obéi à mon Pere, » me voici votre épouſe. Recevez-en ma » promeſſe, les droits que vous venez » d'acquérir ſur moi me ſeront toujours » ſacrés. Mais en même-temps — mon » cœur ſe ſerre... — Je vous demande la » grâce d'obtenir de mon Pere que je » retourne dès aujourd'hui dans ma ſo- » litude, avec la perſonne qui m'a élevée » & qui a été préſente à notre mariage. » Si vous me refuſez, vous ne ferez que » rendre mon malheur encore plus grand. » Cette grâce, ſi vous me l'accordez, aug- » mentera le reſpect que j'ai pour votre » mérite. »

Le Miniſtre fut bien ſurpris, bien triſte, bien embarraſſé ; mais que faire ? Il alla trouver le Comte, lui montra la lettre de ſa fille ; touché de ſa confiance & digne

d'y répondre avec générosité, ce fut avec un zele véritable qu'il s'intéressa pour elle auprès de son Pere. Pour appuyer la demande de la Comtesse de tout son pouvoir, il assura que cette séparation ne troubleroit en rien la bonne intelligence de leurs Maisons. Le Pere voulut d'abord entrer en fureur, avoua cependant qu'Albertine ayoit été un peu forcée, consentit à son éloignement, & l'on convint que tous ceux qui avoient été présens au mariage, en garderoient le plus grand secret, jusqu'à ce qu'un jour le temps & les circonstances pûssent changer les sentimens d'Albertine.

Albertine partit avec son amie pour sa campagne solitaire, les autres revînrent à la Cour. Tout ce qui s'étoit passé resta enseveli dans un profond silence. Le Monarque consoloit ses favoris par l'espérance d'un heureux avenir, & de temps en temps on redoubloit d'efforts pour obtenir d'Albertine son retour : mais leurs tentatives ne faisoient qu'augmenter l'éloi-

gnement qu'elle avoit ſenti pour ſon époux.

Dans ſa ſolitude, elle ne ſe trouvoit ni bien ni mal. Ces deux ou trois ſemaines paſſées dans le tourbillon de la Cour ne l'avoient point encore aſſez étourdie, pour la dégoûter du ſilence heureux de la campagne, qu'une douce habitude ſembloit lui rendre néceſſaire. Une ancienne amie, quelques livres, des promenades agréables, & ſur-tout de petits ouvrages de femme où elle excelloit, lui faiſoient paſſer le temps. Dans le calme des paſſions, elle jouiſſoit de toute ſa vie, ſans remords & ſans ennui.

Elle avoit lu dans un de ſes livres que le ſeul aſpect d'une femme dans un habillement préparé avec goût, rendoit en quelque ſorte heureux. Albertine, autour d'elle, ne voyoit abſolument que des domeſtiques, des fermiers, des fermieres; mais encore, pour plaire à ces gens-là, elle ſe croyoit obligée de s'habiller avec grâce. Sa parure devint ſon étude. Son déshabillé toujours

ſimple & toujours nouveau. Hier elle avoit attiré tous les regards, on la regardoit encore aujourd'hui avec une nouvelle ſurpriſe, un nouveau plaiſir. Si vous l'aviez vue le matin ſortir dans ſon plus grand négligé, vous auriez cru ſans doute que la jeune fille alloit au-devant d'un amant qu'elle attendoit.

Albertine n'attendoit point d'amant, mais quelquefois ils arrivent quand on les attend le moins. L'été, dans les jours de grande chaleur, l'endroit où elle aimoit à travailler de préférence, étoit un petit pavillon frais & charmant, dont les fenêtres regardoient le nord. Un ſoir, dans le temps des roſes, elle étoit aſſiſe à ſa croiſée ouverte, occupée à ſe garnir une robe. Son élégante ſimplicité devoit faire l'admiration de tous ſes fermiers.

Elle entend le trot d'un cheval, regarde, ſans doute pour recevoir le ſalut de quelque bon Payſan qui revenoit des champs, & fut toute étonnée de voir un Officier lui ôter ſon chapeau. C'étoit le

premier qui paſſoit dans ſa ſolitude. Son cheval étoit ſi ſauvage, qu'elle en eut une peur *terrible*. Elle le ſuivit des yeux, même après qu'elle ne le voyoit plus, & finit par s'appercevoir qu'un jeune homme a plus de grâces ſur un cheval plein de feu que ſur un cheval tranquille. Remarque intéreſſante qu'elle faiſoit pour la premiere fois. Elle auroit deſiré le regarder plus long-temps.

Elle ſe remit à ſon ouvrage, mais la peur que lui avoit cauſée ce cheval fougueux, avoit ſi fort agité tous ſes ſens, que ſes petits doigts tremblans ne ſavoient plus conduire ſon aiguille. Elle jette-là l'aiguille de dépit, & ſe promene dans le jardin. Tout-à-coup elle s'apperçut que la nuit étoit très-avancée. Sa montre répétoit neuf heures trois quarts. Elle va bien vîte trouver Madame de T*** ſon amie, qui craignant la roſée du ſoir, à cauſe de la foibleſſe de ſa vue, s'enfermoit de très-bonne heure, & paſſoit même tous les beaux jours de l'été dans une chambre

ſombrement éclairée. Albertine lui ſouhaite promptement le bon ſoir, & monte auſſi-tôt à ſa chambre. Les deux jours ſuivans, il plut du matin juſqu'au ſoir, ſans interruption. Albertine étoit bien triſte, bien mécontente de perdre ainſi deux jours de ſuite ſes belles roſes.

Le troiſieme jour, il fit très-beau. Cela n'empêcha pas que la matinée ne lui parut inſupportablement longue; & cependant ſes pauvres petits ſerins qu'elle aimoit tant, auroient été oubliés, ſi un bon vieillard qu'elle avoit pour domeſtique, ne leur eut donné leur déjeûner, malgré la défenſe expreſſe qu'elle faiſoit chaque jour à tout le monde d'en prendre ſoin. Nourrir mes petits oiſeaux! ç'eut été la priver, diſoit-elle, de ſon plus grand plaiſir.

D'abord après ſon dîner, elle court au pavillon du jardin avec un livre qui l'avoit ſi intéreſſée à ſa premiere lecture, qu'elle l'avoit mis tout exprès à côté de ſon ouvrage pour le relire encore. Elle en feuilleta quelques pages, & s'apperçut que l'Au-

teur d'un ſi gros livre devoit être fort ennuyeux : elle jetta le livre ſur un fauteuil, & s'approcha de la fenêtre; elle s'en approcha même à pluſieurs fois : mais puiſqu'enfin il n'y avoit plus rien à voir, elle deſcendit dans le jardin. A peine venoit-elle d'ouvrir le verrouil de la porte qui donnoit ſur les champs, qu'elle entendit un cheval au galop. Comme un éclair, la voilà remontée à ſa fenêtre. Peu s'en fallut qu'elle ne jettât un cri en revoyant le cheval ſauvage & l'Officier.

Elle auroit bien voulu ſe retirer promptement de ſa fenêtre, mais ſes genoux tremblans ne pûrent lui obéir. Il ſalue; elle fait une révérence, mais ſi mal-adroitement, que ſon mouchoir lui échappe des mains. Le jeune homme en bel uniforme, d'un ſaut ſe précipite, releve le mouchoir, attache ſon cheval à la porte, & le voilà dans le jardin. Albertine le reçut avec tant de trouble, le remercia d'un air ſi embarraſſé, qu'il ne ſavoit preſque pas lui-même que lui dire. —

Il demanda la permiſſion de voir le jardin.

Elle s'y promena avec lui, non pour l'accompagner, mais dans la ſeule crainte de s'en éloigner, d'un air un peu gauche, effet inévitable du trouble où elle ſe trouvoit alors. Elle apprit qu'il étoit le Baron d'Al**, Capitaine des Gardes, & qu'il venoit d'acquérir le fief voiſin, où la négligence du dernier propriétaire l'obligeoit de faire des changemens conſidérables qui le retiendroient pour quelque temps à ſa campagne. Le jardin lui plut infiniment. Il l'appella enchanteur. Toutefois il regarda plus ſouvent dans les yeux d'Albertine que dans le jardin. Enfin on ſe rapprocha de la porte. Il demanda la permiſſion d'oſer faire ſa cour à Mademoiſelle de P*** & à Madame T*** ſon amie, il l'obtint. En prenant congé d'elle une troiſieme fois, il lui dit que le bruit public lui avoit appris qu'une jeune Comteſſe Albertine de P*** embelliſſoit encore ce beau ſéjour, mais que pour la premiere fois, le

bruit public en avoit dit trop peu. Il s'élance sur son cheval, & le voilà parti.

Albertine remonte lentement à son pavillon, reprend son livre, regarde quelques pages, & croyant les avoir lues, rejette encore l'inintelligible Écrivain. Elle descendit respirer le frais dans son parterre, traversa quelques plates-bandes, se déchira un peu les doigts dans un rosier, cassa plusieurs tulipes, quelques tubéreuses, & s'assit tour-à-tour dans un berceau, puis dans un autre. Enfin elle alla trouver Madame de T***, qui lui parut ennuyeuse, comme elle ne l'avoit jamais été. Albertine lui souhaita le bon soir de très-bonne heure. L'ennui que lui avoit causé Madame de T***, la fit dormir d'un sommeil fort agité.

Dès le lendemain, arrive le Capitaine d'Al*** pour faire sa visite comme nouveau voisin. Albertine le reçut un peu froidement, Madame de T*** lui fit l'accueil le plus honnête, le plus flatteur. Dans son abord modeste, dans sa belle

taille, dans sa figure intéressante, il avoit quelque chose de noble & de grand qui prévenoit en sa faveur au premier regard. Quand il fut parti, Madame de T*** ne tarissoit plus sur son éloge, & Madame de T*** avoit le petit défaut de son sexe, elle vouloit toujours que l'on fût de son avis. La froideur d'Albertine, à parler du mérite du Capitaine, engagea la généreuse amie à lui vanter tous ses avantages, au point de lui en dire même plus encore qu'elle n'en pensoit; les doutes d'Albertine sur la beauté, sur les grâces du Capitaine d'Al***, poussèrent l'apologie si loin, qu'il fut déclaré par toutes deux, l'homme du monde le plus aimable; c'est à dire le plus parfait.

On parla pendant deux heures du nouveau voisin, sans qu'Albertine dît un seul mot à son amie de sa premiere entrevue avec le Baron : hier elle avoit pensé que c'étoit trop tôt lui en parler, & elle pensoit maintenant que ce seroit trop tard; ce qu'il y a de certain, c'est qu'Albertine ne

trouva pas aujourd'hui ſon amie ſi ennuyeuſe qu'à l'ordinaire.

Le haſard voulut qu'Albertine paſsât toutes ſes après-midi dans le pavillon, même lorſqu'il pleuvoit. Ou elle avoit à lire un livre, qui ſe lit mieux quand on eſt *ſeule*, ou elle avoit à travailler à quelque ajuſtement d'un nouveau goût que perſonne, pas même ſon amie, ne devoit voir que lorſqu'elle le porteroit. Le haſard vouloit auſſi que tous les jours, à la même heure, le Baron paſsât ſous ſes fenêtres. Son cheval ſembloit n'être plus cette bête ombrageuſe qui l'avoit tant effrayée; car ſouvent il s'arrêtoit de lui-même au pavillon plus d'un quart d'heure, & permettoit à ſon maître de s'entretenir tranquillement avec Albertine.

Le nouvel ajuſtement étoit fini & porté; le livre — devoit ſe tenir pour lu, au moins pour aujourd'hui. Albertine s'ennuyoit à mourir, elle regardoit à chaque inſtant dans la campagne; mais hommes & animaux ſembloient tous avoir juré d'éviter aujourd'hui ces environs; aujour-

d'hui qu'elle étoit miſe avec tant de grâce ! Pas un payſan, pas une payſanne, pas un cheval, perſonne, rien. Elle appelle ſon petit levrier pour ſe promener un peu dans la plaine, elle ſuit le premier ſentier que le haſard lui fit prendre. Perdue dans ſes rêveries, elle avançoit toujours d'un petit pas rapide, & tout-à-coup s'éveille à l'aboyement de ſon petit chien, qui pourſuivoit un lievre.

Un Chaſſeur qui parut à l'inſtant ſur une hauteur coucha le chien en joüe. Un grand *Monſieur* détourna promptement le fuſil du Chaſſeur avec le ſien, & appella le levrier. On le carreſſa. Le *Monſieur* le prit ſous ſon bras, s'approcha de la jeune Demoiſelle, & mit à ſes pieds le criminel qui avoit voulu chaſſer ſur ſes terres. On ſent bien qu'Albertine jetta un cri de frayeur, en reconnoiſſant le Capitaine en habit de chaſſe. Jugez de ſon trouble ! Cet homme ne pouvoit-il pas imaginer qu'elle étoit venue le chercher, parce qu'il n'étoit point paſſé à l'heure ordinaire. Cependant ſa conſcience étoit innocente ;

mais cœur & conſcience font quelquefois ménage à part.

On avoit ſuivit le Capitaine avec un cheval, il le renvoye, & demande à la Comteſſe, tantôt pâle, tantôt brûlante de tout le feu de la pudeur, la permiſſion de la reconduire par un chemin plus doux. Il ſe félicita du bonheur ineſpéré que lui offroit le haſard, il étoit ravi d'avoir été tenté aujourd'hui de chaſſer, & lui diſoit tant de jolies choſes, avec tant d'enthouſiaſme, qu'Albertine ne ſavoit plus s'il faiſoit jour, s'il faiſoit nuit, & qu'à la fin le Baron lui-même s'apperçut qu'il avoit manqué le chemin. Peut-être auſſi ne croyoit-il pas qu'il falloit prendre le chemin le plus court pour trouver le plus agréable. On ſe reconnut bientôt aux environs. Le ſoleil ſe couche, & l'on étoit encore à quelques centaines de pas des murs du jardin. Sous la porte, il baiſa reſpectueuſement la main d'Albertine, & lui ſouhaita le bon ſoir, heureux de l'avoir vue.

Ce ne fut qu'aſſez long-temps après,

qu'en ſe trouvant aſſis vis-à-vis l'un de l'autre, l'on s'apperçut que tout en ſe diſant adieu de grand cœur, on étoit entré dans un berceau de chevre-feuille, entrelacé de jaſmin, dont le parfum ſuave rafraîchit tous les ſens. Albertine n'oſoit lever les yeux. Le jeune homme tombe à ſes genoux.

Albertine ! s'écria-t-il, & ſaiſit une main qui ne réſiſta pas. Albertine, pouvez-vous m'aimer ?

Quel feu dans ſes regards ! quelle taille élégante ! Que de ſéduction dans cette belle attitude ! Dans ſon brillant uniforme brodé en or, le Capitaine n'avoit été qu'éblouiſſant. Un habit ſimple & modeſte le rendoit beau.

LE CAPITAINE *avec tranſport.*

Pourriez-vous m'aimer, Albertine ?

Et il oſoit paſſer un bras autour d'elle.

ALBERTINE.

Ferdinand !

Elle prononça ſon nom avec une grâce inexprimable, & — elle eut un baiſer,

qui la rendit encore plus belle. Albertine avoit appris le nom de Ferdinand dans le récit qu'il lui avoit fait d'une eſpiéglerie de ſon enfance ; & peut-être qu'à force de le répéter tout bas, ce nom lui étoit devenu familliér.

Laiſſez-moi, reprit elle, d'une voix étouffée. Laiſſez-moi ſeule, ſi vous m'aimez !

Il reſpectoit Albertine. Il preſſe d'une main douce ſa main plus douce encore, la brûle d'un baiſer de feu, & s'enfuit ſans ſavoir où il alloit. En rêvant à Ferdinand, elle monte chez elle, & dormit cette nuit du ſommeil des âmes ſenſibles.

Elle s'éveille. Le jour commençoit à poindre. La matinée étoit belle. Le chant des oiſeaux avoit aujourd'hui quelque choſe de tout-à-fait nouveau. Elle étoit trop à l'étroit dans ſa chambre : tout doucement elle ſe gliſſa dans le jardin, s'approche du ſenſible berceau, dans lequel hier elle avoit eu le bonheur de dire : *Ferdinand !* Près

d'y entrer, un frémiſſement involontaire la ſaiſit dans tout ſon corps immobile. Son pied timide qui s'avançoit, recula de frayeur. Elle apperçoit un jeune homme, qui ſembloit ſommeiller les yeux à demi-fermés, les bras languiſſamment croiſés ſur ſon cœur, plongé dans ſes réflexions profondes, aſſis appuyé contre un chevre-feuille, dont les fleurs tomboient en déſordre ſur ſon front majeſtueux & ſur ſes joües, tantôt pâles, tantôt vermeilles. Cet homme ſoupire. Ouvre les yeux. Il eſt à ſes pieds. C'étoit Ferdinand.

Pardon, Albertine, s'écria-t-il, pardon, Albertine, depuis hier je vais errant de tous côtés, je ſens que ma raiſon m'abandonne.

Elle lui tendit la main pour ſe relever. Un baiſer de feu qu'il prit ſur cette main mit la jeune *Effrayée* hors d'état de fuir. D'abord elle fut *forcée* de vouloir reſter, & finit par le *vouloir* auſſi.

Oh, bien avant le jour, lui dit Ferdinand, paſſant un bras autour de ſa belle

taille, & portant de l'autre main à ſa bouche la main d'Albertine; bien avant le jour, je ſuis allé courir par les champs, & tout-à-coup je me trouve aux pieds des murs du jardin. Vous n'aviez pas fermé la porte, & me voici : me voici dans ce berceau, qui eſt à préſent pour jamais le berceau de Ferdinand. Viens Albertine, que la plus douce ivreſſe. ....

ALBERTINE.

Ferdinand, je penſe que vous avez une âme noble!

Et elle entra dans le berceau avec Ferdinand. Ils étoient aſſis l'un à côté de l'autre.

Albertine ne ſavoit pas que ſon habillement étoit l'habillement d'une ſéductrice. Les agréables & jolies formes qu'il ſerroit légérement, pour mieux annoncer tout le charme de ſa taille voluptueuſe, ſa reſpiration virginale, un mouchoir de gaze, ſes joües de roſes, la flamme humide qui donnoit un éclat ſi doux à ſes regards ai-

mans, la chevelure blonde, non poudrée, entrelacée sur son front avec un ruban bleu céleste. — Un statuaire qui auroit osé copier cette figure, dans ce moment où la jeune fille étoit si heureuse, assise avec tant de grâces sur le banc du berceau, ravie par les chants de tous les oiseaux en chœur, enivrée des parfums du matin & de toutes ces fleurs embaumées qui se hâtoient de s'épanouir — C'eût été *Houdon* lui-même, la réputation du statuaire eût été perdue à jamais.

Ferdinand fit un mouvement involontaire pour presser amoureusement sa bouche sur la bouche d'Albertine. Elle s'arrache de ses bras.

Un regard sévere, plein de la plus haute noblesse & de l'amour le plus tendre, lui dit qu'on aimoit Ferdinand quand il étoit discret.

LE BARON.

Pardonne, Albertine, le respect même s'oublieroit auprès de toi, séductrice. Mais

je renonce à ce baiſer juſqu'à ce que j'aie la réponſe de votre Pere, à qui j'écris dès aujourd'hui.

ALBERTINE.

A mon Pere ? Ferdinand ! Ah de grâce, n'en faites rien !

LE BARON.

Et pourquoi pas ?

ALBERTINE.

Hélas ! A cauſe d'un ſecret ——

LE BARON.

Un ſecret ?

ALBERTINE.

Que perſonne ne ſait que quelques amis.

LE BARON.

Et qu'il ne m'eſt pas permis de ſavoir ? Vous ne répondez point, Albertine ?

ALBERTINE.

Oui, vous le ſaurez. Il faut que vous

le ſachiez ! — Ferdinand ! — Je ſuis mariée.

LE BARON.

Mariée ! — Vous mariée, Albertine ?

Elle lui raconta toutes les circonſtances de ſon mariage, & pour quelle raiſon elle habitoit la ſolitude. Elle ne lui cacha rien, que le nom de ſon époux.

LE BARON, *après quelques inſtans d'un affreux ſilence.*

Fort bien, Albertine ! — Pourriez-vous m'aimer, s'il vous étoit *permis* de m'aimer ?

Un ſoupir & deux beaux yeux troubles de larmes qui ſe baiſſoient vers la terre, voilà toute la réponſe d'Albertine.

LE BARON.

Eh bien, il te ſera *permis* de m'aimer ; âme divine ! Si des Juges vendus au crime oppriment le foible, le Monarque eſt juſte. Il me connoît, il daigne m'entendre. Ah Dieu, nous ſerons heureux !

ALBERTINE.

Le Monarque ? Ciel ! il ne vous entendra pas. Mon époux, eſt l'homme qu'il eſtime le plus.

LE BARON.

Qu'il eſtime le plus ? Son nom, de grâce, Albertine !

Elle nomma ſon époux. Le Baron reſta comme frappé de la foudre. Il ne pouvoit plus reſpirer. Puis il leve, en ſoupirant, un regard vers les cieux, ſe précipite à ſes genoux, couvre ſa main de baiſers & de larmes.

Cet après-midi, vous me reverrez !

Albertine immobile & glacée, la tête penchée en avant, regardoit la terre, qui ſembloit ſe troubler, émue de ſa douleur. Un profond ſoupir ſoulagea ſon cœur.

Avec quelle horrible inquiétude elle ſe demandoit à elle-même ſi elle pouvoit continuer ces entretiens ſecrets. Quelles allarmes ur ſa foibleſſe ! Comme elle ſe

défendit de parler dorénavant au Baron ſans témoins !

Cependant il étoit poſſible qu'il ſe laiſsât aveugler, ſéduire par ſa paſſion ; qu'il haſardât quelque démarche imprudente auprès du Souverain. Il falloit donc le conjurer de garder ſon ſecret. Elle réſolut de le recevoir une derniere fois.

Il arrive tout en larmes, lui donne quelque choſe qu'il venoit d'écrire. Enſuite il attache, en frémiſſant, un portrait au col de la jeune Comteſſe. Il ne put s'empêcher d'imprimer ſur ſa bouche un baiſer de feu.

Le Capitaine étoit déja bien loin du Village, qu'Albertine d'un œil égaré, le cherchoit encore près d'elle. Cette conduite extraordinaire l'effraie, & d'une main tremblante, elle ouvre ſa lettre, humide encore de tant de pleurs. Dieu ! Que pouvoit-il donc lui avoir écrit ?

« J'avois à peine quatorze ans & votre époux vingt. Nos familles étroitement liées, ſe voyoient tous les jours. Votre époux

étoit

étoit Officier des Gardes. Sa belle taille le faisoit distinguer dans sa compagnie. Si l'on parloit d'un beau regard, ma sœur nous citoit toujours celui de votre époux.

Un jour, il apprend que je suis sorti pour une querelle avec un Officier du régiment de *** qui avoit deux fois mon âge. Il accourt, saisit mon arme, me fait garder par deux ou trois jeunes gens qui avoient été choisis pour être témoins de notre combat, &, sous le prétexte, assez plausible, d'accommoder l'affaire, s'éloigne avec l'étranger.

Sans doute qu'il ne put contenir son indignation en parlant à ce misérable, qui n'avoit pas eu honte d'accepter pareil combat avec un enfant; car l'autre le força de se battre avec lui sur le champ. « Je le veux bien, Monsieur, lui dit votre époux, à condition que vous allez tirer le premier. »

La balle de l'étranger effleura la paupiere de son œil droit.

Au bruit d'une arme à feu, nous accou-

rûmes effrayés; nous arrivâmes au moment où votre époux s'avançoit ſur ſon ennemi le piſtolet à la main, & nous croyions déja voir l'autre tomber mort à ſes pieds, quand nous entendîmes votre époux lui dire: « En voici encore un, Monſieur, » tirez. »

Le malheureux, dans ſon déſeſpoir, embraſſoit en tremblant ſes genoux.

« Et vous, enfant, » me dit-il, en ſe tournant vers moi avec bonté » ſoyez une autre fois plus ſage. » Il fit promettre aux témoins un ſecret inviolable.

Il ſut raconter une hiſtoire très-vraiſemblable, où il ne fut pas même queſtion de ſon ennemi, ni de moi. Après une cure très-longue & très-douloureuſe, il perdit l'œil, & demanda ſa démiſſion. Pour ſe rendre utile d'une autre maniere, il renonça ſur le champ à toute ſociété, s'occupa jour & nuit de l'étude pénible des loix; & ſon zele à travailler ſans relâche, toujours courbé à ſon pupitre, a déformé cette taille élégante qui le rendoit ſi intéreſſant.

Sans le ſavoir, j'allois devenir criminel, & m'avilir par le plus lâche de tous les crimes, par l'ingratitude dont les ſcélérats même ont horreur : mais le nom de votre époux, Albertine, à tout-à-coup éteint la flamme d'un amant digne de vous, & ma Bien-aimée eſt devenue mon aimable ſœur, que je conjure par tout ce qui eſt noble & généreux, de ne point fuir un homme qui mérite d'être connu d'elle. Si vous ſaviez tous les traits ſublimes que j'ai découvert de ſa grande âme, de ſon excellent caractere, de la bonté de ſon cœur, vous *pourriez* l'aimer : — — oui ! — — vous ſeriez *forcée* de l'aimer. J'ai toujours conſervé, comme un tréſor qui m'étoit plus cher que la vie, un portrait de votre époux, qui fut fait, quelque temps avant cet événement malheureux. Permettez que je l'attache au col de ſa généreuſe épouſe. Examinez ce portrait, & convenez que la Nature avoit ennobli l'original à un haut degré.

Eſſayez au moins de le connoître, &

avant peu, je l'eſpere, vous direz : On peut avoir un œil de verre, on peut même n'être pas bien fait, & cependant être un homme vraiment aimable, & de tous les hommes le plus digne d'être aimé. Celui qui vous parle, Albertine, eſt un homme qui auroit diſputé votre cœur au Monarque lui-même; mais qui ne marchande point avec le crime? Etonné d'un ſi grand ſacrifice, il ſent encore augmenter ſa force & ſon courage pour la vertu. »

Le ſein d'Albertine s'enfloit comme pour concevoir tant de grandeur. Mille ſanglots qui ſe firent enfin paſſage la ſoulagerent. Elle jette, en pâliſſant d'effroi, un œil inquiet & furtif ſur le portrait, & s'effraie du feu de ſes regards, qui lançoient des étincelles, comme on s'effraie dans le ſilence des nuits d'hiver à la vue de quelques branches d'arbres ébranlées, qu'on a priſes pour des *Ombres* échappées de l'empire des morts.

L'étonnement, la honte, la ſurpriſe & la pitié, que de paſſions multiplioient

ſon être pour le déchirer par les plus affreux tourmens ! Ne voyant rien, n'entendant rien, elle ne ſavoit ni où elle étoit, ni ce qu'elle faiſoit. Ses penſées étoient ſi confuſes, qu'elle ſe diſoit quelquefois avec le rire amer de la folie : *Il faut que je m'éveille, ce rêve eſt trop douloureux.*

Après quelques inſtans, elle ſe recueille, un peu moins agitée, reprend la lettre, & la lit avec un peu moins de trouble. Le Baron lui paroiſſoit un être d'une plus haute nature, c'étoit un demi-Dieu qu'il falloit admirer & reſpecter ; mais à le poſſéder, ſes vœux n'oſoient plus prétendre. Le reſpect, malgré l'amour, entroit dans ſon cœur.

Albertine ordonna qu'on la laiſsât ſeule, & s'enferma dans ſa chambre. Il faiſoit déja nuit, lorſqu'elle s'éveilla de cet abrutiſſement de la douleur qui avoit engourdi tous ſes ſens.

Elle ſe trouva encore dans le fauteuil où elle s'étoit jettée en entrant ; à peine ſavoit-elle encore bien ſur quoi elle avoit

à réfléchir, sentit qu'elle étoit incroyablement fatiguée, & se coucha tout de suite.

Le matin, à son réveil, le premier objet qui frappa sa vue, fut le portrait de son époux qui se berçoit sur son sein, & que la veille elle avoit oublié d'ôter de son col. Elle détourna soudain ses regards, fixa la terre quelques instans, puis les ramena lentement sur le portrait. Elle le regarda d'un air timide, & comme si elle le voyoit pour la premiere fois; elle avoua qu'il représentoit une belle figure.

Bientôt elle se leve, le détache, & le serre avec ses bijoux.

Dans l'après-midi, la lettre du Capitaine tomba encore entre ses mains. Elle la lut, fit quelques tours dans le jardin, rentra chez elle, prit le portrait deux ou trois fois, le regarda, & le resserra au même endroit. Elle ne pouvoit ni s'asseoir, ni se promener, elle ne se trouvoit bien nulle part. L'amour s'éloignoit peu-à-peu de son cœur; mais Albertine se séparoit

de lui, comme on se sépare de son seul ami, que le sort inexorable nous arrache. On le rappelle toujours pour le serrer encore une fois dans ses bras, on l'embrasse, on le console, on l'arrête; & quand il s'éloigne, on voudroit encore retenir des mains & de la voix, le vaisseau qui l'emporte.

Quelques jours après, Albertine étoit devenue plus calme, elle portoit toujours dans son sein la lettre du Baron : c'étoit seulement pour se mettre à l'abri de toute rechûte. Elle savoit tous les mots de la lettre par cœur; mais un seul regard sur la lettre avoit encore plus de force que tout le reste. Elle alla presque involontairement, à la petite armoire où elle enfermoit ses bijoux, la clef à la main, s'arrêta quelque temps irrésolue, l'ouvre enfin, & prend le portrait de son époux.

Elle ne referme rien, & va s'asseoir sur un sopha, examine les traits du portrait dans ce recueillement silencieux, avec lequel on regarde le portrait d'une personne

de connoiſſance, pour ſavoir s'il eſt reſſemblant. Elle ſoupiroit quelquefois, & de groſſes larmes tomboient lentement le long de ſes joües.

Pauvre Comte, perdre un ſi bel œil! & d'une telle maniere!

L'éloignement qu'elle avoit toujours ſenti pour le Miniſtre, ſe change en la pitié la plus tendre. Qu'elle reſta long-temps aſſiſe, toute baignée de larmes, à contempler le portrait! & combien de fois s'écria-t-elle, le cœur gros de ſoupirs:

Ne pas attirer un ſeul reproche à celui qui lui a fait perdre un ſi bel œil! — Qu'il y a pourtant de grandeur d'âme dans cette action! — que je ne connoiſſois pas! — Pourquoi lui ont-ils tenu parole? Les ingrats! — Mais je n'ai pas encore bien vu comment tout cela s'eſt paſſé.

Et elle retira de ſon ſein la lettre du Baron, & la lut, avec tant d'intérêt, qu'on n'auroit jamais cru qu'elle l'avoit déja lue. Elle ſe leve, la plie, tranquillement, & la met avec ſes bijoux; enſuite

elle attache à ſon col le portrait de ſon époux.

Oh alors, Albertine le porta jour & nuit, & l'habitude même de le porter, ne faiſoit point qu'elle n'y pensât plus; Quelquefois, quand elle ſongeoit à la grandeur d'âme avec laquelle l'original avoit agi un jour, il lui arrivoit, ſans le vouloir, de porter le portrait à ſa bouche, — — & elle lui donnoit un baiſer de tout ſon cœur.

Vers la fin de l'automne, le Grand Chambellan vint voir ſa fille pour quelques jours. Il queſtionna Madame de T*** ſur les ſentimens d'Albertine; on lui dit qu'il n'y avoit pas encore la moindre eſpérance. Il hauſſe les épaules, & pendant tout ſon ſéjour, le nom du Miniſtre ne fut pas même prononcé. Seulement près de monter dans ſa voiture, il demanda, en badinant, à ſa fille, ſi elle vouloit lui tenir compagnie, & venir avec lui.

Il ne m'eſt pas poſſible d'être l'épouſe du Comte, répondit-elle; mais ſi le Comte

veut me recevoir dans ſa maiſon ſous le titre d'amie, je veux bien vous accompagner.

Le Pere la regarde avec étonnement, l'embraſſe & renvoie ſes chevaux. Il prolongea ſon voyage de quelques jours, & l'emmena avec lui à la Cour. Le mariage du Miniſtre avec Albertine fut déclaré, & elle habita l'hôtel du Miniſtre. Il étoit ſon époux aux yeux de toute la Cour, & vraiment ſon frere dans l'intimité.

Mais la ſœur devenoit chaque jour plus dangereuſe pour le frere. La modeſtie raviſſante d'Albertine, ſes procédés honnêtes envers tous ceux qui approchoient d'elle, ſes tendres ſoins pour les moindres deſirs de ſon époux, l'harmonie majeſtueuſe qui régnoit dans ſa maiſon, ſon goût pour les plaiſirs ſimples, ſon aménité ſéduiſante firent bientôt de l'époux en apparence, un amant tout de bon. Mais comme époux, il avoit gardé le ſilence, & aujourd'hui qu'il étoit amant, il avoit encore plus de reſpect pour ce qu'il avoit promis.

Albertine trouva dans le Comte un homme aimé des grands & des petits, & qui avoit des amis, quoique Miniſtre. C'étoit toujours quelque trait inattendu de la bonté de ſon cœur. Elle voyoit ſa tendre ſollicitude au ſeul nom d'un Artiſte, d'un Peintre, d'un Écrivain, d'un Poëte, de tout homme enfin qui annonçoit un ſens droit & du zèle pour le bien public. Il ſembloit toujours craindre de l'avoir appris trop tard ; de l'apprendre, quand l'indigence ou l'injuſtice ont flétri ſon cœur découragé. Avide, il écoutoit d'une oreille inquiète, comme l'Avare qui entend parler d'un tréſor caché qu'il eſpere découvrir.

Quoique tout ſon reſpect & tout ſon amour pour ſa femme fûſſent aſſez connus, on ne penſoit pas même à implorer ſa protection pour le ſolliciter. Quand il pouvoit fièrement exiger les droits d'époux, il ſe contentoit, ſans ſe plaindre, des droits d'un frere. Il obſervoit tous ſes pas ſans veiller en tyran ſa conduite, il témoignoit ſa tendreſſe ſans être à charge. Al-

bertine commençoit à plaindre un homme si bon, si généreux & si vraiment sensible, de n'avoir point une épouse qui l'aimât ! Et elle sentit enfin qu'elle aimoit son époux.

Le Comte cependant étoit toujours discret, toujours respectueux, au point qu'Albertine se crut un jour méprisée. Elle crut sentir aussi qu'elle avoit mérité ce mépris, & resta presque toujours seule, ne voyant plus le Comte que dans les instans où elle ne pouvoit absolument s'en dispenser.

Il devint encore plus inquiet, plus attentif. Un jour qu'il erroit sur tous ses charmes voilés avec modestie, heureux de n'être pas vu d'Albertine, il ôse d'avantage, & croit s'appercevoir qu'elle porte secretement un portrait sur son cœur.

J'aime Albertine, dit le Comte, qui s'étoit retiré seul, pour soulager sa douleur, j'aime Albertine ! mais elle est malheureuse. Je l'aime ! mais je ne puis être heureux que de son bonheur.

Dès le matin, il vient la trouver dans ſon appartement, ce qu'il n'avoit point encore oſé faire. Elle étoit aſſiſe à ſa toilette ; il dit à ſes femmes de ſortir un inſtant, & baiſe, avec reſpect, la main d'Albertine. Elle fut ſi effrayée de ſa viſite, qu'elle ne ſavoit comment le recevoir. Enfin elle lui propoſa de s'aſſeoir. Il va prendre un ſiége, & ſe met près d'elle.

LE COMTE.

Albertine, vous aimez. Votre cœur eſt trop noble & trop ſincere pour cacher un chagrin que mes ſoins fraternels n'euſſent pas découvert. Voilà le ſujet qui m'amene auprès de vous. Croyez que ſi je ſuis entré dans votre chambre plutôt que vous ne me l'avez permis, c'eſt ſeulement pour que vous fûſſiez de quelques heures moins malheureuſe. Je ſuis sûr que vous aimez, oui, Albertine, vous aimez. Depuis quelques jours, je m'apperçois que vous êtes inconſolable. Aimez-vous celui dont vous portez le portrait ? — Là, ſur votre cœur, qui palpite pour lui.

ALBERTINE *d'une voix émue & baiſſant les yeux.*

Ouï.

LE COMTE.

Oui ! — — Je ne puis voir plus long-temps vos ſecrettes douleurs, & vous qui méritez le bonheur, je veux que vous ſoyez heureuſe. Dès ce moment, vous êtes libre, je vais trouver votre Pere, & enſuite le Monarque. Notre — ſéparation ! — demain ſera ſignée. Recevez en même temps l'aveu & le ſacrifice de tant d'amour ! Albertine, avec le mortel heureux que vous aimez, penſez quelquefois à un ami, qui vous reſpectera toujours.

Il ſe leve, & vouloit s'enfuir, quand tout-à-coup Albertine ſe précipita dans les bras tremblans de ſon époux, qui n'ôſoient la recevoir.

Comte, s'écria-t-elle, je ne vous abandonnerai jamais ! Voici le portrait.

Il le voit, & tombe à ſes genoux. Elle lui raconta, ſans rien omettre, tout ce qui étoit arrivé.

Le Monarque, le lendemain, voyant le *Capitaine* à la parade, courut l'embraſſer devant tout le monde, & lui dit: COLONEL, vous avez un cœur bien noble.

III.

MARIE-THERESE,

Mere de Marie-Antoinette, Reine de France.

ANECDOTE.

Marie-Thérese, par ſes armées victorieuſes, ſe voyoit en état de pouvoir faire couronner l'Empereur ſon Epoux. Chriſtine-Louiſe, ſon auguſte Grand'Mere, qui a jetté tant d'éclat ſur la Maiſon de Brunſwick-Wolfen-büttel, âgée alors de ſoixante & dix ans, voulut abſolument aller à Francfort, & aſſiſter au couronnement.

On y avoit préparé ſes appartemens, de maniere que Marie-Thérese, ſon auguſte Petite-fille, pût aller la voir en déshabillé. Dès le lendemain de l'arrivée de cette reſpectable Princeſſe, Marie-Thérese entra de bonne heure dans l'anti-

chambre. Elle y trouva la Femme-de-Chambre à peine éveillée.

Reſtez couchée, mon enfant, dit-elle; *je vais m'aſſeoir à côté de vous, juſqu'à ce qu'il ſoit jour chez ma Grand'-Maman.*

Pendant plus d'une demi-heure, elle fit tout bas une converſation affable avec la Femme-de-Chambre. On entendit ſonner. Marie-Thérèſe ne voulut point permettre que la Femme-de-Chambre ſe levât pour entrer la première. Elle ouvrit doucement la porte, & la reſpectable Grand'Mere, à ſon premier réveil à Francfort, vit ſa Petite-Fille attendrie ſe jetter dans ſes bras, & lui ſervir de Femme-de-Chambre.

IV.

VIOULIS.

HAZEM, étoit Roi de Samarkande, & gouvernoit en paix ſon Royaume. Il ſe faiſoit reſpecter de ſes voiſins, mais jamais l'idée de reculer ſes frontieres ne lui étoit venue. Il étoit craint de ſes ennemis, & il en étoit aimé. Son peuple reconnoiſſant, l'avoit nommé le bon Hazem. Enfin il connoiſſoit le bonheur, qui tombe ſi rarement en partage aux Rois.

Hazem, avoit un fils unique, & cependant rien ne fut négligé pour ſon éducation. Ce ne fut point un Derviche qui éleva ſon enfance, & Vioulis, quoique Prince, fut un homme de bien.

La ſeule paſſion du jeune Vioulis étoit la gloire, & toutes ſes lectures étoient les combats terribles, & les conquêtes innombrables du grand Roi Mah-poul-har, &

du grand Roi Trara-Long, & du grand Roi Hiolam. Nous autres Européens, il eſt vrai, nous ne connoiſſons pas ſeulement les noms de ces Rois immortels ; mais les annales de Samarkande, qui ſont aujourd'hui perdues, étoient remplies de leurs fameux exploits.

Les actions baſſement vantées de ces Héros, allumoient dans le ſein du jeune Prince un feu dévorant qui lui rendoit ſa deſtinée fort déſagréable. Le repos dans lequel ſon Pere l'obligeoit de vivre, étoit un tourment pour lui.

Une belle ſoirée du printemps, ſeul, aſſis ſur une colline, près de Samarkande, appuyé ſur un rouleau des annales Samarkadiennes, Vioulis réfléchiſſoit triſtement à ſa jeuneſſe obſcure. Tout-à-coup un vénérable vieillard ſe trouva devant lui.

Ce vieillard avoit une robe à longs plis, d'un bleu céleſte, ſon front étoit reſplendiſſant de lumiere, ſa barbe d'argent deſcendoit par flots juſqu'à ſa ceinture de diamans.

LE VIEILLARD.

Qui es-tu, mon ami, tu me parois bien triſte ?

VIOULIS.

Je ne ſais qui tu es, bon vieillard ?

LE VIEILLARD.

Le Sage eſt celui qu'on ne connoît pas, qui s'embarraſſe peu d'être célebre, & qui, pour être heureux, n'a pas beſoin de la faveur des Rois. J'aime les affligés, je les conſeille quelquefois, non pour qu'ils m'honorent, mais pour leur être utile. Dis-moi la cauſe de ton chagrin.

VIOULIS.

Je manque de travaux !

LE VIEILLARD.

Comment ?

VIOULIS.

De ces travaux qui annoncent à la terre

ſurpriſe, qu'il exiſte au monde un Prince Vioulis !

LE VIEILLARD.

Mais juſqu'où voudrois-tu bien que ton nom fût connu ?

VIOULIS.

Le plus loin ſeroit le mieux.

LE VIEILLARD.

Tu déſirerois donc que tous les peuples de la terre entendîſſent parler de toi ?

VIOULIS.

Oui, tous, s'il eſt poſſible !

LE VIEILLARD.

Que feras-tu pour y parvenir ?

VIOULIS.

Des actions qui étonneront le plus grand courage !

LE VIEILLARD.

Des batailles, ſans doute ? Des con-

quêtes, des Rois détrônés, des peuples aux fers?

VIOULIS.

Eſt-ce que tu lis dans les cœurs! — Conſeille moi, vieillard, un feu ſecret me conſume.

Leve-toi, lui dit le vieillard, & tout penſif, il erroit avec Vioulis ſur la colline. Déja la nuit s'avançoit, & Vioulis ne comprenoit rien au ſilence du vieillard; mais ſon cœur étoit déja plein de confiance en ſes conſeils: c'étoit un reſpect profond qu'il n'avoit encore ſenti pour perſonne.

LE VIEILLARD.

Je veux te donner un conſeil, Vioulis, ne m'interromps pas. Aſſeyons-nous ſur cette colline.

Le modeſte Vioulis vient s'aſſeoir auprès du vieillard.

LE VIEILLARD.

Vois cette lune majeſtueuſe! Comme

elle eſt tranquille ! Regarde là, de tous côtés, ces aſtres & ce beau ciel !

L'étoile que tu apperçois là-bas, à un demi pouce de SIRIUS, eſt ſi éloignée de Sirius, que les rayons qui partent aujourd'hui de cette étoile, quoiqu'ils parcourent dans une minute plus de trois cents lieues Samarkadiennes, ne peuvent arriver juſqu'à Sirius qu'au bout de huit mille années révolues, telles que nous les comptons, nous autres. Si cette étoile venoit un jour à s'éteindre, on ne s'en douteroit dans Sirius que huit mille ans après qu'elle ne ſeroit déja plus.

Violis s'étonne & ſoupire.

Cette étoile qui ſe nomme Haro, eſt un ſoleil autour duquel tournent cinquante & une planetes. Dans le nombre de ces planetes, il y en a une qu'on appelle Imbécille, & qui a dix-huit lunes. La planette Imbécille eſt à peu près dix mille fois plus grande que notre globe, & il y a de ſoit-diſantes créatures raiſonnables,

Les Imbéciliens n'ont, tout au plus, que ſoixante aulnes de hauteur, que ſeize ſens, & ne vivent que trois âges d'hommes, tandis que les habitans des cinquante autres planettes, ont la plupart deux cents aulnes de hauteur, & vivent des vingt à trente mille ſiecles. Malgré cela, les pauvres Imbéciliens imaginent que l'univers eſt créé pour eux ſeuls, ſoutiennent que Haro & ſes dix-huit lunes, & les cinquante planettes & les milliards d'étoiles qu'ils peuvent découvrir, à l'aide de leurs petits téleſcopes, qui n'ont pas plus d'un quart de lieue de longueur, que tous les aſtres des jours & des nuits, n'ont été placés au firmament, que pour les éclairer.

Vioulis qui s'étoit déja ſerré contre le vieillard, oſoit à peine reſpirer.

Il y a dans la planette Imbécille quelques milliers de nations toutes différentes & toutes barbares. Quelqu'unes ſe nomment civiliſées. Ces nations civiliſées, qui ſe croyent de la meilleure foi du monde, le

le plus étonnant ouvrage de la création ſont en effet une ſinguliere eſpece de créatures. Par exemple, tous les ans, à certain jour, pour les réjouir, on leur caſſe le nez avec de petites pierres, qui n'ont gueres que le mérite de leur ôter le peu de raiſon qu'ils ont en partage. Certains reſſorts, dans cette planete Imbécille, élevent tout-à-coup le premier venu ſi haut, qu'on ne s'apperçoit plus s'il n'y voit goute ; d'ailleurs les Imbécilliens n'y regardent pas de ſi près. On appelle ces heureux-là Tribuns privilégiés des ſeize ſens, & ſouvent tous ces Tribuns n'ont pas le ſens commun. Leurs Derviches, car ils ont auſſi leurs Derviches, ſe diviſent en *Ida* & en *Oda*. Ces deux mots n'ont aucun ſens dans leur langue. Cela n'empêche pas que pour cette différence de mots, ils ne s'aſſaſſinent, ne s'empoiſonnent & ne ſe maudiſſent charitablement depuis trente mille ſiecles. Ils ont des loix, mais il faut dix ſiecles pour apprendre ces loix par cœur, vingt ſiecles pour les com-

prendre, & mille ſiecles pour les appliquer avec juſtice. Et toutefois, mon cher Violis, ils qualifient dédaigneuſement les autres nations de barbares, & ſe donnent, avec modeſtie, pour le plus bel ouvrage de la création.

Violis dévoroit toutes ces paroles.

Jadis, dans la planete Imbécille, il s'eſt trouvé de ſoi-diſantes créatures humaines, qui ont voulu acquérir ce qu'elles appelloient de la gloire, qui ſont ſorties avec quelques millions de bras armés pour conquérir toutes les nations de la planete. Dans le court eſpace de leur regne de deux mille ans, ces conquérans, n'ont pu ſe faire connoître qu'à la milliemo partie des Imbécilliens, & pour cela cependant ils ont porté la flamme, le fer, & toutes les horreurs de la dévaſtation dans des millions de Villes floriſſantes; qui n'étoient coupables envers l'humanité, que d'avoir manqué de force ou d'artifice, pour pendre devant leurs murailles, le ſcélérat qui les a brûlées,

Vioulis frappé d'étonnement, regarde le vieillard, & ſon front auguſte dont il avoit peine à ſoutenir l'éclat.

On voit rarement dans la planete Imbécille un bon Roi, ſatisfait des limites de ſon empire, & mépriſer ces prétendues actions héroïques. Comme ſi le malheur des hommes faiſoit la gloire des grands Rois!

Vioulis ſe leve, & ſon œil reſpectueux embraſſe des milliers d'étoiles.

On nomme la planete Imbécille, les petites maiſons de la création. Comment appelleroit-on ta petite planete, s'il y avoit des Conquérans? — Mais tu ſeras un bon Roi, Vioulis, tu ſeras juſte, aimable, ami des arts, digne de les protéger, & l'on t'appellera VIOULIS LE BIENFAISANT

Et le vieillard ſe changea tout-à-coup en un beau jeune homme, embraſſa le Prince, & diſparut.

Vioulis, humblement proſterné, adore le Créateur du ſoleil & des planetes, & s'en retourne à Samarkande.

Devenu plus ſenſible encore par ſa bienfaiſante épouſe, Vioulis, bien loin d'ambitionner les conquêtes, fut le pacificateur de la moitié du globe, tant ſa juſtice inſpiroit de confiance. Par leurs ſoins paternels, ils épargnoient chaque jour le ſang de bien des milliers d'hommes.

Le peuple ſe trompe quelquefois, mais il ne flatte jamais, & ce fut le peuple qui lui dreſſa des autels, le peuple qui ſembloit ne plus craindre les froids hivers, & des cieux d'airain; & ſur les plus éloignés rivages, on trouvoit aux pieds d'une image du jeune Vioulis:

Cette quatrieme partie du monde lui doit auſſi ſa liberté.

V.

JEAN-FRÉDÉRIC WEISSE,

CHIRURGIEN

D'AUGUSTE Ier, ROI DE POLOGNE.

TRAIT HISTORIQUE

Oublié par ſes Biographes.

JE tiens l'anecdote ſuivante, dit Monſieur Meiſsner qui l'a rapporte, du fils aîné de Weiſſe. Ce jeune homme ne croyoit pas alors m'apprendre quelque choſe digne d'être imprimé. Il a lu le manuſcrit, il en a corrigé les épreuves, & m'a de nouveau aſſuré que tout ce que j'avois écrit, étoit la plus exacte vérité.

Depuis long-temps nous ſommes connus pour être le peuple le moins éloigné de la Nature, pour le plus ſenſible de tous les peuples Européens. Nouveaux Spar-

tiates, toujours plus empreſſés à bien agir qu'à vanter nos belles actions. Toujours avides de fouiller les Hiſtoriens les plus obſcurs, & de célébrer les faits mémorables des nations étrangeres, ſouvent même déja perdus pour elles. Sans jamais trop nous embarraſſer ſi l'on s'occupe du ſoin de recueillir nos faits généreux, pour ſervir d'exemple à la poſtérité. De-là, mille traits ſublimes de grandeur d'âme s'oublient parmi nous, que certes, nos Voiſins raconteroient avec emphâſe, & répéteroient chaque jour. Je penſe donc qu'il eſt du devoir de tout Écrivain Allemand de publier ce qui ne lui paroît pas mériter de mourir.

Nulle part on ne voit ſi mal que dans ſa propre maiſon, a dit Henri VIII, & nous en ſommes bien la preuve.

Jean-Frédéric Weiſſe, né à Kalbe, dans le Würtemberg, car on ne ſauroit entrer dans un trop grand détail, quand on parle des honnêtes gens, fut un des hommes de mérite que l'Electeur de Saxe, depuis,

Roi de Pologne, ſous le nom d'Auguſte Ier, honora d'une faveur toute particuliere. Il avoit travaillé pendant cinq ans, aux dépens du Roi, dans les Hôpitaux étrangers; & le fameux Petit, un grand Chirurgien François, avoit été ſon premier Maître. Enfin il revint à la Cour de ſon Souverain, trouva le Roi plein de bonté; mais comme il avoit trop de mérite pour que rien manquât à ſa gloire, il eut dans tous ſes premiers Médecins, autant d'adverſaires, & ſes conſeils furent rarement ſuivis.

Un petit mal d'aventure à un doigt du pied tourmentoit déja le Roi depuis longtemps, & parce qu'on l'avoit négligé, ce devint un mal très-ſérieux. Weiſſe apperçut les ſymptômes de la gangrene. On fit une conſultation de tous les premiers Médecins & du Chirurgien, qui jugea qu'il falloit apporter le plus prompt ſecours, & couper le doigt; mais il ſuffiſoit qu'il eût ouvert cet avis pour qu'il fût rejetté par les Médecins. La pluralité

des voix & non la raiſon, l'emporta. Il fut décidé cependant qu'on dépêcheroit un courier à Paris, à M. Petit, pour le faire venir à Bialaſtock, château appartenant au Prince Czartorinski, où le Roi étoit alors.

Quelle que fût la célérité qu'on employât pour hâter l'arrivée de Petit, un ſi grand éloignement n'avoit pas moins l'inconvénient d'un long retard, & Weiſſe qui étoit fidelement attaché à ſon Roi, étoit bien convaincu qu'avec des meſures ſi mal priſes, la vie de ſon Maître couroit le plus grand danger.

Après quelques heures d'une incertitude pénible, il ſe décide enfin à une action qui, avec l'intention la plus pure, pouvoit cependant avoir pour lui les ſuites les plus dangereuſes.

La nuit même qui ſuivit la conſultation, il veilloit près du lit du Souverain, avec un Valet-de-Chambre, ſincérement attaché au Roi. Encore un homme extraordinaire de la Cour d'Auguſte. C'étoit un

Cosaque baptisé, qui se nommoit *Pierre-Auguste*, parce que le Czar & le Roi Auguste avoient été ses parrains. Il n'y a jamais eu d'homme plus fidele; mais aussi n'y a-t-il pas une comédie Françoise où le Valet parle à son Maître avec autant d'insolence que le bon Cosaque parloit au Roi, qui, tout en souriant, recevoit de lui de bonnes réprimandes.

Une dose d'Opium que le fidele Chirurgien avoit fait prendre au Roi, devoit rendre son sommeil très-profond. A peine voit-il Auguste endormi, qu'il ferme à la clef la porte de la chambre, & s'approche doucement de son lit. Il tire de sa poche nombre d'instrumens.

Le Valet-de-Chambre étonné de tous ces apprêts, & dont tous les présens, ni les menaces ne pouvoient ébranler la fidélité, fut forcé de se taire par la persuasion.

Weisse prit le pied malade, le tira sur une chaise à côté du lit, & assura le Roi, tout accablé de sommeil & qui se plaignoit d'un pansement si mal-à-propos,

qu'il n'avoit qu'à s'endormir paiſiblement; qu'il venoit de prendre toutes les précautions néceſſaires pour ne pas le déranger davantage de toute la nuit.

Auguſte le crut, & ſon Chirurgien ne le toucha plus qu'il ne fût bien endormi; & auſſi-tôt avec autant de courage que d'adreſſe, il lui coupe le doigt.

Eveillé par une douleur aigue, le Roi s'impatienta de nouveau de ce qu'on prenoit ſi mal ſon temps pour le panſer; mais Weiſſe l'appaiſa encore cette fois-ci, en lui diſant, que par malheur, il avoit un peu touché ſa bleſſure avec ſon aiguille, au moment où il s'étoit éveillé pour la premiere fois, & que c'étoit le baume qu'il avoit mis ſur ſon doigt, qui lui cauſoit la douleur dont il ſe plaignoit. Le Roi ne dit plus rien, & par la force de l'Opium, ſe rendormit bientôt.

Auguſte dormit toute la nuit d'un ſommeil paiſible, & à ſon réveil, ſentant à ſon pied de vives douleurs, il étoit bien éloigné d'en ſoupçonner la cauſe; mais

il demanda qu'on le panſât tout de ſuite, & par un mouvement de curioſité à laquelle Weiſſe ne s'attendoit pas, il ordonne à ſon Valet-de-Chambre de mettre ſur ſon lit une glace à groſſir les objets, pour mieux voir ſon doigt malade qui le faiſoit tant ſouffrir.

On penſe bien que le Valet-de-Chambre, & ſur-tout le Chirurgien, dûrent ſentir tout-à-coup leur cœur palpiter, & l'on imaginera aiſément la ſurpriſe du Roi, qui du premier coup-d'œil, s'apperçut que ſon doigt étoit coupé.

Qui a fait cela ?

Demanda le Roi d'un ton de douleur & de colere, qui eût fait trembler le plus courageux.

Moi, Sire !

Répondit le Chirurgien, sûr de la bonté de ſa cauſe, & il tira de ſa poche le doigt coupé :

Le voici !

AUGUSTE.

Téméraire ! Comment l'as-tu pu ôſer à mon inſçu, & contre ma volonté.

WEISSE.

Pardonnez, Sire. Un ſujet fidele & reconnoiſſant qui vous voit dans le plus grand danger haſarde tout pour conſerver votre vie précieuſe.

Si la déciſion des premiers Médecins eût été ſuivie, ſi l'on eut attendu pour l'amputation, l'arrivée ſi éloignée de Petit, certainement la gangrene mortelle alloit gagner tout le pied de Votre Majeſté, & tout mon zele, & tous les ſecours humains ne pouvoient plus rien pour vous ſauver.

AUGUSTE.

Et il n'y avoit pas quelque autre moyen que l'amputation ?

WEISSE.

Non, il n'y en avoit pas d'autre, Petit le dira, j'en réponds ſur ma tête.

AUGUSTE *ne montrant déja plus de colere.*

Qui a été préſent à l'opération ?

WEISSE.

Le Valet-de-Chambre de Votre Majeſté.

AUGUSTE.

Fort bien, gardez donc tous les deux, juſqu'à nouvel ordre, le plus inviolable ſecret. Et toi ——

Il tire ſa tabatiere d'or, en jette le tabac, & met dedans le doigt coupé.

prends ceci en attendant, comme un ſouvenir.

On ne dit rien, perſonne n'eut le moindre ſoupçon de ce qui s'étoit paſſé. Douze jours après, arrive Petit. Les Médecins, ſur l'heure ſont aſſemblés; on lui expoſe quel avoit été l'état du Roi lorſqu'on l'avoit demandé, & l'état actuel dans lequel on ſuppoſoit aſſez naïvement

qu'il devoit être. Le Chirurgien François, frappé d'étonnement, & reconnoiſſant la gangrene aux ſymptômes annoncés depuis tant de jours, s'écria qu'il ne pouvoit pas même concevoir comment le Roi vivoit encore, ni comment, dans un péril ſi preſſant, qui ne permettoit aucun délai, on avoit été chercher ſi loin des conſeils inutiles, & qu'il n'y avoit d'autre moyen à prendre que la plus prompte amputation, ſi toutefois il en étoit encore temps.

Tous les ennemis de Weiſſe couverts de honte, n'ôſoient plus ſoutenir les regards du Roi; mais quelle fut tout-à-coup leur confuſion & leur ſurpriſe, quand Weiſſe s'avança vers Petit, & lui dit, en tirant la boîte du Roi de ſa poche:

Le moyen que vous indiquez eſt déja haſardé, regardez, voici le doigt, & tous les ſymptômes d'une gangrene incurable.

Les juſtes éloges du Chirurgien François, ſes aſſurances réïtérées que Sa Majeſté ſe trouvoit entre les plus ſavantes mains, & qu'ayant près d'Elle un Eleve

qui avoit surpassé son Maître, Elle n'avoit plus à l'avenir aucun besoin de ses conseils, confirmerent enfin le mérite d'un sujet fidele, & son Maître le récompensa en Roi.

VI.

LETTRES

D'UN GENTILHOMME ALLEMAND.

I.

A Francfort ſur le Mein, 10 Mai 1784.

Hautement-bien-né,

Gracieux, Sieur Papa!!! (1)

J'AI l'honneur de vous écrire ces lignes, qui, j'eſpere, vous trouveront encore en bonne ſanté; car pour moi, je me porte toujours à merveille; mais j'ai eu un voyage qui m'a tué, au point que je ſuis horriblement fatigué, & Francfort ſur le Mein eſt une belle Ville.

(1) *Traduction littérale de Hochwohl geborner, Gnædiger Herr Papa!* C'eſt l'uſage chez les Allemands que le fils d'un Gentilhomme commence ainſi ſa lettre à ſon pere.

D'après les conſeils du Poſtillon, je ſuis deſcendu à la meilleure auberge; où l'on fait de pauvres repas, qu'on y paie furieuſement cher.

Avec Henry, le domeſtique de l'hôtel, je ſuis allé voir tout ce qu'il y avoit dans cette Ville de curieux & d'intéreſſant. L'Egliſe où ils ont fait l'Empereur, mais qui ſéjourne à préſent à Vienne; la Bulle d'Or, qui cependant n'eſt pas d'or, & le Mont Romain (1) qui reſſemble cent fois plus à un marché qu'à une montagne.

Demain je m'embarque pour Paris, & je prendrai la diligence.

J'ai bien calculé avec Michel tout l'argent que m'a déja mangé mon caroſſe, & tout bien péſé, bien combiné, je l'ai vendu, car l'argent eſt toujours bien mieux dans la bourſe qu'ailleurs, comme VOTRE GRACE HAUTEMENT-NÉE a coutume de le dire; & dans la diligence, il y a bonne compagnie, de maniere que le voyage ne

(1) Rœmerberg.

me ſemblera pas plus long que rien. Je ſalue ma ſœur, Mademoiſelle Louiſe, ma tante, & Jean-George, & je ſuis.

De votre Grace
hautement-née,

Le très-humble
ſerviteur & fils

Le Baron de W***.

2.

Paris, en France, le 5 Juin 1784.

Mon Révérend Pere.

Vous verrez, par les trois mots François ci-deſſus, qu'enfin je ſuis arrivé à Paris. Je croyois que cette Ville n'auroit jamais de fin. Je calcule, à vue de pays, que cette Ville peut bien contenir au moins cent mille boiſſeaux de ſeigle.

Nous avons marché jour & nuit, & ç'a fait une quantité de Villages, de Villes & de chemins dont il faudroit être plus que l'Inventeur, pour en retenir les noms, que je m'étois bien propoſé de vous apprendre.

A Strasbourg, j'ai rencontré, *à l'Eſprit*, c'eſt le nom de mon auberge, deux jeunes Saxons, il y en a un qui ſe donne des airs de petit-maître de Berlin, & qui fait ſemblant d'avoir oublié ſa langue maternelle. Le ſecond, eſt une eſpece de

groſſier-bourru, qui a fait ſes études à Gœttingue, & qui m'a demandé ſi je connoiſſois les Anciens. Mais, ſans me flatter, lui ai-je dit, je le crois; car mon Pere, qui eſt le plus ancien des nobles de Francfort, ſe nomme le Baron de Hinter à Wilſdeim, & je m'appelle M. Fritz. Vous ſavez cela, ſans doute, auſſi bien que moi. Il auroit fallu voir comme il s'eſt mis à rire bêtement.

Dans la diligence qui m'a conduit de Strasbourg à Paris, j'ai trouvé trois aimables Meſſieurs PARISIENS. L'un parloit l'allemand, & il avoit accompagné un Prince dans ſes voyages, en qualité *d'Homme de Chambre:* c'eſt une charge à la Cour. L'autre étoit le premier Acteur de Strasbourg. Il ſait à lui ſeul tout ce que les autres ne ſavent pas, & j'en puis parler ſavamment, car j'ai vu de mes yeux qu'il a paſſé la tête par une trappe, & qu'il leur a ſoufflé preſque tout ce qu'ils ont dit. Le troiſieme étoit un Commis royal du Tabac. Il y avoit encore avec cela

une femme qui me plaiſoit aſſez avec ſes yeux noirs; mais j'aurois voulu qu'elle eût ſur elle en général du linge un peu moins ſale. Je ſais cependant de bonne part, car c'eſt elle-même qui me l'a dit, qu'elle étoit d'une grande famille, & elle a, je crois, pour protecteurs, tous les Officiers de la garniſon.

On ne ſauroit être plus poli, je vous aſſure, que l'ont été envers moi tous mes compagnons de voyage. Ils m'ont offert mille & mille fois du tabac, quoique je leur eûſſe dit que je n'en prenois pas.

Perſonne ne s'eſt trouvé mieux que Michel. *L'homme de Chambre* m'a donné un coup de peigne, & le Commis Royal a porté mes paquets à toutes les deſcentes de voitures, & couroit d'avance avec Michel, retenir dans les auberges, ce qu'il y avoit de mieux pour mon ſouper; & vous ſentez bien, ſans que je vous le diſe, que j'ai été forcé d'être poli à mon tour. A toutes les dînées, je n'ai jamais ſouffert que ces Meſſieurs payaſſent rien,

Mais je ne ſuis pas ſi bête toutefois, & mon argent n'a pas été jeté par la fenêtre pour cela; car j'ai appris avec eux trois fois plus de François, que ne valent toutes les miſeres que j'ai payées, & Michel donc, qui l'a appris en même temps ſans qu'il lui en coûtât un denier. Ils m'ont dit qu'ils étoient étonnés de mon génie.

Avant peu, je vous en écrirai davantage; il y a cependant une choſe qui me fâche à Paris. Ce matin, j'ai voulu aller tirer des perdrix, & ils diſent que c'eſt défendu. Il faut qu'ils ne ſachent pas encore qui je ſuis, & que nous avons la grande & la petite chaſſe. Mais je leur ferai bientôt voir que je ſuis,

De votre Grace, &c.

3.

Paris, le 20 Juin 1784.

MONSIEUR,

Mon très-aimable Pere.

NOUS avons de bien beau monde à notre table, trois Officiers qui ont la Croix de Saint-Louis, assez mal vêtus, à la vérité, mais l'habit, comme on dit chez nous, ne fait pas les gens d'honneur; & aussi un fameux maître de danse estropié, & un habile Dentiste qui s'est, dit-il, arraché trois dents à la fois sans douleur. Leur manger est bien singulier, je n'y comprends rien. C'est le goût de tout, & le goût de rien. Personne ici n'entend rien à paîtrir de bonne boulette de Westphalie; ç'a fait qu'ils ne savent rien de rien.

J'ai été aussi à l'Opéra. Quand je tire l'oreille de Barbichon, sur mon honneur, il chante mieux. Leur lune & leur soleil sont à faire pitié, mais il faut être juste, ils ont des éclairs qui font peur, & ils

tonnent bien, & ſi tout n'y eſt pas menſonge, les Actrices doivent être jolies.

Hier, j'ai été à la tragédie, mais quoique je n'y entende rien, je n'y retourne pas. Un vieux habit noir près de moi, pleuroit comme un enfant. Qu'ils ne s'attendent pas que j'aille leur donner mon argent pour me faire pleurer comme ſi l'on m'avoit battu. J'aime bien mieux les rabagies Allemandes, les François n'y viennent point, & l'on oublie pas du moins ſa langue maternelle.

La ſemaine derniere, l'Envoyé m'invita à dîner. C'étoient des cérémonies qui ne finiſſoient point, mais malgré tous ſes complimens, j'ai bien été tenté de lui dire ma façon de penſer; il m'a dit qu'il vouloit m'introduire dans de bonnes maiſons pour me former; mais leurs meilleures maiſons ne me plaiſent pas, elles ſont grandes comme des Egliſes, & les Cours de ces maiſons reſſemblent à des Cimetieres; ni poules, ni pigeons, ni chiens, pas une âme vivante.

Il

Il me demandoit ſi je n'apprendrois pas le François. — Quand j'en aurois le temps! lui ai-je répondu. Pourquoi auſſi ces Meſſieurs n'apprennent-ils pas l'Allemand? Si j'étois ſœur de l'Empereur, ils verroient! Il y avoit là auſſi des femmes toutes couvertes de blanc, de rouge & de vernis. Je n'ai pas encore vu un pouce de la peau d'une Françoiſe au naturel. Tout eſt tromperie dans ce pays. Si je me mariois ici, j'aurois grand ſoin de mener à l'eau ma Prétendue, pour voir ſi elle ne déteindroit pas.

Après dîner, on a pourtant apporté des liqueurs, mais dans des verres petits, petits! grands comme le dez à ma ſœur; & quand j'ai redemandé mon grand verre à biere, ils ont ri tous comme des imbécilles.

Ici le Cocher porte une bourſe, & ſon Maître fait des viſites ſans être coëffé. La couleur *merde-d'oie*, eſt la couleur à la mode.

4.

Paris, le 1er. Août 1784.

De l'Empire-libre-haut-&-bien né,

MONSIEUR,

Haut ordonnant & gracieux Pere.

ENFIN je ſuis parvenu à traduire vos titres en bon François, & ſur mon honneur, j'ai eu de la peine à chercher tout cela dans mon Dictionnaire, car les François ne ſont que des *Meſſieurs* tout court, & perſonne ne ſauroit concevoir ici quel animal c'eſt qu'un Empire-libre-haut-& bien né. Votre Grace voit par-là qu'en paſſant je m'occupe de la langue.

Vous ne pourriez pas vous retenir de rire, ſi vous me voyez dans mon accoûtrement. Ils m'ont fait entrer, à force, dans un habit écourté, qui me tient, malgré moi, dans une attitude à la mode, qui me bleſſe cruellement, quoi qu'on en diſe, & que je n'ai jamais pu ôter qu'en le dé-

chirant un peu de tous côtés. Ç'a craqué comme mes ſouliers neufs, qui ſont ſi bien faits, que j'ai le pied pas plus gros que rien, & qui m'empêcheroient preſque de marcher, ſi je n'avois pas le courage de faire ſemblant d'être à mon aiſe. Là-deſſous, on porte un gilet à la *Henri IV*. C'eſt Michel qui dépérit à vue d'œil, & qui eſt toujours malade. La maigre chere ne lui profite pas, & par-deſſus le marché, il a ajouté à ſa figure blême deux groſſes boucles bien poudrées, qui lui font le tour de la tête, au point qu'il me fait mourir de rire, quand je le regarde.

Aujourd'hui je traverſois une de leurs *Rues*, que nous appellons *Straſſen*, nous autres, & j'ai trouvé là, dans une boutique, deux images que j'envoie à votre Grace. L'une repréſente le Roi de France aboliſſant la queſtion, & l'autre, qui dans un genre bien différent, repréſente un monſtre.

Je me ſuis auſſi donné un Maître de danſe. Il eſt très-content de moi, &

m'assure qu'aucun François n'a autant de force dans le jarret pour lui faire un *à plomb*, ce qui veut dire en Allemand se tenir sur une jambe. Ce drôle n'a-t-il pas voulu essayer de me tordre les genoux pour tourner mes pieds en-dehors. Comme je vous l'ai reçu !

De temps en temps, je vais voir quelque chose pour me divertir. Hier j'ai vu la Bastille, & demain j'irai à Bicêtre, voir le grand hôpital des fols.

Vous voulez donc que je vous parle des François? Les François sont tous petits & maigres, ils ne cessent de prendre du tabac du matin jusqu'au soir. Ils parlent toujours, & ne vous écoutent jamais; ils se rassasient, je crois, de rire; car ils doivent avoir faim, quand ils ont mangé. Il y auroit bien quelque chose d'intéressant à dire sur leurs mœurs; par exemple, un François use beaucoup plus de poudre que nous, il se parfume, & se baigne dans des odeurs, & tout ce que ç'a coûte, ils vous l'épargnent sur le vin. Quand ils

donnent à manger, c'eſt dans la chambre de leurs domeſtiques. On ſert chez eux les écreviſſes froides. Leurs couteaux ne coupent pas, & nos poulaillers ont des échellons plus propres que leurs eſcaliers.

Depuis quelques jours, j'ai fait la connoiſſance du Comte Nivello, d'un Italien très-aimable, qui ne parle pas un Allemand très-pur, mais il ſe fait très-bien entendre.

5.

Paris, le 8 Septembre 1784.

MON GRACIEUX PERE (1)

OH, à préſent, adieu pour toujours ! maudit Paris ! Hier a été pour moi un jour malheureux, & je vous remercie bien des deux cents louis que vous m'avez fait toucher ; mais je vais vous raconter en abrégé comment tout cela s'eſt paſſé, & pour aller plus vîte, je commencerai par le commencement. Mon meilleur ami, un garçon vraiment honnête, le Comte Nivello m'aida à trouver l'adreſſe du Banquier, que je n'aurois jamais déterré ſans lui. On me paya mon argent en or, & le Comte me propoſa un ſoupé, ou *Abendeſſen*, chez des gens de condition de ſa connoiſſance. Nous y trouvâmes même une Dame d'un certain âge, & deux jolies petites nieces, les plus charmantes

(1) Le titre eſt en Allemand cette fois-ci.

créatures du monde, fraîches comme deux pommes d'apis, leſtes comme des biches, & gaies comme pinçons. Mon nom ne leur étoit point inconnu, puiſqu'elles connoiſſoient juſqu'à nos terres, & juſqu'au Régiment de Cavalerie, où vous avez été Capitaine, car, à ce qu'elles m'ont dit, ces Dames, les gens de condition de l'univers entier, ne ſont jamais étrangers les uns aux autres. Je me ſuis apperçu, ſans vanité, que je ne déplaiſois pas abſolument à la plus jeune, & d'encore en encore, je ſuis devenu preſque familier. Elle a joué enſuite de la guitarre, & en homme d'honneur, elle s'eſt accompagnée d'une chanſon allemande. — Ha! c'eſt beau, une chanſon allemande! Il y a pourtant quelque choſe de fier dans la langue Allemande. Elle a un ſon bien plus harmonieux & bien plus fort que la *nazalerie* françoiſe. Puis elles m'ont verſé de véritable vin du Rhin. Un Ange n'y auroit pas réſiſté, j'en ſuis sûr, puiſque moi, je me ſuis laiſſé un peu aller, juſqu'à leur

en ſouffler trois belles bouteilles pour ma part, & voilà qu'une de ces petites ſorcieres, ſe met dans l'idée de jouer à un jeu fort ſot, qu'ils appellent *la Bête.* Mais on m'avoit prévenu de ne pas donner dans les cartes, & je leur ai dit que je ne ſavois d'autre jeu que *le Raſle.* Le Comte qui lit dans mes yeux tout ce que je deſire, fait auſſi-tôt ſervir trois dez, qui je crois, ont été tournés au fin fond des enfers; car il ne falloit pas ſeulement penſer à faire un coup de paſſe avec ces dez, les louis d'or s'envoloient comme la pouſſiere; en moins d'une heure, on ne ſe doutoit pas même que j'en eûſſe mis un ſeul devant moi. J'étois prêt de pleurer, mais j'ai appris à reſter maître de moi chez de gens de condition. Ces bonnes filles me plaignoient ſincèrement. Il y en a une, c'eſt la petite, qui m'a gliſſé au doigt ſon anneau pour le porter à ſon ſouvenir, & dans le trouble où j'étois, j'allois faire une bonne bêtiſe, j'allois m'en aller ſans lui rien rendre, quand le Comte Nivello m'a

soufflé à l'oreille qu'il falloit que ce fût ma montre. Qu'elle parte! ai-je dit à part-moi. Il m'en a coûté à me décider, mais on ne doit pas dire en France que le Gentilhomme Fritz ne sait pas vivre.

A présent ce pays, que déja à mon arrivée je n'avois pas trop goûté, me déplaît à la mort; & d'ailleurs, qu'est-ce qu'un Gentilhomme Allemand pourroit apprendre avec des gens qui ne sont pas de sa Religion? Je me suis donc décidé à m'en retourner, grâce à mon cher Nivello, qui m'a tiré d'embarras pour payer mon hôte. Une de ses connoissances, par considération pour lui, & pour m'obliger, m'a acheté tous mes brinborions françois, les habits galonnés & gâtés par la coupe, les dentelles, les étuis, les flacons, les tabatieres. Je n'y ai perdu que quatre-vingt pour cent, ce qui n'est certainement pas beaucoup; car il faut songer que tous les quinze jours ici, les modes changent, & qu'alors ces drogues ne peuvent seulement pas se donner en cadeau. Je mettrai le

ſurtout de Michel, & pour de l'argent, nous aurons, tout juſte, ce qu'il nous en faut, pour nous en retourner avec la diligence.

Tout autre que moi ne ſe ſeroit pas ſi bien tiré de cette affaire, & j'ai appris à connoître le monde, & je vous apporte du nouveau dans ma tête, qui vous amuſera bien plus que tous les colifichets de dentelles & de diamans que j'avois promis à ma ſœur.

VII.

ANECDOTE

Tirée des Mémoires du Comte de B—(1).

DANS une guerre longue & sanglante, où deux peuples *policés* perdîrent souvent toute espece d'humanité, le Comte de B*** servit généreusement son pays de tout son courage, de toute sa fortune, de tout son génie. Le seul Général craint & respecté. L'ennemi, fuyant devant ses armes, forcé de rendre

(1) Ceux qui pouvant tout écrire, abusent avec tant d'indécence, d'un si noble privilège, trouveront sans doute ridicule de voir toujours des lettres initiales à la place des noms : mais en publiant des vérités intéressantes, nous croyons inutile d'imprimer des libelles. *Note de M. Meijsner, Auteur de cette Anecdote.*

juſtice à ſes talens & à ſa grande âme ; n'avoit pu s'empêcher de l'aimer ; car ce même homme, dont le ſeul regard, dans les horreurs de la bataille, glaçoit d'effroi tous les cœurs, étoit, après la victoire, plein de clémence & de ſenſibilité. Il n'y a de cruel que les ſots, qui ſont toujours méchans, & les tyrans, qui ſont toujours lâches. Jamais il n'abuſoit des droits du plus fort. Les enfans, les femmes, les vieillards, les laboureurs n'avoient à craindre ni ſes fureurs, ni ſes rapines. Il ne connoiſſoit d'ennemis que ceux qui le combattoient les armes à la main. Sa bienfaiſance, après la victoire, étoit encore plus honorable & plus utile à ſa Patrie, que ſes armes victorieuſes.

Déja le Comte de B*** commençoit à vieillir, & il ne manquoit ni de gloire, ni de richeſſes, ni de repos pour en jouir. Avec le bâton de *Feld-Maréchal* & une forte penſion, il paſſoit la plus grande partie de l'année à la campagne. On l'appercevoit quelques mois, tout au plus, dans

le tumulte pompeux de la Cour, où, de temps en temps, il ſe voyoit encore conſulté par ſon Prince ; & les Courtiſans s'inclinoient profondément devant lui, tous les gens eſtimables de la Nation le chériſſoient, le ſoldat l'appelloit ſon Pere.

Cependant, malgré les honneurs dont on le combloit à la Cour, il ſe trouvoit encore plus heureux dans le ſein de ſa famille. Elle étoit peu nombreuſe, ſeulement deux filles & un fils ; mais ſes deux filles, dont l'éducation avoit fait ſon étude & ſon bonheur, venoient d'épouſer des hommes honnêtes & ſenſibles. Son fils, déja Colonel d'un Régiment, qu'un mariage très-avantageux rendoit poſſeſſeur d'une grande fortune & d'une terre voiſine de la ſienne, mettoit tout ſon zele à marcher ſur les traces de ſon Pere, & ſon zele n'étoit point perdu.

Jamais Pere n'aima plus tendrement ſon fils, jamais un fils n'eut plus de reſpect pour ſon Pere.

Il s'agiſſoit de grandes réparations

dans le Château du jeune Comte. Il aggrandit ſa demeure de tout un pavillon qu'il orna d'un ſallon magnifique. Les murs de ce vaſte appartement demandoient des tableaux, & le Colonel eut l'heureuſe idée de les enrichir de toutes les actions héroïques de ſon Pere. De pareilles ſcènes, diſoit-il avec raiſon, ſont bien préférables à tous ces froids payſages qui ne parlent point à l'âme, & feront plus d'honneur à mon Pere, que l'arbre généalogique de ſes ancêtres. Les plus grands Peintres fûrent encouragés : ſûrs d'être bien récompenſés, & d'employer leur talent à tracer des tableaux dignes de n'être jamais oubliés, leurs travaux les rendîrent heureux, & ils ſe ſurpaſſerent.

On voyoit d'abord le Comte lancer un drapeau dans la cavalerie ennemie, & par cette audace vraiment Romaine, rallumer le courage de tous ſes ſoldats épuiſés de fatigue, qui commençoient à plier de tous côtés.

Ici ; dans l'attaque d'une Ville aſſiégée ; on le voyoit monter le premier à la brêche, oublier qu'il étoit Général, & comme un ſimple ſoldat, donner bon exemple aux autres.

Là, c'étoit lui qu'on voyoit s'élancer & délivrer ſon Prince déſarmé, ſurpris à la chaſſe par l'ennemi.

Plus loin, il recevoit des mains de ſon Prince *carte-blanche* & le bâton de Maréchal.

Sur un autre champ de bataille on le faiſoit tomber de ſon cheval, renverſé par un coup de feu ; & en tombant, montrer encore l'ennemi de ſes mains !

Enfin, il ſignoit cette paix tant deſirée, qui avoit rendu le repos & l'abondance à ſa Patrie, ſi long-temps malheureuſe par la guerre.

En un mot, quoique ſon fils eût eu grand ſoin d'éviter les rodomontades, l'œil appercevoit ſur tous ces murs quelque trait glorieux de la vie du reſpectable vieillard.

Tout avoit été conduit avec le plus grand ſecret; & peu de jours après que les tableaux fûrent achevés, le Colonel donna dans le ſallon un grand feſtin à une aſſemblée nombreuſe. Quel ſpectacle inattendu pour le vieillard à ſon entrée, quand il ſe vit ſi glorieuſement & tant de fois repréſenté! Ce trait nouveau de la piété filiale, les complimens ſinceres d'une illuſtre aſſemblée, & le ſouvenir de tant de ſcènes affreuſes, l'attendrirent. Il avoit trop de candeur & trop de modeſtie pour ne pas s'enivrer de la plus douce joie qui couloit par torrens dans ſon cœur. Et il regardoit ſon fils, & tous ceux qui étoient préſents partageoient ſon ivreſſe.

Bientôt il parcourt tous les tableaux avec je ne ſais quelle froideur à laquelle on ne s'attendoit pas, & ſe tourne vers ſon fils avec toute la bonté paternelle:

Mon fils, tu as bien fait de me cacher ton deſſein, puiſque tu voulois abſolument l'exécuter. J'aurois empêché ce qu'il eſt aujourd'hui trop tard de te défendre.

Il y auroit même plus de grimace que de modeſtie à t'en faire un reproche ; & ce qui m'attendrit dans tous ces tableaux, c'eſt que j'y vois ton reſpect & ta tendreſſe pour ton Pere.

Cependant, mon fils....

Et il ſecouoit la tête avec un rire aſſez équivoque.

LE FILS.

Quoi donc, mon Pere ?

LE PERE.

Cette Biographie a eu le ſort de toutes celles qui ſont écrites à l'inſçu & ſans l'aveu du Héros. On ſupprime, ou l'on a omis très-ſouvent tel ou tel trait caractériſtique, le trait principal qui explique toute ſa vie. Que doit-on penſer de toutes ces hiſtoires, puiſque mon fils lui-même....

Il s'arrête, & dans ſes dernieres paroles, ce n'étoit plus l'épanchement d'un cœur attendri, il y avoit quelque choſe d'un ſouris amer. On le pria d'achever, il refuſa long-temps de répondre ; mais enfin il ajouta d'un grand ſang-froid :

Si tu as voulu donner ici quelque foible eſquiſſe de toute ma vie, tu as oublié une action héroïque, bien remarquable, une action ſans laquelle peut-être ne ſerions-nous pas aujourd'hui ſi gais, ou du moins tous aſſemblés à cette table comme nous le ſommes. Demain matin, au déjeûner, tu m'en feras ſouvenir, mon fils. Il ſeroit dommage qu'une pareille action ne fût pas connue.

On inſiſta pour qu'il la racontât ſur le champ à toute la ſociété; mais il continua de ſourire & de refuſer. Il montra même quelque impatience de ſe voir aſſiégé de leurs ſollicitations importunes.

Sans en apprendre davantage, il fallut s'aſſeoir à table, où bientôt on ne penſa plus à cette action, ou du moins n'avoit-on plus l'air d'y penſer.

Le jeune Comte de B*** qui n'avoit pas perdu une ſyllabe du diſcours de ſon Pere, n'oublia pas le lendemain de lui rappeller ſa promeſſe.

LE JEUNE COMTE DE B***.

Vous ſavez, mon Pere, ce que vous m'avez promis à notre premier déjeûner?

LE FELD-MARÉCHAL *en ſouriant.*

Je m'y attendois, & il eſt juſte que je m'acquitte de ma dette; mais auparavant, il faut encore nous tranſporter dans ton ſallon, & nous y enfermer ſeuls.

La condition fut acceptée ſur le champ.

LE PERE.

Tu as terminé cette premiere file de tableaux, ſur ce mur, en face, par celui où le Monarque me donne *carte-blanche* & le bâton de Maréchal. Il y a déja en cela une grande mépriſe. Tu as réuni dans une même époque, ce qui dans la vérité de l'hiſtoire, a été éloigné de quinze ans, & ce que deux Souverains ont fait par des circonſtances entièrement différentes. Soit! Cette erreur peut aiſément ſe réparer. Mais dis-moi donc, ce tableau ainſi placé, ne paroît-il pas indiquer à tout le monde, que

le bâton de *Feld-Maréchal*, m'a été donné pour une des bonnes actions qui ſont ici repréſentées, ou pour toutes ces bonnes actions, enſemble réunies?

LE FILS.

Très-certainement.

LE PERE.

Et c'eſt très-faux cependant. C'eſt préciſément cette action noble, cette action ſi bien récompenſée, qui manque dans toute la file de tes tableaux.

LE FILS.

Comment donc, mon Pere? Se pourroit-il que ma mémoire....

LE PERE.

Ce n'eſt pas ton cœur que j'accuſe, mon fils. Pouvois-tu peindre une action que tu ne connoiſſois pas. Va, mon fils, cette ignorance eſt auſſi pardonnable que l'étonnement où je te vois. Tu étois encore jeune, quand j'ai obtenu ce bâton d'honneur. Je n'ai parlé de cette affaire ni à

toi, ni à perſonne, & même en ce moment je veux voir ſi nous ſommes bien ſans témoins.

LE FILS.

N'en craignez pas.

Et le vieillard reprit ſa converſation d'une voix beaucoup plus baſſe.

LE PERE.

Paſſons donc en revue toutes ces actions & leur récompenſe. Ce bras eſtropié que voici, eſt un gain fait dans cette bataille, où avec autant de génie que de bonheur, je lançai mon drapeau dans les rangs ennemis. Par cet heureux ſtratagême, j'arrêtai mon aîle gauche qui fuyoit, au moment où la droite commençoit à plier à ſon tour. Et je vis des prodiges de valeur, les ennemis furent taillés en pieces. Alors je n'étois que Major, & — je reſtai Major. Mon Général, un des premiers qui, pour conſerver ſa précieuſe vie, ſongeoit à prendre la fuite, reçut une penſion conſidérable pour cette journée, où il

avoit ſi noblement expoſé ſes jours, à la tête de ſon armée, étonnée de ſon courage.

Dans cette bataille, où je tombai de cheval, noyé dans mon ſang, je fus fait priſonnier, mal guéri de ma bleſſure; dans l'échange, on m'oublia; enfin ma rançon a été payée — par moi-même.

LE FILS.

Comment?

LE PERE *continue de ſang-froid comme s'il n'eût pas entendu l'exclamation de ſon fils.*

Je ne me rappelle que trop bien, même ſans tableau, la cicatrice que je ſens là ſur mon front. Je reçus un coup de feu près de cette forteresſe que voici, dont le ſiége ſeul nous occupa toute une campagne, & qui, je puis le dire, n'a été priſe & *conſervée* que par mes ſoins; je dis conſervée, car j'ai été forcé alors de teindre mon épée du ſang de nos propres

ſoldats, pour arrêter leurs aſſaſſinats, leur pillage, & le ſac de la Ville que je leur avois fait prendre d'aſſaut, en plantant mon drapeau ſur la brêche, où j'étois monté le premier.

Il eſt vrai qu'à mon arrivée, le Roi me remercia devant toute ſa Cour, & dès le même jour diſpoſa du gouvernement de cette Place nouvellement conquiſe, en faveur du fils de ſon premier Miniſtre, âgé de dix-ſept ans; qui n'avoit pas même paru devant les murs de la Ville aſſiégée. Il m'offrit gracieuſement le commandement en ſecond, après cet enfant, & parut s'étonner de mon refus.

Ce n'eſt qu'avec peine & même par haſard, que j'échappai à l'exil, pour ne pas dire à une priſon éternelle, après avoir conclu cette paix, qu'à la vérité, peut-être abuſant un peu de leur *carte-blanche*, j'avois ſignée avec trop de précipitation; car j'oubliai de forcer l'ennemi à nous céder un terrein de douze arpens de plus,

& trois petits Villages ; & cela, dans la crainte insensée que la guerre pouvoit encore durer une année de plus, & nous coûter encore quelques millions de florins, & la vie de quelques mille hommes.

LE FILS.

Eh mais, mon Dieu, c'étoit une indignité !

LE PERE.

Laisse-moi donc continuer. Ce qu'il y a de mieux est pour la fin. As-tu vu la tabatiere que me valut le secours donné au Roi, surpris à la chasse par les ennemis? C'étoit réellement une inconséquence d'ôser faire une grande chasse sur le pays ennemi, & dans un temps où l'on devoit s'attendre à trouver un ennemi, ou un espion, dans tous ceux dont on étoit environné.

Et moi aussi, j'avois mes espions, & de braves cavaliers sur lesquels je pouvois compter. La troupe ennemie fut forcée de renoncer à sa prise, & je reçus cette tabatiere

tabatiere, qui peut bien valoir cent cinquante ducats, — pour me dédommager d'un ſuperbe cheval tué ſous moi, qui en valoit bien encore quatre cents. Mais le Chambellan, qui avoit été pris avec le Prince, fut fait Maréchal de la Cour, pour le récompenſer de ſes fideles ſervices. J'avoue que de toute ſa force, il avoit eſſayé de tirer ſon couteau de chaſſe, qui malheureuſement ne voulut point ſortir du fourreau.

Alors on crut appercevoir en moi quelque petit mécontentement aſſez viſible, on me donna donc cette croix qui m'a fait faire beaucoup de dépenſes, & qui ne m'apportoit & ne pouvoit m'apporter quelque avantage réel.

Tu deviens ſérieux, mon fils, je ne veux pas que tu perdes courage, il eſt poſſible qu'une fois, par haſard, le vrai mérite ſoit récompenſé.

Je reſtai quinze ans Major, ſans avancer en grade.

LE FILS.

Quinze ans? Vous le vouliez, peut-être? Votre Philoſophie!

LE PERE.

Oui, je pourrois exciter l'admiration en prenant le langage de l'humble Philoſophe; mais la vérité vaut encore mieux qu'une telle gloire, quoiqu'elle ne ſoit pas auſſi brillante. Crois, mon fils, que ma tendreſſe pour ma famille me fit toujours deſirer mon avancement, & ce n'eſt point parce que je voulus refuſer les honneurs que je reſtai ſans récompenſe, mais parce qu'il ſe trouvoit toujours des courtiſans, ſinon plus dignes de les mériter, au moins plus heureux. Le Prince, à qui j'avois conſervé la vie, l'honneur & peut-être ſon Empire, n'étoit déja plus; & ſon ſucceſſeur ignoroit ſans doute mes travaux, ou regardoit comme payés des ſervices rendus à l'Etat avant ſon règne. Oui, mon fils, las de leurs perfides promeſſes, & de voir

mes eſpérances toujours fruſtrées, j'étois près de demander tout-à-fait ma démiſſion, & de me retirer à la campagne où je voulois cacher ma vie dans une heureuſe obſcurité, quand, tout-à-coup, la deſtinée m'offrit une occaſion inattendue, de faire une action, qui mit le comble à ma fortune & à ma gloire.

LE FILS.

Et cette action, mon Pere?

LE PERE.

Oh, il ſeroit auſſi très-facile de repréſenter cette belle action dans un magnifique tableau. Une riviere aſſez large, ſur le bord quelques femmes de la Cour en pleurs, & moi, à cheval, au milieu de la riviere, tenant un petit chien, vieux & borgne, je crois, preſque noyé & dégoûtant l'eau de toutes parts. N'eſt-ce pas qu'on pourroit faire de tout cela un tableau bien intéreſſant?

LE FILS.

Eſt-ce que vous parleriez ſérieuſement? Comment, quelque ſecours donné à un chien? — —

LE PERE.

La voici cette grande action qui m'éleva ſi haut, qui me valut plus de gloire, que mon ſang répandu tant de fois pour ma Patrie, qui me valut plus de récompenſe qu'un ſervice de trente années de guerre, que le travail pénible de tant de jours, & de tant de nuits cruelles, expoſé à toutes les injures des hivers, & à tout le feu d'un ennemi déſeſpéré.

Il me ſeroit facile d'augmenter encore ta ſurpriſe, en te diſant que jamais homme d'honneur, n'avoit prononcé, ſans rougir, le nom de ſa Maîtreſſe.

Une narration ſuivie, vaut toujours mieux que de petits portraits ébauchés, hachés, écoute-moi donc bien.

Une place de *Feld-Maréchal* venoit

d'être vacante par la mort du Comte de Pl***. Nombre de concurrens ſe préſenterent. Chacun avoit ſa brigue & des ſuffrages puiſſans. J'étois un des concurrens, le plus ancien, & ſans orgueil, celui qui avoit le plus de titres à cette place; mais je voyois d'avance que je me préſentois encore en vain; car le Miniſtre, le Baron de K*** étoit alors plus ſouverain que le Souverain lui-même, & ſouvent les protégés du Monarque ſe trouvoient obligés de céder aux protégés du Miniſtre. Il eſt vrai qu'il me témoignoit de l'amitié: mais je ſavois qu'il exigeoit qu'on s'adreſsât à lui plutôt qu'au Souverain, & tu ſens bien que j'avois dans l'âme trop de fierté, pour faire ainſi baſſement ma cour, à un homme qui trembloit encore ſous la verge de ſon précepteur, quand j'étois déja tout couvert du ſang des ennemis que j'avois vaincus. Sans avoir un eſprit prophétique, il étoit aiſé de prévoir l'heureux ſuccès de mes ſollicitations. Ne ſachant même ſi je ne devois pas plutôt m'en retourner

TAYLOR INST. OXFORD

à ma terre, que d'eſſuyer un nouvel affront, je me promenois lentement à cheval, plongé dans mes rêveries; & ſoudain je m'éveille, au bruit d'un carroſſe qui paſſe devant moi avec la plus grande rapidité. Je regarde, & je vois la maîtreſſe du Miniſtre, une petite fille, qui de ſoubrette, s'étoit élevée au rang de maîtreſſe ſouveraine de ſon ancien maître, faite au tour, & belle comme la Déeſſe des Grâces, ſi toutefois on peut être belle ſans eſprit & ſans pudeur. Avec beaucoup de nonchalance, elle me rendit à peine mon ſalut, & cent pas plus loin, mit pied à terre pour ſe promener ſur le bord de l'eau.

Ne voulant pas la ſaluer une ſeconde fois, je faiſois prendre à mon cheval un chemin qui ſe trouvoit ſur ma gauche, quand des cris de douleur frapperent mon oreille. Ils venoient du côté de ces femmes, je vis que l'on couroit en déſordre avec inquiétude. Je craignois qu'un malheur ne fût arrivé, & par un mouvement na-

turel, je vais les joindre au galop le plus précipité. La maîtreſſe de ſon Excellence, dès qu'elle me voit venir, accourt au-devant de moi, avec un viſage tout renverſé.

Oh, M. le Général, s'écria-t-elle de très-loin, je vous conjure — Venez à notre ſecours — Mon petit favori, — là-bas, il eſt tombé dans l'eau. — Il ne peut plus ſe retirer. — Nous n'en pouvons pas approcher. — Voilà qu'il va ſe perdre ſous les flots. — Le torrent — M. le Général, — je vous conjure —

Sans réfléchir plus long-temps, ou charger de cette commiſſion mon domeſtique, à qui cette belle action convenoit mieux qu'à moi, j'éperonnai mon cheval, j'entrai dans la riviere, je ſaiſis le petit favori, qui ſans doute, deux ſecondes plus tard, étoit noyé, & je le rapportai à ſa maîtreſſe. Suivit une ſcène où il fut aſſez difficile de ne pas ſourire de pitié. La plus tendre mere ne peut pas ſe ré-

jouir d'un ſi grand cœur, en voyant ſon fils, qu'elle croyoit mort dans la bataille, & qui revient ſans bleſſure. Et là-deſſus, les félicitations fades de toute la ſociété, le ridicule empreſſement à être la première qui auroit le plaiſir de careſſer le petit favori, & en même temps la crainte de gâter une jolie robe, les vains récits de leurs fauſſes alarmes, & tous ces cris où l'on cherchoit bien plus à ſe faire remarquer qu'à ſe faire entendre, c'étoit un charivari très-comique !

Je crus que n'ayant plus de ſervice à leur rendre, je pouvois partir, mais la maîtreſſe du petit favori me conjura avec tant d'inſtances de reſter encore, & de l'accompagner un moment, qu'enfin je me laiſſai gagner. Je deſcendis de mon cheval, & je lui offris mon bras.

M. le Général, me dit-elle en l'acceptant, & s'écartant un peu de ſa compagnie, je ſais ce que vous ſollicitez, ſi j'oublie ce ſervice, ou ſi je le laiſſe ſans récompenſe, ſi dès aujourd'hui le Miniſtre

ne devient pas votre ami le plus chaud ; je veux..... Mon pauvre favori ! — — Vous verrez — Vous verrez ſi je ſuis reconnoiſſante.

Je m'inclinai obligeamment, mais ſans rien lui dire, car il faut t'avouer la vérité, ton Pere étoit trop fier pour conſentir à devoir à une telle femme un grand ſervice, & trop courtiſan cependant, pour vouloir entièrement repouſſer un avantage qui s'offroit de lui-même. J'étois bien décidé de ne jamais rappeller à la belle protectrice ſes promeſſes.

Crois-tu que dès le lendemain, dans l'antichambre du Monarque, le Miniſtre m'attira dans l'embraſure d'une croiſée, & m'aſſura que ſon Souverain, depuis peu, s'étoit rappellé mon nom & mes ſervices, à pluſieurs repriſes ; qu'il l'avoit fortifié dans ſes intentions favorables, & qu'il entrevoyoit, dès à préſent, la plus grande eſpérance de me féliciter avant peu. Il avoit grande raiſon. Dans le même mois, j'obtins le bâton de *Feld-Maréchal.*

Si ma conſcience ne m'avoit pas aſſuré que je méritois cet honneur, crois-moi, je l'aurois refuſé. Mais un regard ſur ma vie, & un regard ſur-toi, me firent accepter, ſans rougir, la récompenſe qui m'étoit due.

VIII.

LA CONJURATION DE LA JEUNESSE DE FRIBOURG,

OU

LE SUCCÈS EFFRAYANT

DE LA TRAGÉDIE DES VOLEURS.

M. Schiller, dont la Tragédie a eu un ſuccès inoüi ſur tous les théatres de l'Allemagne, où l'on a permis de la jouer, n'eſt point un de ces gens dont il eſt parlé au Livre des Maximes; qui reſſemblent aux Vaudevilles que tout le monde chante un certain temps, quelque fades & dégoûtans qu'ils ſoient. C'eſt un jeune Écrivain qui paroît fait pour étonner un jour ſon ſiecle de la vigueur de ſon génie. Sa deſtinée intéreſſe tout être qui penſe.

Quoique l'enſemble & preſque tous les

détails de ſa Piece ſoient du plus mauvais goût, les traits ſublimes qu'on y rencontre en aſſez grand nombre, & ſurtout un horrible intérêt vous attachent, malgré vous, à des ſcènes toujours plus affreuſes.

Un jeune infortuné, que des ſcélérats ont livré à tous les remords du crime, terrible comme Achile dans ſa fureur, jure de punir le méchant qui a opprimé le foible. Le Comte de Moor, c'eſt le nom du jeune homme, ſe fait chef d'une bande de Voleurs. Son caractere eſt prononcé avec tant de force & de grandeur, que cette Pièce qu'on repréſentoit à Fribourg dans le Briſgaw, fit ſur toute la jeuneſſe une impreſſion effrayante.

Quoiqu'on faſſe, quoiqu'on en puiſſe dire, on n'arrive point à la vertu par le crime, mais ce ſont par-tout des paradoxes ſi ſpécieux, qu'un grand nombre de ces jeunes gens, l'élite de la nobleſſe, & la plupart encore au College, réſolûrent de former une troupe comme celle de Moor.

Ils jurent d'être comme lui des *Anges exterminateurs*. Dans l'âge heureux de l'amitié, de l'amour, de l'héroïsme, ils se lient par des sermens presque aussi féroces que ceux de Catilina.

Le jeune Comte de S— d'une des plus anciennes familles de l'Allemagne, fut nommé chef de la bande. Chacun d'eux emporteroit tout l'argent, les bagues, les diamans, tout ce qu'il lui seroit possible de prendre chez ses parens. On avoit encore projetté d'enlever Mademoiselle de * * *, d'une beauté rare, & d'une famille très-illustre. On devoit faire cet enlevement à la promenade publique, le pistolet à la main, & se retirer ensuite dans les forêts.

L'heure fatale où cet affreux complot alloit s'exécuter étoit presque arrivée. Ce devoit être dans l'après-midi d'un jour de congé.

Ce jour-là même, le hasard veut que le Principal du Collège est prié pour le lendemain d'une partie de plaisir à la cam-

pagne. Il propoſe aux jeunes gens de venir travailler l'après-midi, & de remettre au lendemain leur congé.

Ils n'ôſent refuſer, & le Principal monte à ſa chambre. Apprenant tout-à-coup que ſa partie de campagne ne peut avoir lieu, il redeſcend promptement leur annoncer, s'ils n'étoient point encore partis, qu'ils auroient leur congé dans l'après-dîner.

Il trouve la porte de la claſſe fermée, entend une eſpece d'agitation & des chuchotemens précipités qui l'inquiétent. Il frappe; on eſt long-temps à lui ouvrir. Il en demande la raiſon, & tandis qu'ils s'empreſſoient à s'étonner de le voir & à l'étourdir de mauvaiſes excuſes, il s'apperçoit que la plupart cachoient quelques papiers. Heureuſement comme il tournoit la tête, il voit derriere lui un de ces papiers oublié ſur un banc, & fait ſi bien, que ſans leur donner le moindre ſoupçon, il recule inſenſiblement, & va s'aſſeoir deſſus. Il cauſe pendant quelque temps

avec eux de mille choſes indifférentes, & les renvoie.

Quelle ſurpriſe! Il trouve toute la conjuration, une liſte des conjurés, des engagemens exécrables, ſignés de leur ſang. Ne ſachant que réſoudre dans une affaire ſi peu de ſon reſſort, il court chez le Gouverneur de la Ville, qui envoya ſur le champ, à tous les parens, les ordres les plus ſéveres de s'aſſurer, à l'inſtant même, de leurs enfans, & d'en répondre ſur leur tête.

Comme c'étoit un vrai délire qui avoit fait naître cet horrible complot, on ne crut pas devoir invoquer la juſtice des loix, mais on s'empreſſa tout de ſuite de diſperſer les jeunes conjurés, dans des Régimens ſévérement diſciplinés. Et la Pièce fut pour toujours défendue à Fribourg, & dans pluſieurs autres Villes de l'Allemagne.

Impreſſions terribles qui prouvent toute l'énergie des pinceaux de M. Schiller!

Après un ſuccès auſſi extraordinaire,

l'Auteur imprime aujourd'hui que ſa Pièce eſt déteſtable, & il a vraiment raiſon; mais il faut l'entendre parler lui-même dans le Proſpectus d'un Ouvrage périodique qu'il va publier, & qui aura pour objet tout ce qui intéreſſe les mœurs.

« J'écris comme citoyen du monde. Je ne ſers aucun Prince : de bonne heure j'ai perdu ma Patrie pour l'échanger contre le genre humain, que je connoiſſois à peine en imagination. Un ſingulier mal-entendu de la Nature m'avoit condamné à me faire Poëte dans la Ville où j'étois né (1).

Mon penchant pour la Poéſie bleſſoit, diſoit-on, les loix de l'inſtitut dans lequel j'étois élevé. Mon enthouſiaſme a lutté pendant dix années entières contre un état pour lequel mon cœur n'étoit point fait; mais la paſſion pour la Poéſie eſt terrible & dévorante comme le premier

(1) A Wurtemberg.

amour. Ceux qui croyoient l'étouffer ; l'ont entretenue brûlante.

Pour échapper à un contrat fait ſans moi, dont j'étois la victime, mon cœur s'égaroit dans un monde *idéal*, ne connoiſſant ni le *monde réel* dont j'étois ſéparé par des liens de fer & des murs de ténébres impénétrables à mes regards ; ni les hommes, (ceux qui m'entouroient n'étoient qu'un ſeul être que la nature créatrice avoit abandonné) ni les nobles penchans des êtres libres, livrés à eux-mêmes. Cercle étroit où la Nature à la gêne n'avoit plus rien de ſa grâce, de ſon originalité, de ſon audace ! Ne connoiſſant point les chefs-d'œuvre de la Nature, car on ſait que les portes de cet inſtitut ne s'ouvrent pour les femmes, que lorſqu'elles n'intéreſſent point encore, & lorſqu'elles ont ceſſé d'intéreſſer.

Ne connoiſſant donc ni les hommes, ni leur deſtinée, mon pinceau devoit néceſſairement manquer *le milieu* entre l'ange & le démon, & produire un monſtre,

qui heureuſement n'exiſtoit pas ; auquel je ne ſouhaiterois l'immortalité que pour éterniſer l'exemple d'une production enfantée par le génie & la ſubordination, union qui répugne à la Nature. Je parle des Voleurs.

Que le climat ſous lequel je ſuis né ſoit toute mon excuſe. Si des plaintes ſans nombre portées contre cette Piece, il en tombe une ſeule ſur moi, c'eſt d'avoir ôſé peindre des hommes deux ans avant d'en avoir trouvé.

Les Voleurs me coûtent ma famille, ma Patrie !

Dans un âge où c'eſt encore la voix du grand nombre qui fixe notre inquiétude, & détermine nos ſentimens & nos penſées, où le ſang bouillant d'un jeune homme ſe ranime aux doux regards qui l'applaudiſſent, où mille preſſentimens d'une grandeur future entourent ſon âme exaltée, & où il entrevoit déja dans l'avenir la divine immortalité ; au milieu des jouiſſances des premiers éloges ineſpérés

& non mérités, qui des Provinces les plus éloignées venoient me séduire, on interdit ma plume dans ma Patrie, sous peine d'être enfermé !

Tout le monde sait la résolution que j'ai prise. Je me tais sur le reste. Je ne me crois permis, sous aucun prétexte, d'en demander raison à celui qui, jusqu'à cet instant, m'avoit servi de Pere, & je n'autoriserai point, par mon exemple, qu'on veuille arracher une seule feuille des lauriers d'un Prince que nommera l'Eternité.

A présent, toutes mes relations sont rompues. Le Public seul est aujourd'hui mon Juge, mon Souverain, mon Pere. C'est lui seul que je crains, que je respecte. Je ne sais quoi de sublime s'empare de moi à cette idée : Je n'aurai pour juge que le cœur de l'homme »

M. Schiller demeure à présent à Mannheim, où il a le titre de Conseiller Au-

lique de l'Electeur du Palatinat-Baviere. Depuis *les Voleurs*, il a publié deux autres tragédies, *La Conjuration de Fieſco; l'Amour & la Cabale.* Cette derniere Pièce contient des ſcènes d'un rare mérite. Il travaille à préſent à une Tragédie de *Don Carlos*, Infant d'Eſpagne (1).

(1) Nous avons donné la traduction des Voleurs dans notre douzieme & dernier volume, qui vient de paroître.

IX.

LE SULTAN
MASSOUD.

1.

DES guerres inteſtines firent bientôt tomber, de la plus haute élévation, la Souveraineté des Califes, qui dans ſa grandeur, ſurpaſſa de beaucoup l'ancienne Monarchie Romaine & tout l'éclat dont brille aujourd'hui l'Empire des Ottomans. Il étoit impoſſible qu'un ſeul homme, depuis l'Orient juſqu'à l'Occident, depuis les Indes juſqu'en Eſpagne, pût tout voir, tout entendre, tout gouverner. Les Califes, pour les aider à ſoutenir le poids de leur ſceptre de fer, ſe donnoient des Gouverneurs, des Emirs & des Viſirs. Mais ces Viſirs, la force en main, s'élevoient, en très-peu de temps, au rang ſuprême de Sultan, & ne laiſſoient à leur

bienfaiteur qu'un titre brillant, & quelques jeux d'enfant auſſi frivoles. On leur tenoit l'étrier en montant à cheval. On les nommoit les premiers dans les prieres qui ſe diſoient dans les Moſquées.

Très-ſouvent un de ces Emirs faiſoit reſpectueuſement ſon entrée à Bagdad; avec la plus profonde ſoumiſſion, marchoit à pied, à côté du cheval de ſon Souverain, l'accompagnoit à ſon Palais avec un ſuperbe cortège, & là — le détrônoit.

C'eſt préciſément à cauſe de ces révolutions fréquentes, que l'Hiſtoire Arabe, je veux dire l'Hiſtoire de tous les Empires fondés par les Arabes, fait mention d'un ſi grand nombre de familles rapidement célébres, & tout auſſi promptement oubliées. Comètes enflammées, que les Peuples, dans l'admiration & dans l'effroi, voyoient tout-à-coup briller & ſe perdre dans le néant.

Les Gaznevides, les Bouides, les Ajoulites, & d'autres noms ſemblables,

ſont aſſez connus par les Hiſtoriographes; mais la race des Selgioukes ſurpaſſe toutes les autres en gloire, en puiſſance, & par ſon éternelle durée.

Illuſtre poſtérité d'un fuyard, qui, avec beaucoup de peine, ſauva ſa vie à Khozoar, & qui, par ſon courage indompté, s'acquit enſuite un parti formidable & un grand nom, braves & entreprenans, & encore plus heureux que leur Pere, les Selgioukes s'étendirent à ſi grands pas de géant, que, tout au plus, en trente années, l'immenſe pays, tout entier, entre le Tigre & l'Oxus, fut ſoumis à leur domination. Dès-lors, on prit l'habitude de les qualifier de Sultans de Bagdad; & aujourd'hui encore leurs deſcendans ſont aſſis ſur le trône de Conſtantinople.

Le Sultan Maſſoud, un de ces Selgioukes, eut en partage les Empires de Perſe & de l'Irack; & comme la plupart des Princes de ſa Maiſon, il établit ſa Cour à Iſpahan. Il eut tout ce mâle courage, qui paroiſſoit héréditaire à ſa race, & qui alors chez

preſque tous les Mahométans, étoit la vertu la plus eſtimée, la ſeule grandeur! Mais l'éducation que ſon Pere lui avoit fait donner par les plus célébres Savans de ſon ſiecle, lui avoit profondément inſpiré le goût des arts & des ſciences. Il ne craignoit point la guerre, il n'évitoit point la guerre par une lâche condeſcendance. Ce n'étoit pas là ce que ſes maîtres lui avoient appris! Ils lui avoient appris que tous les Empires du monde, ſont payés trop cher de la vie d'un homme de bien: & que ſous un prétexte ſpécieux de gloire, à l'aide de mille préjugés barbares, d'inſatiables Viſirs, incapables de s'honorer par quelque ombre de mérite qui leur feroit propre, vendroient, à prix d'argent, le ſang d'un million d'hommes, dont les malédictions éternelles retomberoient ſur ſa tête. Le ſeul deſir du bien public étoit un titre sûr à ſes récompenſes, & il aſſembloit autour de ſon trône bien plus de Poëtes & de Philoſophes, que de Généraux.

Ce n'étoit point là l'eſprit de ſon ſiecle,

& moins encore l'eſprit de ſon pays. Le caractere guerrier de ſes ancêtres avoit inſenſiblement fait penſer à tous les Muſulmans que le ſeul brave étoit digne de les gouverner. Le Sultan Maſſoud eut à peine fait examiner les prétentions de ſon voiſin Atabeck (1) Hadir, fixé les bornes de ſon Empire, non par ſes armées, mais par ſes Ambaſſadeurs; à peine la premiere année de ſon regne s'étoit-elle paſſée ſans troubles & ſans combats, que déja la moitié de ſes ſujets murmuroit, & que les mécontens parmi le peuple imaginerent pouvoir être impunément déſobéiſſans & rebelles.

Ils ne connoiſſent pas Maſſoud!

Son courroux ne s'enflammoit pas aiſément, mais lorſqu'il s'allumoit, c'étoit l'éruption d'un volcan, qui enſévelit des

(1) Noms de certains Princes qui devoient leur premiere puiſſance aux Selgioukes, dont ils avoient été les Précepteurs. Le mot Arabe *Atabeck*, veut dire *Pere* ou *Précepteur*.

peuples entiers ſous des torrens de feu. Auſſi-tôt que Maſſoud eut aſſemblé ſon armée & tiré l'épée, il jura la mort au téméraire qui ôſeroit préſenter à ſes regards un front ſéditieux. Et il tint ſon ſerment.

Dans tous ſes combats, il fut vainqueur, un grand nombre de rebelles fûrent livrés à la fureur du glaive qui les dévora, pluſieurs chefs tomberent ſous la hache des bourreaux; & pour épouvanter les audacieux, leurs têtes toutes ſanglantes fûrent expoſées ſur les remparts d'Iſpahan.

Mais avec toute ſa colere, Maſſoud écoutoit encore plus ſouvent ſa clémence que ſa juſtice. Repentir! prieres! Maſſoud avoit un cœur d'homme, & le coupable étoit ſauvé.

A peine fut-il rentré vainqueur à ſa Cour, que le glaive de la vengeance tomba de ſes mains, & il ſe rendit à ſes ſciences. Il croyoit avoir ſuffiſamment montré combien ſon bras étoit terrible dans ſa juſte fureur; il croyoit avoir aſſez vaincu pour jouir en paix des fruits de ſa victoire. Il

ſe trompoit. Son repos ne fut pas de longue durée. De toutes les ſemences funeſtes à l'humanité, celle qui fait germer la rébellion a des aîles, & la plus petite racine qu'on oublie, la reproduit tout-à-coup par milliers.

Ils ne croyoient pas encore avoir ſuccombé à la ſageſſe & au courage de Maſſoud, mais à ſon bonheur. Et ſi dans les Provinces les plus éloignées, une troupe de brigands avoit pillé quelques voyageurs, ou qu'un ſoldat ivre eût eu diſpute avec un particulier, tout de ſuite la Province entière en allarmes, étoit près d'appeller le plus grand malheur, cet évènement fâcheux, & d'attribuer tout cela à l'inactivité du Monarque, de l'accuſer hautement; & même on ôſoit dire qu'il étoit bien homme à juger les beautés d'un Poëme, mais incapable de veiller à la ſûreté de ſon peuple.

Les mécontens ne tarderent pas à trouver des hommes qui s'offrîrent d'être les chefs de la révolte, & avant que Maſſoud pût

même ſoupçonner le moindre danger, il l'apperçut déja ſur ſa tête. De plus de trente endroits différens, on lui apporta, coup ſur coup, des nouvelles de révolte & de guerre, & il ſe vit encore dans la douloureuſe néceſſité de combattre pour ſon trône & pour ſa vie ! De combattre contre ſes ſujets !

Une circonſtance, aſſez ordinaire cependant, augmentoit encore ſon danger. Atabeck Khaled, ſon plus puiſſant voiſin, voyant les troubles de l'Irack, qui de toutes les Provinces du Calife avoit toujours été la plus mal diſpoſée, crut, en politique habile, pouvoir ſaiſir cette occaſion heureuſe d'aggrandir ſes Etats, & s'unit aux rebelles.

Ce n'étoit plus un amas de peuples ſans diſcipline, & dont les armes de toutes eſpeces leur étoient auſſi funeſtes qu'à leurs ennemis. C'étoient des armées ſavamment conduites; & dans les deux partis, tous les efforts des manœuvres les plus ingénieuſement cruelles, & le déſeſpoir d'être

vaincu. La guerre dura deux grandes années. Mais dans tous ces horribles combats, ſans doute pour la juſtice de ſa cauſe, Maſſoud fut encore accompagné d'un bonheur illimité. Le ſang des rebelles couloit par torrens. Leurs aſyles fûrent détruits, leurs alliés, qui lâchement les abandonnerent, pourſuivis & taillés en pièces. Maſſoud revint en triomphe à Iſpahan, tous ſes ſoldats ployant ſous les riches dépouilles des ennemis, ſes Généraux tout chargés de palmes & de lauriers.

Mais hélas ! Maſſoud n'y retourna plus le même. Ses mains teintes de ſang, ſembloient prendre plaiſir à le répandre. Forcé de punir des rebelles, il s'étoit accoutumé à voir tuer des hommes. Souvent trompé par ſes Courtiſans, il ne ſe fioit plus à perſonne. Pendant une année entière, chaque jour l'avoit convaincu plus fortement qu'il lui falloit renoncer à ſa bonté ou à ſa couronne. Il ſe ſentoit peu de goût pour ce dernier

ſacrifice. Il réſolut donc de ſe contraindre & de donner à ſon peuple un tyran, ſeulement pour quelques mois; mais cette contrainte ſe changea bientôt en habitude, & ſon cœur fut bientôt endurci.

Plus de guerres. Tout étoit tranquille autour de lui. Mais ſon cœur ne l'étoit pas! Deux fois il avoit été ſurpris par la révolte, il ſe promit bien de leur rendre une troiſieme ſurpriſe difficile. Et maintenant il prenoit tout auſſi aiſément les innocens pour des ſcélérats, qu'autrefois il avoit pris des ſcélérats pour innocens. Tout homme aimé du peuple lui devenoit redoutable; celui qu'il avoit élevé lui-même aux plus grands honneurs, c'étoit ſa premiere victime; malheur à ceux dont le regard ferme, ou la voix généreuſe annonçoit du courage, il comptoit pour ennemis tous ſes ſujets; & pour perdre la tête, il ne falloit qu'avoir bien mérité de ſa patrie, il ne falloit que montrer l'intention de lui être utile.

C'eſt alors que la Perſe & l'Irack firent

des vœux ardens pour r'avoir ce bon & paiſible Maſſoud d'autre fois, qu'ils avoient mépriſé. Point d'eſpérances d'être bientôt délivrés de ce joug inſupportable. Maſſoud étoit jeune & fort, & il étoit aimé de ſes ſoldats, qu'il flattoit ſans ceſſe, comme font tous les tyrans.

Et pourquoi ne l'auroient-ils pas aimé? Chaque nouvelle de la plus petite révolte, étoit pour eux comme un jour de fête. Il eut ſouvent à tuer des hommes; c'étoit pour eux l'occaſion de s'enrichir. Sans pitié. Jamais de grâce. Et il ſe voyoit craint davantage. Voilà tout ce qu'il demandoit.

Le paſſage de la vertu au crime eſt une eſpece de précipice, on a peine à s'arrêter dans ſa chûte, & ſouvent on l'a franchi d'un ſaut. Mais le retour à la vertu, dans le plus noble courage, exige de ſi grands efforts, que mille ſe laiſſent retomber dans le vice, & que cent mille autres n'ôſent pas avoir l'idée d'en ſortir. Perſonne n'eſpéroit donc plus un changement en

Maſſoud. Tous les gens de bien, tous ceux qui aimoient leur Patrie, & ceux même qui n'aimoient que leur intérêt particulier, demandoient chaque jour ſa mort dans la ferveur de leurs prieres.

Le Sultan avoit paſſé deux ſemaines entières, caché au fond de ſon Palais, dans une ſombre triſteſſe. Viſible pour un petit nombre de ſes Emirs, & ſans être cependant bruſque ni dur, il étoit froid en leur parlant. Tout-à-coup il reparoît dans le cercle de ſes Courtiſans, à la tête de ſes ſoldats, aux yeux de tous ſes ſujets, & l'on n'ôſoit croire aux apparences d'un changement ſi précipité. Son œil toujours ſérieux, mais doux, n'avoit plus rien de cruel. Vengeur ſévere du vice effronté, juge redoutable de l'Opreſſeur, Maſſoud ne confondoit plus dans ſes injuſtes ſoupçons, l'innocent & le coupable. La richeſſe n'étoit plus un crime. Le mérite & la vertu redevenoient encore des titres sûrs à ſes prodigues bienfaits. Il animoit d'un regard l'audace du génie.

Le vrai repentir trouvoit ſouvent grâce. Si des hommes très-ordinaires étoient quelquefois récompenſés, le mérite modeſte qui n'aſſiége point la porte des Emirs, n'avoit jamais le cruel beſoin de lui vanter ſes ſervices. Par les honneurs dont il combloit les plus foibles talens, il ſavoit bien qu'il augmentoit le zèle du vrai mérite, de l'homme vraiment ſenſible, que le bonheur d'autrui n'a jamais rendu malheureux.

Au-deſſus du trône de Maſſoud, on liſoit en lettres d'or ces vers audacieux d'un jeune Poëte :

De remords déchirés, par le crime avilis,
Sois sûr que, tôt ou tard, les tyrans ſont punis !

Et chaque jour il prouvoit par ſa conduite qu'ils étoient auſſi gravés dans ſon cœur. Les trois quarts de la journée étoient conſacrés aux affaires de l'Etat, le reſte à la culture des belles connoiſſances, à nourrir ſon cœur de ſentimens délicieux, & à des entretiens profonds avec les ſages de ſon

Empire. Il les accueilloit, près de ſon trône, avec bonté. Jamais Euler, Bernſtorf ni Condorcet, ces amis de l'humanité, ne fûrent plus honorés par les illuſtres Souverains, qui ont daigné applaudir à leurs ſublimes leçons. Le ſoldat, toujours craint, n'ôſoit plus être effréné.

Un pareil changement étoit trop extraordinaire pour ne pas être l'objet de tous les entretiens. L'hiſtoire malheureuſement, fournit trop d'exemples que les Peres du peuple ſont devenus des tyrans, la tyrannie a toujours d'heureuſes prémices; mais les Hiſtoriens ne diſent point que les tyrans ſoient tout-à-coup, devenus les Peres de la Patrie. On ſuppoſoit mille & mille raiſons plus originales les unes que les autres, & — l'on ne trouvoit rien. On examinoit, on diſputoit, & pas un fait dont on pût être sûr, qui eût cauſé le changement de Maſſoud. Un coup du haſard vint tout éclaircir.

Parmi les ſages de la Nation, on comptoit Abdallah Séfi, & il le méritoit. Sa-

vant, modeſte, & toujours intègre. Dans tout le Royaume, il y avoit tout au plus quatre ou cinq Fakirs & quelques Derviches qui n'étoient pas tout-à-fait ſes amis. Les uns, parce qu'il ne donnoit pas aſſez d'aumônes à leur oiſiveté, les autres, parce qu'il ne paroiſſoit pas prendre à la lettre, toutes les lettres de l'Alcoran. Un jour, il ſe trouvoit en ſociété avec l'Iman & pluſieurs Derviches, quand la converſation tomba ſur le changement de Maſſoud. Un Derviche aſſuroit que par des prieres continuelles & un jeûne auſtère pendant quinze jours, il avoit porté le Prophête à opérer ce miracle. L'Iman ôſa les contredire, & ſe vanter que tout au contraire, c'étoit lui-même qui avoit attendri le cœur du Monarque, par une remontrance ſérieuſe, dont perſonne, à l'exception de lui ſeul, ne pouvoit être inſtruit. Un troiſieme, un peu plus ſage, attribuoit cet heureux changement à quelque beauté de ſon Harem. Tous ces grands Politiques, ſe mocquant en ſecret les uns

des autres ; croyoient voir beaucoup plus loin que leur voiſin, & tous ces grands Politiques — ne voyoient rien.

Abdallah avoit écouté leurs graves diſſertations avec le plus grand ſang-froid, & même lorſqu'ils lui demanderent à ſon tour ſon opinion, il refuſa long-temps de la dire. Enfin, perſécuté par leurs ſollicitations amicales, comment puis-je, leur dit-il, trouver la cauſe d'un changement dont la réalité eſt peut-être encore au nombre des choſes douteuſes? Fatigué de la chaſſe, dit Pilpai, le Lion ſe repoſe quelquefois, mais malheur au voyageur imprudent, qui ſe fie à cet affreux ſommeil, dans lequel il ne fait que raſſembler ſes forces pour un nouveau carnage.

Ce fameux fabuliſte Indien, dont le célebre Nushirvan, comme on ſait, c'eſt-à-dire, comme on ne ſait pas, a fait traduire les Œuvres en langue Perſanne, eſt extraordinairement eſtimé des Orientaux ; & il eſt fort poſſible qu'il ſe ſoit ſervi très-à propos de cette ſentence. Mais Ab-

dallah ne fut pas ſi heureux. Sa Philoſophie dormoit pour laiſſer briller ſa lecture. Quelque intimes que lui parûſſent ſes amis, il y avoit dans le nombre de ces amis, des Derviches.

Vingt-quatre heures à peine écoulées; le Sultan avoit déja commandé qu'on lui fît venir Abdallah!

Il arrive, & la pâleur de ſon viſage, ſa démarche incertaine, & ſon regard inquïet annonçoient toutes ſes craintes. Un ſourire même de Maſſoud le raſſura peu; car alors que le ſoleil luit on craint doublement l'orage.

Aſſis dans toute ſa majeſté terrible, le Sultan, du haut de ſon trône, ſans proférer une parole, regardoit Abdallah, ſeul, immobile, au milieu de ſon palais, & tous ſes Courtiſans, au loin, rangés, debout, en demi-cercle, qui n'ôſoient pouſſer un ſoupir, qui n'ôſoient abaiſſer leurs yeux vers la terre, ni rencontrer ſes regards. Tout gardoit un ſilence ſolemnel,

comme le ſilence du tombeau ! Chacun ſe diſoit en frémiſſant :

Comme ton cœur battroit bien davantage, ſi tu étois Abdallah !

Maſſoud vit que cette vengeance lui avoit réuſſi. Il en jouiſſoit lentement. C'étoit la ſeule qu'il voulût prendre. Enfin il rompit ſon cruel ſilence :

Tu as parlé de moi, & je te remercie, Abdallah, de m'avoir comparé au plus noble des animaux, au Lion.

Mais, dis-moi, avec cette franchiſe qui convient à un ſage, ſi alors tu as conſidéré le Lion, comme le Monarque des Forêts, ou comme l'animal le plus féroce.

ABDALLAH.

Je proſterne mon front dans la pouſſiere, ſouverain Maître des Croyans ; ſi c'eſt un des plus beaux attributs du Tout-Puiſſant de pardonner à l'imprudence, ſi Ali a même pardonné à ſes aſſaſſins, j'ôſe eſpérer. . . . .

MASSOUD.

Avec un ſourire.

Que je ſuivrai d'auſſi glorieux exemples, n'eſt-ce pas ?

ABDALLAH.

Avec grandeur & fermeté.

Monarque, tu m'ordonnes de parler avec franchiſe, & je parlerai avec franchiſe, quand ce jour n'auroit plus pour moi de lendemain.

Cette comparaiſon imprudente ne devoit pas être un éloge. Quand je t'ai comparé au Lion, je doutois encore de la véritable bonté de ton cœur, & de la ſincérité de ton changement. J'ai voulu parler de la férocité du Lion, & non de ſon grand courage. Et certainement j'ai mérité de mourir, à moins que pour ton propre intérêt, tu ne veuilles me faire grâce.

LE SULTAN.

Pour mon propre intérêt ?

ABDALLAH.

Oui, Sultan, pour ton intérêt, je le répéte. Tu as en tes mains la plus heureuſe occaſion de confondre tous ceux qui penſeroient encore de toi, ce que j'en ai penſé. Pardonne. Et ils ſont confondus. Exerce une juſtice ſévere, & l'on penſera que j'ai dit la vérité. On appellera la mort d'un Martyr, la mort la plus douce dont tu pourrois punir mon imprudence.

LE SULTAN.

Tu te défends à merveille, Abdallah. Celui qui ſe connoît un foible, cherche toujours à trouver le côté foible de l'homme qu'il a devant lui, & j'avoue que tu as heureuſement deviné le mien.

Je te pardonne. Mais pour que cette grâce ne paroiſſe pas un ſimple mouvement de vanité; pour étouffer à jamais, s'il eſt poſſible, l'idée que mon changement n'eſt qu'un caprice paſſager, ou peut-être un ſtratagême, je vais t'en raconter l'hiſtoire;

en préſence de toute ma Cour. Je dirai ce qui a fait plus d'impreſſion ſur moi, que toutes les remontrances de l'Iman, que d'ailleurs je ne puis me rappeller, & plus que tous les jeûnes des pieux Derviches, ſans douter cependant de la force de leurs prieres, & même plus que les murmures de mon peuple au déſeſpoir. Car tu ſais ce qu'eſt le peuple pour les tyrans !

As-tu envie de l'entendre ?

ABDALLAH.

O Monarque, cette divine condeſcendance.....

LE SULTAN.

C'eſt une réponſe & non point un éloge que je t'ai demandé. Comme en effet cependant je m'attends bien à votre aveu à tous, je profiterai pour vous en rendre compte de cette occaſion favorable ; d'autant plus heureuſe que le ſeul homme qui ſeroit peut-être un peu conſterné au commencement de cette hiſtoire, eſt abſent.

Vous ſavez tous quel a été le crédit d'Adul, depuis que je ſuis monté ſur le trône, & qu'il eſt depuis long-temps le chef de mes conſeils & de mes armées. Vous ſavez tous combien il mérite mon eſtime par ſon intègre fidélité, & s'il eſt digne d'être aimé de mon peuple pour le ſage emploi de ſes richeſſes & de ſon crédit.

A cet éloge, dix viſages de Courtiſans pâlirent de jalouſie. Maſſoud s'en apperçut, les fixa d'un regard qui les fit rougir, & continua :

Une fois il fit une faute ſans le vouloir & ſans le ſavoir. Ce fut lorſqu'il me donna le conſeil de punir, avec ſévérité, une ſeconde révolte. Vous ſavez ce que bientôt cette ſévérité me fit devenir, vous ſavez...

La punition eſt aſſez grande, puiſque moi, votre Prince, je ſuis forcé de m'accuſer ainſi publiquement.

La place de mon Viſir étoit une place dangereuſe. Mais Abdul avoit trop bien

mérité de moi, ſes ſervices étoient trop grands, trop reconnus, pour en perdre ſitôt le ſouvenir. Ce ne fut qu'à ſon retour d'une petite guerre, qu'en voyant des flots de peuple inonder ſon paſſage, & l'accueillir par les plus ſincères acclamations, la jalouſie s'éveilla dans mon cœur. Dès ce moment, je réſolus ſa mort; mais cet amour du peuple, les richeſſes de mon Viſir & ſa prudence, ne me laiſſoient pas ſans inquiétudes. Je craignois autant de lui laiſſer la vie que de le faire mourir, & pour la premiere fois de ma vie, je fus obligé de chercher un ſtratagême.

Dans un de mes jardins, ſur les bords du Tigre, eſt un endroit eſcarpé, que l'impétuoſité du torrent a creuſé en-deſſous de tous côtés. Un rocher, dont la cîme s'avance au loin ſuſpendue ſur les flots, peut à peine en ſoutenir la violence; car il en tombe très-ſouvent des éclats monſtrueux. Quand on veut regarder en bas, l'œil s'éteint, & la tête tourne, tant cette hauteur eſt effrayante! C'eſt-là que

je voulois un jour l'attirer, en m'entretenant familièrement avec lui des plus grands intérêts de mon Empire; de ma propre main, lorſqu'il s'y attendoit le moins, le précipiter, & mettre enſuite, avec une triſteſſe feinte, la cauſe de ſa mort ſur un faux pas malheureux. Pour être encore plus sûr d'éloigner toute eſpece de ſoupçon, je comblois alors Abdul, plus que jamais de faveurs & de préſens, dans la moindre affaire, je demandois ſon conſeil, & me faiſois toujours accompagner de lui ſeul, dans mes promenades du matin.

Je croyois avoir déja tout préparé, le ſoleil qui devoit éclairer Abdul pour la derniere fois, étoit déja levé, Abdul marchoit déja plein de confiance à mon côté. Nous voilà ſur cette funeſte promenade, l'endroit fatal à trois pas de nous, & tout-à-coup par un effet du haſard — —

Eſt-ce par un ſimple effet du haſard? ou par la volonté divine? Cela me reſtera toujours à concevoir!

Je ſens mon pied gliſſer, la terre ſous mes pas chanceler, un immenſe éclat du rocher où j'étois déja ſe détache. Sans le bras d'Abdul, qui, plus prompt que l'éclair, me ſaiſit, & m'enleve avec la force d'un géant, c'en étoit fait de ma vie.

Je ſais, Abdallah, que tu es un des plus ſages de mon peuple, mais quand tu ſerois le plus ſage de tous les enfans d'Adam, tu aurois la plume de cet Ange, que le Prophête de Dieu a vu dans le Ciel écrire nos actions; (1) tu ne ſaurois jamais rien peindre de tout ce que j'ai ſenti, quand tout-à-coup je me ſuis vu ſauvé! Sauvé par la main d'Abdul!

Vous ſavez tous ſi dans mainte bataille

(1) Lors de ſon voyage au Ciel, ſi connu des Mahométans. Cet Ange étoit ſi prodigieuſement grand, qu'il y avoit entre ſes yeux un eſpace de ſoixante & dix mille journées; & une faute aſſez plaiſante, l'Artiſte habile qui a fait le Ciel dans lequel on trouva cet Ange, ne lui donne que cinq cents journées de hauteur.

j'ai craint la mort, ſi j'ai fui devant elle de la moitié d'un pas. Ce ne pouvoit donc pas être la ſeule joie de voir ma vie conſervée, qui fit frémir mon cœur d'étonnement. Mais ſauvé par celui dont j'avois réſolu la mort, & à trois pas de l'abîme qui devoit être ſon tombeau ! Mon Empire & mes jours entre ſes mains, quand je croyois tenir ſa deſtinée entre les miennes !

Ce terrible ſentiment de ma foibleſſe ! ce mêlange de honte, de joie, de remords & de reconnoiſſance m'anéantirent. Je reſtai quelques inſtans muet, je fixai, avec effroi, le rivage malheureux, & je me précipitai dans les bras d'Abdul, je l'embraſſois, & je ne pouvois pas parler. Enfin je m'arrachai de ſes bras, je m'enfermai dans le plus déſert de mes appartemens. Je me proſternai devant l'Eternel. Peu de paroles, mais quel ſentiment profond de ma reconnoiſſance, & que de repentirs amers monterent vers ſon trône !

Triſte & ſolitaire, c'eſt ainſi que je paſſai le jour tout entier. A chaque inſtant, je me diſois, avec une nouvelle ſurpriſe, comme une choſe pour moi toujours nouvelle :

Comme tu es foible cependant avec tout ton pouvoir ! Quelque élevé que tu ſois au-deſſus des autres, tu as pourtant beſoin du ſecours & de l'amitié des autres !

Plus je méditois cette penſée, & plus j'en ſentois la force. Déja la nuit commençoit, & pour ſoulager un inſtant ma tête malade, de toutes les grandes penſées qui venoient en foûle m'accabler, l'idée me vint de me promener traveſti dans Iſpahan. Je l'avois fait tant de fois dans les premieres années de mon règne, je me croyois par-tout en ſûreté, comme un Pere au ſein de ſa famille. Mais la crainte, déja depuis long-temps, m'avoit ôté toute confiance, & même alors, tourmenté des plus vives allarmes, je preſſentois de cruels dangers.

La deſtinée t'auroit-elle ſauvé aujourd'hui par une faveur auſſi particuliere, ſi dès le même ſoir tu devois tomber ſa victime? Cette penſée m'encourage, & bientôt je ſors ſi parfaitement traveſti, qu'en me cherchant moi-même, je ne me reconnoiſſois plus. Après différentes courſes, j'entre avec la multitude. Je demande du ſorbet & toujours profondément rêveur, ſans faire attention à ce que je voyois, je regardois la foûle des allans & venans, des buveurs, des cauſeurs, & quelques autres qui, d'un air chagrin, mangeoient ſans rien dire.

J'entendis prononcer mon nom, je m'éveillai de mon engourdiſſement, & je vis, très-loin de moi, un reſpectable vieillard entouré de quelques hommes, jeunes encore, & vivement occupés de leur entretien. Inſenſiblement je m'approchai aſſez près d'eux pour que je pûſſe les entendre, & cependant je m'en tins aſſez éloigné pour ne leur faire naître aucun ſoupçon.

Ma curioſité ſe changea bientôt en ſurpriſe, quand j'appris que l'évènement du matin étoit le ſujet de leur converſation, & je n'en reſtai pas à la ſurpriſe, vous le croirez aiſément, en vous répétant quelques traits de cet entretien que je n'oublierai de ma vie.

Juſqu'à ce jour, dit le vieillard, les bénédictions de toute la Perſe, ont toujours accompagné les actions généreuſes d'Abdul, mais je doute fort qu'on le béniſſe pour ce qu'il a fait aujourd'hui !

Cela peut-être, mon Pere, reprit un des plus jeunes, mais je te conjure de mettre à l'avenir plus de réſerve dans tes diſcours. La ſeule exclamation par laquelle tu as interrompu le récit du Courtiſan, ne dévoiloit que trop tes ſentimens, & tu ſais pourtant qu'il n'y a point d'oreille plus fine que l'oreille d'un tyran, ni de langue plus acérée que la venimeuſe langue d'un Courtiſan.

Que le tyran puiſſe m'entendre, & qu'un vil Courtiſan donne à mes diſcours quelle interprétation il lui plaira !

Ce fut là ce que le vieillard répondit à ſon fils.

Qu'importe, mes enfans, que mes yeux ſoient fermés par un tyran, ou quelques jours plus tard par la vieilleſſe ! Avec plaiſir ! ah oui, avec plaiſir, j'irois offrir moi-même, à la hache des Bourreaux, ma tête blanche, ſi je pouvois alléger, par ma mort, le joug de la Perſe, ou attendrir le cœur de Maſſoud. J'ai à préſent quatre-vingts ans, & il y en a déja cinquante que mon Pere eſt mort. Je trouvai alors dans ſa cave neuf bouteilles du vin le plus ancien & le plus exquis. Elles ſont les ſeules que j'aie ôſé boire, contre la loi de Mahomet, encore ne les ai-je bues que dans les plus grands jours de mon bonheur. Et je n'ai pas encore bu les neuf bouteilles !

J'en montai deux, quand mon premier fils me fut né, deux quand le Pere de Maſſoud ſauva la Perſe par une victoire brillante, & deux quand Maſſoud lui-

même monta ſur le trône. Mais je vous jure que bien volontiers je vous en ſervirois trois aujourd'hui, les trois dernieres, ſi je le ſavois mort ou changé.

On rioit du ton franc & ouvert du vieillard; mais que mon âme étoit peu diſpoſée à ſe réjouir! Je ſentis une larme tomber de mon œil. Décidez vous-même ſi je pleurois de honte ou de repentir. Ce n'étoit pas, je vous aſſure, une larme d'indignation. La veille, ces libres diſcours auroient peut-être coûté la vie au vieillard, mais alors ils entrerent profondément dans mon cœur préparé. J'en ſentis tout le reproche, avec une émotion qui n'avoit rien de la colere, & je fûs obligé de ſortir, dans la crainte que cette émotion vive ne me décelât à leurs yeux.

C'eſt donc pour ta mort, me diſois-je à moi-même, en rentrant dans mon palais, qu'il voudroit ſe réjouir plus encore que dans les plus doux momens de ſa vie. Il honora ſon premier né de deux bouteilles, & ton aſſaſſin, il veut l'honorer

de trois, & des trois dernieres! O Maſſoud, Maſſoud! Si ce n'étoit pas là pour te maudire, la voix d'un ſeul individu? Si c'étoit la voix de tout ton peuple déſeſpéré! Hélas, hélas! j'ai entendu par ſa bouche les cris des malheureux que mon injuſtice a faits!

Si les angoiſſes de la mort déchiroient en ce moment ton cœur, cette idée horrible que tes tourmens font pouſſer des cris de joie à des millions d'infortunés, ne ſeroit-elle pas cent fois plus affreuſe, que la douloureuſe & lente torture de la ſéparation de l'âme & du corps!

Ses trois dernieres bouteilles pour ta mort!

Voilà les plaintes cruelles, que même en craignant de les entendre, je me répétois mille & mille fois dans la ſolitude de mon palais. Ce ne fut que long-temps après que je me rappellai ſoudain qu'il avoit dit *mort* ou *changé*. Auſſi-tôt, du fond de mon cœur, je conçus le deſſein inébran-

lable d'être, tout-à-coup, un autre Maſſoud. Je combattis cependant avec moi-même ſur la poſſibilité de l'exécution. Il falloit de grands ſacrifices — & je les fis tous à la fois. De-là, ces jours d'un ſilence morne où je reſſemblois moins à un homme qu'à un bloc de marbre. De-là, ce changement qui vous a tous étonnés. Jugez maintenant ſi ce qui l'a occaſionné eſt le ſimple effet d'un caprice. Si maintenant vous pouvez compter ſur la certitude de mon changement? Et ſi je puis eſpérer à mon tour de mériter bientôt les trois bouteilles du vieillard.

Elles ſont bues!

Crie au loin, à pleine voix, un jeune homme qui perce avec audace les triples barrieres des Courtiſans étonnés, & qui vient ſe proſterner aux pieds du trône.

Le jeune homme, inconnu dans la foule, à la porte du palais, avoit entendu les diſcours du Sultan.

Elles ſont déja bues! tes vœux ſont

déja remplis ! Illuſtre Commandeur des Croyans !

MASSOUD

Un peu étonné.

Et qui donc es-tu, jeune homme, pour me donner une telle aſſurance ?

LE JEUNE HOMME.

Je ſuis à la vérité, un des plus petits, mais certes, un de tes plus fideles ſerviteurs, un des fils du vieillard dont tu viens de parler tout-à-l'heure, & je fûs préſent à ce même entretien, qui a fait ſur toi tant d'impreſſion !

MASSOUD.

Comment ! & depuis il auroit..... Jeune homme, je t'ordonne de ne point me flatter.

LE JEUNE HOMME.

Illuſtre Commandeur des Croyans, les enfans de Sélim n'ont jamais fait rougir la vérité.

Hier au ſoir, quand mon Pere vit encore autour de lui ſes quatre fils raſſemblés, voici à peu près comme il nous parla :

Mes enfans, mes yeux s'éteignent, je ſens de plus en plus le poids de la vieilleſſe s'appeſantir. Je m'éveille plus fatigué que je ne m'endors, je m'endors plus fatigué que je ne m'éveille. Tout finit. Il paroît donc que ma carriere eſt proche de ſon terme. Avant de ſortir de la vie, laiſſez-moi jouir encore de toute mon âme, d'une grande joie, ne fût-ce même que la joie d'un ſonge ! Vous ſavez ce que je me ſuis propoſé de faire, quand je verrois Maſſoud *mort* ou *meilleur*. Il paroît changé, par un miracle incompréhenſible ; car depuis pluſieurs mois, j'entends par-tout les Sages lui donner le nom de Pere. Qu'en penſez-vous mes enfans ? Si nous eſpérions la continuation de ce miracle, & ſi nous vuidions les bouteilles que j'ai vouées au changement du cœur de Maſſoud !

C'eſt ainſi que parla mon Pere à tous ſes enfans attendris, & avec quels tranſ-

ports de joie, ils lui applaudîrent! Ah ſi je pouvois te peindre la douce ivreſſe de cette ſoirée, ſes vœux pour la Perſe, ſes eſpérances, ſes larmes, ſes bénédictions pour toi — — O Monarque, ſi tu pouvois ſavoir comme on aime, comme on chérit, comme on bénit les bons Rois!

Maſſoud regarda autour de lui, & vit tous les yeux noyés de larmes. Un de ces momens rares, où un appartement royal pouvoit ſe vanter d'un ſpectacle vraiment attendriſſant.

MASSOUD.

Leve-toi, jeune homme, cours me chercher ton vieux Pere, que mes embraſſemens, & les bénédictions de tous mes ſujets, récompenſent aujourd'hui ſa franchiſe. Et toi auſſi, mon fils, ſois-en bien ſûr, tu ne ſeras plus déſormais un de mes derniers ſerviteurs. Tu ne peux rien demander d'irraiſonable, & tout ce que tu demanderas, te ſera accordé.

ABDALLAH, pour punir ton imprudence, je t'ordonne d'écrire tout ce que tu viens d'entendre, & l'Eternel....

Il éleve ſes regards vers le Ciel, il cherche en vain ſa voix pour exprimer quelque choſe de ce qui ſe paſſoit dans ſon âme, & il ſe retire dans un appartement ſolitaire, pour s'enivrer de ſon bonheur, de cette félicité que ſent le cœur d'un petit nombre de bons Princes.

X.

LE SULTAN MASSOUD.

2.

ATABECK-KHALED

A JURÉ UNE HAINE IMPLACABLE *AU SULTAN MASSOUD.*

ATABECK-KHALED, un Prince puiſſant, un grand Politique, voiſin formidable du Sultan Maſſoud, étoit ſon ennemi le plus indomptable, & c'eſt lui qu'on a déja vu, à la premiere nouvelle des troubles de l'Irack, ſoulever tout ſon Empire, pour donner aux révoltés des armes & des Généraux.

Peu de temps avant d'avoir conçu le noir & lâche deſſein de précipiter de ſes

mains Abdul dans le Tigre, le Sultan Maſſoud, alors un Tyran féroce, toujours indigné du moindre obſtacle à ſes horribles vengeances, apprend que les rebelles ſont reçus, à bras ouverts, dans les Etats & à la Cour d'Atabeck-Khaled; & qu'il vient d'honorer du Viſirat le perfide Babuck, un des premiers chefs de la révolte.

Qu'on juge ſi Maſſoud, le terrible Maſſoud, ſupporta tranquillement une auſſi cruelle offenſe! Il envoie menacer Khaled par ſes Ambaſſadeurs, lui reproche, avec indignation, ſon ingratitude envers le deſcendant des Selgioukes, lui rappelle, avec fierté, leurs bienfaits, lui fait entrevoir combien eſt grande ſa juſte fureur, & il demande que Babuck lui ſoit livré, à l'inſtant, pieds & poings liés, ou qu'il viendra lui-même le chercher à la tête de ſes armées.

Voici toute la réponſe d'Atabeck-Khaled:

Dis à ton maître que je l'attends. Je m'étonne qu'il me faſſe préveuir de ſa

visite ; lui qui devoit sentir, que je n'ai pas grands fraix à faire pour le recevoir. Tu peux l'assurer cependant que je connois trop les bienséances, pour ne pas aller à sa rencontre, s'il tarde long-temps à venir.

A cette orgueilleuse réponse, Massoud frémit de rage & d'indignation. Une armée puissante se mit en marche. Dans la place publique, à Ispahan, on planta un poteau d'infamie, surmonté d'un croissant, dont les cornes étincelantes ressembloient à des lances dressées. Et sur le front du poteau, on avoit écrit, en lettres de fer, cette inscription :

Pour les têtes de Khaled & de Babuck.

Déja les armées s'avançoient avec fureur pour se détruire. La querelle de deux Princes avoit déja coûté la vie & les biens de plusieurs milliers d'hommes. Et, tout-à-coup, se passa dans l'âme de Massoud, cet inespéré changement dont nous avons parlé.

Et il ne fit point redresser le poteau

d'infamie, qui fut renverſé dans une nuit orageuſe ; & il envoya des ordres au Général qui marchoit contre Khaled, de battre à la vérité l'ennemi le plutôt qu'il le pourroit, mais de ne point faire la guerre aux habitans ſans défenſe.

Arriverent bientôt après les nouvelles d'une bataille déciſive ; mais point de nouvelles comme les deſiroit Maſſoud. Ses troupes avoient été battues. Khaled dévaſtant cruellement tout ce qui s'oppoſoit à ſon paſſage, alloit pénétrer au centre de la Perſe avec une armée victorieuſe, & qui devenoit chaque jour plus à craindre par ſon approche. Ce fut alors que Maſſoud s'apperçut combien il valoit mieux être reconnu le Pere de ſes ſujets, que d'en uſurper le titre ſacré, comme tous ces tyrans, à pattes de velours. Une année plutôt, toutes ſes Provinces auroient accueilli le vainqueur avec des chants d'allégreſſe. On lui auroit offert des milliers de bras pour précipiter Maſſoud de ſon trône. Et maintenant le plus petit bourg, même ſans murailles,

faiſoit une défenſe courageuſe, & retardoit ſon ennemi de quelques ſemaines, de quelques jours. Pour l'arrêter quelques heures, ils réſiſtoient juſqu'au dernier ſoupir. Chaque pas coûtoit du ſang à Khaled, & affoibliſſoit ſon armée. Enfin Maſſoud, véritablement aimé, trouva dans les efforts généreux de tous les ſages de ſon Empire, tant de lumieres & de ſecours, qu'à l'inſtant même où il alloit être environné de toutes parts, il eut encore le temps d'aſſembler une armée nouvelle, de marcher vivement à la rencontre de ſon ennemi, & d'en triompher.

La frayeur diſperſa quelques reſtes d'hommes échappés au glaive des Perſans; & le Vainqueur reporta la guerre dans les Etats de ſon ennemi. A ſon approche, il vit toutes les Provinces effrayées ſe diſputer la gloire de ſe rendre à lui les premieres. Khaled lui-même, trahi par un de ſes favoris, fut chargé de fers, & livré à Maſſoud; qui honora ce Courtiſan d'une récompenſe à laquelle il

ne s'attendoit pas. Maſſoud lui fit trancher la tête.

Encore pendant quelque temps, Maſſoud commanda lui-même ſon armée, & bientôt, comme il n'y avoit plus rien de pénible à exécuter, il la diviſa en deux parties. Il en confie une moitié à ſes plus habiles Généraux pour ſoumettre quelques Provinces éloignées, & avec l'autre moitié de ſon armée, s'en retourne à Iſpahan. Une forte garde conduiſoit Khaled chargé de chaînes. Maſſoud n'avoit point encore voulu le voir. Ils croyoient tous qu'une mort ignominieuſe ſeroit le ſort de cet ingrat. Toute l'armée l'en jugeoit digne.

Maſſoud avoit donné ordre de l'avertir dès qu'on appercevroit le ſommet des tours d'Iſpahan. On lui annonça qu'on les voyoit. Auſſi-tôt il commande à ſon armée de faire halte, à ſes Généraux de s'aſſembler autour de lui, & aux gardes de Khaled d'amener leur priſonnier.

MASSOUD.

Atabeck-Khaled, je n'ai pas beſoin de te dire entre quelles mains eſt à préſent ta deſtinée.

KHALED.

Tu peux t'en diſpenſer. Je ne l'ai déja que trop ſenti.

MASSOUD.

Et cependant un autre vainqueur.... Mais j'ai à te faire une importante queſtion, laquelle influera beaucoup ſur ton ſort à venir. Vois-tu là-bas ces brillans ſommets dorés, qui réfléchiſſent avec tant d'éclat, les rayons du ſoleil levant? Ce ſont les tours d'Iſpahan. Si tu les voyois en vainqueur, & que je fûſſe ton priſonnier, que ferois-tu alors? Qu'aurois-tu déja fait?

KHALED.

Tu ne les aurois jamais revues, ou plutôt j'y aurois planté de mes mains ta tête au haut d'une lance.

Un cri d'indignation échappa à tous ceux qui entendirent ces paroles téméraires. Maſſoud fut le ſeul qui ne changea ni de viſage, ni de maintien.

C'eſt la réponſe que j'attendois.

Voilà tout ce qu'il ajouta. Et s'adreſſant à ſes Généraux, il leur demanda de quelle maniere ils lui conſeilloient de faire ſon entrée à Iſpahan, & quelle devoit être la deſtinée d'Atabeck-Khaled.

TOUS LES COURTISANS.

Quelle autre entrée qu'un triomphe? Quelle autre deſtinée que celle qu'il vient lui-même de prononcer?

MASSOUD.

Ce conſeil, preſque unanime, ne me paroît cependant pas le meilleur conſeil que vous puiſſiez me donner. Vous conviendrez avec moi, que le triomphe ne doit avoir lieu, qu'après une victoire complette, & la mienne, il s'en faut beaucoup, ce me ſemble, ne l'eſt pas encore. Et toi, Khaled,

tu t'es auſſi trompé, ſi tu crois que ton projet, ſi franchement avoué, ſoit la règle de ma conduite. Tous les hommes ont une façon de penſer qui leur eſt particuliere, & chacun de nous croît la ſienne meilleure. Tu ne voulois faire entrer dans Iſpahan que ma tête. Je veux t'y voir libre. Otez-lui ces fers. Tu ſeras le premier dans la marche, quand nous ferons notre entrée. Qu'on lui donne un cheval auſſi beau, auſſi pompeuſement orné que le mien.

Avez-vous quelque idée du regard d'un homme à qui l'on a fait accroire qu'on alloit lui montrer une caverne horrible, & auquel on montre tout-d'un-coup le plus riant payſage? Tel fut l'étonnement dont Khaled fut ſaiſi. De cruelles inquiétudes ſur un funeſte avenir, à cauſe du préſent trop heureux, & l'orgueil, & la honte, & l'indignation, & en dépit de lui-même, la vertu de ſon ennemi, qui commandoit ſon admiration, tout cela fut ſenti dans

un même instant. Il en resta comme accablé. Et enfin il s'écria :

Ou tu es un Ange du ciel, ou si tes paroles ne sont que dissimulation, dissimulation cruelle pour me rendre mes souffrances plus douloureuses, tu es le plus noir des démons ?

Massoud donna le signal, & chacun prit son rang. Son entrée ne se fit point avec pompe, mais avec majesté. Le Monarque, à la tête de son armée, fut reçu de tout son peuple avec des cris de joie. L'on étoit surpris de voir Khaled marcher si près de Massoud, & l'avide inquiétude de la vengeance & aussi de la pitié, sur sa destinée prochaine, augmentoit encore leur étonnement. On lui donna dans le palais même du Sultan, un appartement, une table & sa maison, non comme à un prisonnier, mais comme à un Prince étranger qui l'honoroit de sa visite.

Cependant arrivoient de tous cotés les plus favorables nouvelles sur l'armée que Massoud avoit laissée en arriere. Ce n'avoit

été qu'un ſimple paſſage, & point de guerre, tout s'étoit rendu ſans coup-férir. On lui députa même nombre d'Ambaſſadeurs pour lui jurer une éternelle fidélité, & comme il eſt d'uſage, toutes les Provinces, à les en croire, s'eſtimoient heureuſes d'avoir maintenant pour maître un ſi bon Prince.

Maſſoud ſe fit haranguer, ſa Cour aſſemblée. Khaled fut même obligé de les entendre. Ce qu'il fit avec une froideur étudiée, qui ne pouvoit cacher toute ſa douleur.

KHALED.

Juge, Maſſoud, ſi tu peux avoir en eux confiance. Trois de tes cinq Orateurs me doivent toute leur fortune. Il eſt vrai que d'avance je les connoiſſois pour des lâches. Je n'ai jamais craint les ingrats, j'aurois dû craindre des lâches. Mais tu l'as vu, Maſſoud, tous mes ſujets ne leur reſſemblent pas !

Et Khaled retomba dans ſa profonde

mélancolie, faiſant peu d'attention aux réponſes du vainqueur, & s'efforçant d'oublier qu'il étoit préſent à des ſcènes ſi douloureuſes.

Déja toute l'aſſemblée conſeilloit au Monarque d'ordonner des fêtes publiques pour rendre à l'Eternel des actions de grâces, & recevoir avec l'appareil le plus ſolemnel, le ſerment de fidélité de toutes les Provinces nouvellement conquiſes. Deux des plus jeunes Conſeillers, encore novices dans les ruſes politiques, nommèrent quatre à cinq villages, que par une généroſité plus que royale, on pourroit abandonner à Khaled. Les Initiés ſe taiſoient prudemment ſur un point que leur ſageſſe ne devoit nullement pénétrer.

Pour encourager toute ſa Cour à mettre la plus grande importance à ce qu'ils avoient à lui repréſenter, Maſſoud écoutoit tout le monde avec cette attention affectueuſe & recueillie, qui dans les bons Rois, eſt toujours un bienfait public. Enſuite il leur parla ainſi :

Les peuples qui viennent d'être ſoumis à mon ſceptre ſont éloignés, diſperſés & difficiles à gouverner. Un eſprit de révolte règne dans toutes ces Provinces, & les annales de l'Irack n'ont point encore offert dix années d'une adminiſtration paiſible. Il nous faut chercher un Gouverneur intègre, un homme sûr, auquel on puiſſe confier une pleine puiſſance, qui accoure au moindre danger, & qui appaiſe par ſa redoutable préſence tous ces troubles momentanés qui ne ſont rien à leur naiſſance, mais qui, tout-à-coup deviennent des maux incurables. N'êtes-vous pas de mon avis ?

Sans doute, ſans doute.

Mais ce qu'il eſt encore néceſſaire de trouver dans notre Gouverneur, c'eſt un homme de bien, qui connoiſſe à fond le pays, les mœurs des habitans, leurs coutumes & leurs loix, & ſur-tout, que le malheur ait rendu ſage.

Ils l'aſſuroient tous que le Grand-Prophête ne pourroit plus ſagement parler, quand ſoudain le Sultan ſe tournant vers Khaled, lui dit avec la plus auguſte majeſté :

Tu as de la grandeur d'âme, puiſque tu as mépriſé la diſſimulation. Je voudrois te délivrer du tourment de haïr. Si tu voulois nous réconcilier ? qu'en penſes-tu, allons, parle.

Khaled reſſembloit à un homme éveillé en ſurſaut d'un profond ſommeil, & qui s'apperçoit bien qu'on lui parle, mais qui n'entend rien de ce qu'on lui dit :

Allons, Khaled, éveille-toi pour l'amitié, pour le bonheur. Eveille-toi. Pour un Empire que je te donne, je demande ton amitié.

Dans le délire de la reconnoiſſance, Khaled va ſe précipiter aux pieds du trône.

Ce n'eſt pas ainſi que les Souverains...

S'écrie Maſſoud, qui s'élance de ſon trône pour l'empêcher de ſe proſterner à ſes pieds. Et avec bonté, en le relevant:

Eſt-ce ainſi que les amis s'honorent entr'eux ?

KHALED.

O Maſſoud !

MASSOUD.

Je veux que dès-à-préſent l'on te conſidere à ma Cour comme un Prince ſouverain, tu es libre, il dépend de toi de partir ſur l'heure, ou de reſter encore avec moi quelque temps à Iſpahan.

KHALED.

Au nom de l'Eternel, Maſſoud, détourne ton œil de cette larme ; car je n'en ai point verſé quand j'ai vu mon fils unique tomber mort dans la bataille.

Tout accoutumés que ſoient les Courtiſans

tiſans à ſe contraindre, ils ne purent s'empêcher de témoigner, par quelques exclamations involontaires, leur grande ſurpriſe. D'abord ils ne ſavoient trop que penſer de la conduite incompréhenſible de Maſſoud; mais voyant enfin que tout cela ſe faiſoit très-ſérieuſement, ils firent, à l'envi, retentir leurs félicitations & leurs éloges.

L'Iman vint humblement ſe proſterner & demander au Sultan s'il lui plaiſoit maintenant d'ordonner des prières & des fêtes publiques. Maſſoud lui répondit :

Je crois, ſans que j'aie beſoin de l'ordonner, que tout bon Muſulman remerciera aujourd'hui Allah, ce que je ferai auſſi. Quant aux fêtes publiques, je donnerai des ordres, quand je croirai vraiment qu'il en ſera temps.

A ces mots, il prit la main de Khaled, & ils s'éloignerent tous les deux.

On juge les hommes d'après ſon cœur. Malgré toute la généroſité de Maſſoud, diſoient les Courtiſans, il doit toujours

reſter au fond du cœur de Khaled un deſir caché de vengeance. Un bienfait à un ennemi, eſt un affront qu'il n'oublie pas, lorſqu'il redevient puiſſant, &, tôt ou tard, Maſſoud pourroit bien ſe repentir de cette imprudence, qu'il n'eſt gueres permis qu'à la jeuneſſe d'appeller grandeur d'âme. C'eſt d'ailleurs un proverbe chez les Muſulmans,

Quelquefois l'offenſé pardonne,
L'offenſeur ne pardonne point.

Ce mot d'un ſage, que l'expérience de tous les âges a rendu ſi terrible, ne fait pas un grand honneur à la nature humaine. Les âmes abjectes, que l'ingratitude avilit même à leurs yeux, pour étouffer des remords cuiſans, eſpèrent, à force de calomnies, déshonorer dans leurs penſées l'honnête homme qu'ils ont outragé ſans pudeur, & c'eſt toujours par de nouvelles injuſtices que répondent les ingrats qui ſe trouvent confondus.

Mais ce n'étoit pas ſeulement la lie de la Cour, c'étoit auſſi la majeſté du peuple qui craignoit de perdre dans Maſſoud un ſi bon Pere. Le Viſir Abdul le chercha bientôt pour l'effrayer de ſa cruelle expérience.

ABDUL.

Si tu es trop grand pour ne vouloir pas que la défiance amère flétriſſe un cœur qui a beſoin d'aimer, ſois au moins aſſez généreux pour aſſurer les deſtins d'un peuple dont tu fais le bonheur.

MASSOUD.

Je te remercie, Abdul, de tes inquiétudes pour ma sûreté. Tu verras bientôt que j'ai ſongé moi-même à t'en délivrer. Tu verras dans peu tes ſoupçons confirmés ou anéantis, & publiquement, je te le promets.

LE VISIR.

Publiquement ? Je n'en doute pas. Mais alors ſera-t-il encore temps d'y apporter remede, s'ils ſont fondés ?

Mon fidele Abdul, compte ſur ma prudence, tu ſeras content de moi.

Cinq jours après, Maſſoud donne, en l'honneur d'Atabeck, un feſtin ſplendide. Tous les Grands de ſa Cour fûrent invités. C'étoit par-tout l'éclat pompeux de la royauté, les yeux & les ſens étoient ravis, & pour que ce fût auſſi l'ivreſſe du plaiſir, le Sultan leur inſpiroit, par un ſouris paternel, le bonheur de la franchiſe, & le charme de cette confiance délicieuſe des amis, ſi rarement connue dans les Cours. Mais ceux qui avoient fait une longue étude des traits de Maſſoud, ou qui vouloient en connoître toute la profondeur, démêloient, de temps en temps, dans ſa gaieté, des réflexions ſérieuſes, & un regard perçant qui alloit pénétrer juſques dans l'âme de Khaled; & ils ſuppoſoient que le cœur de leur Prince étoit sûrement agité d'une grande émotion. Leur ſuppoſition étoit juſte, quoi-

qu'ils ſe trompaſſent ſur la cauſe de cette émotion vive, que les uns attribuoient à des ſoupçons aviliſſans, à de tardifs repentirs, & d'autres à une humeur naturellement chagrine.

On ſervit enfin le deſſert. Khaled, d'une voix ferme & majeſtueuſe, demande à tous les convives un grand ſilence.

KHALED.

Me permettras-tu bien, illuſtre Commandeur des Croyans, de terminer cet heureux feſtin, par une action pour laquelle je ne ſaurois avoir aſſez de témoins?

MASSOUD.

Quelle demande! Ne ſais-tu pas que tu es à la table d'un ami?

KHALED.

Je te haïſſois, Maſſoud, ma réponſe & mes combats féroces.....

Hélas! la poſtérité la plus reculée pleure la plus légère faute des Rois!

La cruauté avec laquelle je t'ai fait la

guerre n'ont que trop prouvé ma haine implacable. Mais qu'il y ait des âmes assez viles pour soupçonner que je te haïsse encore aujourd'hui ! aujourd'hui que tu viens d'agir envers moi avec la douceur d'un tendre Pere, avec la noblesse d'un Héros, & avec la bonté d'un Dieu, c'est quelque chose de décourageant que je ne puis concevoir.

MASSOUD.

Et pourquoi supposer qu'il y ait des hommes assez malheureux pour entretenir d'aussi abominables soupçons.

KHALED.

J'aime à croire, comme toi, qu'il n'en existe pas, & cependant voici la preuve de la plus noire turpitude. Hier, en montant à cheval, cette lettre m'a été donnée par un homme qui a disparu avant que j'aie pu lui demander qui l'avoit chargé de me la remettre. La voici. Lis.

MASSOUD.

Si elle est conçue de maniere que tous

mes Courtiſans puiſſent l'entendre, & je le préſume, puiſque tu en parles auſſi publiquement, lis-nous la plutôt toi-même.

KHALED.

Moi, que je daigne relire un projet infâme, où l'on me propoſe l'aſſaſſinat de Maſſoud, & ſur ma tête deux couronnes. Liſez. Liſez vous tous. Vous découvrirez peut-être la main du parricide.

Quelque ſerpent que tu nourris dans ton ſein, cherche à te payer, ſans doute, de tes bienfaits.

Un morne ſilence, preſque ſtupide, régna long-temps parmi les convives étonnés. La crainte & l'admiration étoient peintes dans les regards inquïets.

Maſſoud ſe leve. Les bras croiſés ſur ſon cœur, & les yeux élevés vers le ciel, il s'écrie :

Béni ſoit à jamais Allah, qu'on chante à jamais ſa gloire & ſes bienfaits, ma priere eſt exaucée. Iman, aſſemble tout

mon peuple dans nos moſquées, & que par les chants les plus ſolemnels, on célebre la plus belle victoire que Maſſoud ait jamais gagnée.

L'IMAN *un peu étonné.*

Une victoire?

MASSOUD.

Ah, c'eſt bien plus pour moi qu'une victoire! Quand j'ai haſardé cette épreuve, Khaled, j'étois bien sûr de ta reconnoiſſance. J'ai donc fait, de mon plus cruel ennemi, mon allié le plus fidele, mon ami le plus ſincere! (*Il l'embraſſe.*)

KHALED.

Oh par Allah, je ſerai éternellement ton ami!

ABDUL.

O Maſſoud, le véritable Héros! mille & mille Princes ont vaincu de plus formidables armées, mais dans mille ſiècles peut-être, on n'emporte pas une victoire complette ſur un cœur.

L'IMAN.

Courrons tous dans les Moſquées, & que l'on remercie Dieu & le Grand-Prophête, qui eſt ſon ami, de ce triomphe glorieux.

MASSOUD.

Oh maintenant vous pouvez faire célébrer des fêtes ! Je crois vraiment que mon peuple n'aura pas tort de ſe réjouir.

XI.

LE SULTAN MASSOUD.

3.

Le Sultan Maſſoud va ſavoir que Zaïde eſt la plus belle fille de ſon Royaume. Un de ſes Courtiſans en eſt éperdüement épris.

DANS le nombre immenſe de ſes Courtiſans, le Sultan Maſſoud diſtinguoit particulierement Ibrahim Sélor, auquel il donnoit quelquefois le ſurnom de *Moïſer*, qui vient de Moïſe, *ſauvé des eaux*, & qui veut dire *ſauvé de l'ingratitude. Un enfant qui a eu la ſimplicité de croire à l'amitié qui n'eſt plus même une chimere, & dont on ſourit maintenant comme d'un ridicule. Qui croyoit, comme un ſauvage, à la juſtice, à la reconnoiſſance de ceux*

auxquels il avoit rendu des ſervices réels. Moïſer veut dire encore, *qui a travaillé toute ſa jeuneſſe, & qui cependant a perdu toute ſa jeuneſſe ; en ce qu'il pouvoit mieux employer ſon temps pour ſa fortune & pour ſa gloire.*

Le jeune homme, entre mille & mille de ſes ſemblables, méritoit véritablement d'être diſtingué : quoiqu'il fut préciſément de ces ſortes de gens, qui dans la plus brillante Cour ſe trouvent rarement à leur place. Il ne devoit qu'à la nature une éducation franche ; & heureuſe s'il n'avoit eu à vivre qu'avec des hommes de bien. Mais ſa franchiſe inconſidérée, par de bruſques incartades, avoit ſouvent failli le perdre pour toujours, lorſque dévoré du beſoin d'épancher ſon cœur, & ſéduit par des ſemblans d'amitié, dans ſa colere naïve, il s'expliquoit un peu haut ſur les injuſtices dont on avoit payé ſes travaux pénibles. Et ce ne fut pas tout d'un coup qu'il s'apperçut, aux fades careſſes de ſes prétendus amis, qu'on cherchoit à lui arra-

cher l'aveu des torts cachés de ceux qui l'avoient opprimé ; non pour changer ſa deſtinée affreuſe, mais pour ſervir des vengeances d'autant plus cruelles qu'elles étoient plus lâches. Incapable de haïr, & trop noble pour fournir à la haine un poignard, il oublia tout-à-coup leurs oppreſſions pour ne ſe rappeller que leurs bienfaits ; car il en avoit reçu. Les injuſtices dont eux-mêmes ils avoient été victimes, lui fourniſſoient mille excuſes aux traitemens dont il avoit à ſe plaindre. Les voyant opprimés & lâchement perſécutés, ſon cœur s'attendriſſoit ſur leur ſort. Il leur cherchoit des vertus, & leur en trouvoit toujours aſſez pour les défendre, avec enthouſiaſme, des êtres vils qui avoient ſurpris le ſecret de l'amitié offenſée, dans un premier tranſport d'indignation, dont la plus héroïque vertu ne pût jamais triompher.

Cependant ne pouvant plus les eſtimer, il avoit ſecoué leur joug, non ſans peine, & s'étoit retiré loin d'eux pour n'être plus

bleſſé de leur ingratitude flétriſſante, pour n'avoir plus à les mépriſer, pour ne point aigrir ſon caractere ; car il étoit ſenſible à l'injuſtice juſqu'à devenir lui-même injuſte à ſon tour. Mais s'il traitoit durement ceux qui l'avoient offenſé, point de reſſentiment caché dans ſa colere d'enfant, c'étoit à eux-mêmes qu'il ſe plaignoit de leur conduite, & toujours prêt à pardonner des torts avoués.

Comme il étoit eſclave de ſa parole, & qu'il n'avoit pas toujours à traiter avec des gens qui ſe fîſſent un point d'honneur de n'y pas manquer, Ibrahim dans ſes propres affaires, toujours négligées, n'étoit jamais fort heureux. Mais pour ſervir un ami, un étranger, un homme enfin qui avoit beſoin de ſes foibles ſecours, alors il étoit plein de prudence, d'activité, de pénétration. C'étoit l'audace de l'expérience & la conſtance de l'amitié. Alors il trouvoit dans une âme de feu des reſſources ineſpérées, & ſon génie, par ſes élans impétueux, ſurprenoit ceux mêmes

qu'il avoit ſecourus. Et loin de les intéreſſer pour ſa jeuneſſe, loin de s'en faire des amis sûrs, il ne trouvoit dans la plupart que des ennemis ſecrets, irrités de quelques ſuccès ridicules, dont ils avoient eux ſeuls recueilli le fruit.

Maudit ſoit le cœur dur qui n'a point fait d'ingrats!

S'étoit écrié Sélor en s'enfermant dans une retraite profonde. Le Sultan Maſſoud ayant, par haſard, entendu citer ce vers ſublime, voulut abſolument ſavoir quel en étoit l'auteur. On ne le ſavoit pas. Ce cri du déſeſpoir ne pouvoit ſortir que d'un grand cœur, & Maſſoud fut bien près de s'indigner d'une auſſi barbare indifférence.

Ibrahim avoit diſparu depuis long-temps, &, comme on le croyoit mort, on s'aviſa de lui attribuer ce beau vers. On ſait avec quelle emphâſe des énergumenes de ſenſibilité, font les éloges funèbres d'un homme de génie; de ces infortunés à qui, pendant

leur vie douloureuſe, & ſans reſpect pour leur indigence, ils ne trouvent pas ſur la terre aſſez de perſécuteurs; & auxquels, ô profanation, ils vont chercher des ennemis juſques dans les tombeaux, où ils réveillent pour la vengeance, d'illuſtres morts; dont la reſpectable mémoire eſt pour ces opprimés un éternel objet d'admiration, ſur lequel ils repoſent leur penſée!

Jugez de leur ſurpriſe, quand Ibrahim perſécuté dans ſa retraite par les plus noires calomnies, fît tout-à-coup ſentir que ſon génie n'étoit pas encore éteint.

Maſſoud lui offrit, auprès de ſa perſonne, un emploi digne de ſon grand courage pour le bien de l'humanité. La Cour ne changea point ſon cœur. Ibrahim eût été ſans défauts, s'il n'y avoit eu au monde que des hommes, mais comme, Dieu merci, il y a auſſi des femmes, & des femmes aimables, ce jeune homme ardent & paſſionné pour les actions grandes

& belles, au ſeul aſpect d'une femme intéreſſante, oublioit juſqu'à ſes devoirs. Il croyoit toujours avoir trouvé la femme par excellence, qui ſeule convenoit à ſon cœur, & malheureuſement il ne la trouvoit jamais.

Le Sultan connoiſſoit très-bien ce défaut d'Ibrahim. Les Courtiſans jaloux avoient eu ſoin à temps qu'il ne lui reſtât point caché. Cependant il ne lui ôta point ſon eſtime, il ne fit que plaindre ſa jeuneſſe. L'amour pour les femmes, diſoit Maſſoud, porté au-delà des bornes, eſt certainement une paſſion condamnable. Je donnerois trois de mes Villes pour qu'Ibrahim n'eût point un cœur ſi combuſtible. Mais ce qui me raſſure, ajoutoit Maſſoud, c'eſt que ce défaut, que je ne prétends pas excuſer, mais qui eſt le ſeul défaut que nous lui connoiſſions, diminue & doit s'affoiblir avec l'âge, tandis que l'avarice, la cruauté, l'ambition & la jalouſie, paſſions viles, s'allument chaque jour davantage.

En préſence de Maſſoud, on trouvoit cette obſervation très-fine, belle, & même neuve : puis on étouffoit de dépit dès qu'il avoit le dos tourné. Pauvres Courtiſans, qu'ils ſe donnent de peine pour mériter de juſtes mépris !

Le Monarque chargea ſon favori d'une affaire importante aux extrêmités de ſon Royaume, lui fixa les jours de ſon voyage, & une heure préciſe à laquelle il attendoit ſon retour. Ibrahim partit honoré d'un ordre qui importoit aux deſtins de la Perſe, remplit ſa miſſion avec la plus grande ponctualité, revint même un jour plutôt, rendit ſur le champ le compte le plus exact de ſa conduite, & ſon Monarque qui le combla d'éloges & de récompenſes, l'aſſura que chacune de ces vingt-quatre heures qu'il avoit épargnées, faiſoit un gain conſidérable pour tout l'Empire, & pour lui-même autant de nouveaux droits aux bonnes grâces de ſon Prince reconnoiſſant.

Ibrahim reçut cette aſſurance en la pré-

ſence de plus de vingt Courtiſans. Tous les Courtiſans le féliciterent à l'envi, & ne l'en haïrent que plus cordialement.

Le lendemain un de ces Courtiſans s'approcha du trône avec le plus profond reſpect.

LE COURTISAN

pâle & d'une voix un peu incertaine:

Seigneur & lumiere des Croyans, il eſt vrai que je n'ai aucune connoiſſance de la miſſion dont tu as honoré Ibrahim, mais je penſe bien quelle doit avoir été ſon importance, puiſque tu as avoué hautement que chacune de ces vingt-quatre heures épargnées par Ibrahim, faiſoit pour la Perſe & l'Irack, un gain immenſe. Pardonne donc mon zèle à te ſervir, puiſque, malgré mon eſtime pour Sélor, je me vois forcé de te dire que de ces heures précieuſes, l'Indigne en a paſſé au moins cent vingt dans les bras de l'amour & de la volupté.

LE SULTAN

Avec un ſourire.

Cent vingt ? As-tu fait un calcul ſi exact ?

Et comment le prouveras-tu ?

LE COURTISAN.

Que trop aiſément, car je ſais, de la bouche de ſon plus cher eſclave, qu'Ibrahim, pour ſe livrer à ſes plaiſirs, s'eſt arrêté tranquillement à Gauri, une petite Ville à trois cents lieues d'Iſpahan.

LE SULTAN.

Pour ſe livrer à ſes plaiſirs !

LE COURTISAN.

La fille d'un aubergiſte de cette petite Ville, ſans doute une Courtiſanne, a eu aſſez de puiſſance pour enchaîner cent vingt heures dans ſes filets ton Ambaſſadeur ; & j'offre ma tête à la mort la plus

ignominieuſe, ſi tu me trouves coupable de calomnie.

LE SULTAN.

Je remercie ton zèle, ton véritable zèle pour ma gloire, & j'approfondirai ta dénonciation. Je n'oublierai pas non plus la grandeur d'âme qui t'a forcé à perdre un homme que tu ne pouvois t'empêcher d'eſtimer.

Le Courtiſan s'éloigne ſans être trop édifié de cette derniere promeſſe qu'il comprenoit fort bien. Et quelques heures après, Maſſoud fit appeller Ibrahim. Avant qu'il parût, la moitié de la Cour ſe diſoit à l'oreille pour quelle cauſe on l'avoit mandé. Ceux que le haſard avoit placés près du Monarque, n'eûrent garde de négliger une occaſion ſi belle de ſervir noblement un jeune homme, dont le mérite, — bleſſoit depuis long-temps leur amour-propre.

MASSOUD.

Ibrahim, je ne veux point t'embarraſſer par des queſtions inſidieuſes, je ſuis ton juge, & non ton ennemi. Je veux moins encore te flatter d'un vain eſpoir de pardon, quand je ſerai peut-être obligé de punir. Parle donc, ſans détours. Tu as été griévement accuſé auprès de moi. D'une faute grave. Tu ſais que dans ta derniere ambaſſade, le temps que t'avoit donné ton Souverain pour la remplir étoit précieux. Tu as vu l'importance de ton voyage, par la rigueur avec laquelle j'ai fixé à ton retour une heure déciſive qu'il ne falloit point paſſer ſous aucun prétexte. Ibrahim, n'eſt-ce pas la vérité ?

Réponds.

IBRAHIM.

Mon Souverain, c'eſt la vérité.

LE SULTAN.

Cependant on m'aſſure que de ce temps précieux, tu en as perdu cinq jours en-

tiers à de vains plaiſirs. Cinq jours entiers ! Et tu as pu recevoir, ſans rougir, mes éloges pour ces vingt-quatre heures que je croyois ſincérement gagnées à force de zèle. Indigne !

Cette accuſation eſt-elle vraie ? Mais avant de parler, ſache que la moindre parole qui altère la vérité, double ta punition.

IBRAHIM.

Je me proſterne humblement devant toi, Sultan ; que chaque mot de ma bouche qui pourroit altérer la vérité, attire ſur ma tête coupable, les éternels châtimens que le grand Prophète a prédits au jour de la juſtice à ceux qui mépriſent ſon Coran. Mais hélas ! je ſais que la vérité la plus pure va mériter ta diſgrace, & toute la ſévérité de ta juſtice offenſée.

Oui, mon Maître, je ſuis reſté oiſif à Gauri cinq jours entiers.

LE SULTAN.

Et pourquoi cela ?

IBRAHIM.

J'étois dans l'ivreſſe !

LE SULTAN.

Dans l'ivreſſe ?

IBRAHIM.

Dans l'ivreſſe d'une paſſion, qui ſoudain vint anéantir toutes les puiſſances de mon âme. Je ſais que j'ai mérité la mort, & ce n'eſt pas la mort qui me fait frémir, c'eſt qu'il eſt affreux à la penſée de n'être plus aimé.

LE SULTAN.

Parle donc ſans tout ce pathos. Je veux entendre un homme qui ſe repent, & non les exclamations d'un inſenſé.

IBRAHIM.

Avec une incompréhenſible célérité ; comme ſi je fuyois la mort *infuyable*, j'avois terminé mon ambaſſade, & j'étois ſur mon retour en arrivant à ce malheureux Gauri. Le manque de chevaux, l'ex-

trême fatigue de mes eſclaves, & l'invincible ſommeil, qui enfin m'accabloit, me décidèrent à m'arrêter dans cette petite Ville, une nuit, & la première où j'allois prendre quelque repos, depuis trois jours, & trois nuits entières d'une courſe précipitée. Avec un peu de ſorbet, je ſentois mon cœur ſe réjouir, & mes forces épuiſées ſe ranimer. Tout en rêvant à donner des ordres précis pour mon départ du lendemain, ſeul à ma fenêtre, j'admirois le ſilence & la fraîcheur de la plus belle des nuits; & j'entends dans une chambre, aſſez voiſine de mon appartement, un chant ſi mélodieux, que tous mes ſens enchantés ſe réveillent & demeurent comme ſuſpendus. Ces chants étoient ſi doux, qu'aucune langue du monde n'en peut exprimer la douceur. Dans ces vers mélancoliques, c'étoient les triſtes plaintes d'un amour malheureux, d'un amour qui n'avoit point encore trouvé le cœur ſenſible digne de répondre à ſa brûlante ardeur. Je l'écoutai long-temps,

& mécontent de l'état d'inquiétude où tout-à-coup ces chants finis m'avoient laiſſé, je fais monter mon hôte pour lui demander quelle étoit cette Cantatrice.

Quelle eſt cette Cantatrice ? C'eſt ma fille, mon Seigneur.

Ta fille ! lui répondis-je avec une ſurpriſe qui augmentoit de plus en plus. Toi, le Père d'une fille qui a une voix vraiment céleſte ! Et il ajouta ſans trop s'étonner :

Grace au Ciel, mon Seigneur, ſa voix n'eſt pas ſon ſeul mérite. Si tu as été content des vers qu'elle a chantés, je puis encore t'aſſurer qu'elle les a compoſés elle-même, & certes, elle en ſent bien la force & l'harmonie. Elle eſt d'ailleurs ce que moi, qui ſuis ſon Père, je ne devrois jamais dire, mais certainement c'eſt la plus belle fille de tout le pays ; quoique, pour mon malheur, dix fois plus capricieuſe que belle. Plus de cent jeunes gens très-riches m'ont demandé ſa main, & elle ſe jette toujours à mes genoux pour ne la pas contraindre de répondre à leurs

pourſuites; car aucun d'eux n'a pu remplir encore l'idée que cette Dédaigneuſe s'eſt faite de l'époux digne de recevoir ſa main.

Ce diſcours ne fit qu'irriter mes deſirs & porter ma curioſité à ſon comble. Je preſſai le vieillard de me conduire vers ſa fille. Il fit d'abord beaucoup d'objections générales, & enſuite il me parla de l'indécence de ma viſite à cette heure indue. Mais j'inſiſtai fortement, & ſon reſpect pour l'Ambaſſadeur de ſon Roi, pour un homme qu'il ſavoit, par mes eſclaves, être ton confident favori, étoit ſi grand, qu'il ſe rendit enfin à mes inſtances.

Sa fille, dans le plus élégant négligé, ne ſe remit pas tout de ſuite de ſa ſurpriſe; mais hélas! mon étonnement étoit bien autre que le ſien, je reſtai dans une admiration ſtupide, je ſentis le frémiſſement de la fièvre qui portoit dans tous mes os un feu dévorant à l'aſpect de cette fille divine.

Zaïde! Zaïde! Il ſeroit capable de

peindre la beauté d'une Houri, celui qui peindroit la beauté de Zaïde ! qui peindroit.... O Monarque, quand un portrait digne d'elle me ſauveroit de la mort la plus affreuſe, hélas ! je n'y pourrois jamais réuſſir, dût encore ta bonté me donner de longues années pour recueillir mes idées en déſordre.

Et lorſqu'enfin elle répondit aux excuſes enfantines que je balbutiois avec une dignité modeſte, lorſqu'après en avoir reçu trois fois l'ordre de ſon Père, elle reprit ſa harpe, avec tant de grâces ! & qu'à des accords céleſtes elle unit des chants d'amour ! — O invincible amour, ivreſſe inconcevable ! — ambaſſade, voyage, devoir d'un ſujet, ta confiance, la punition à laquelle je m'expoſois, tout fut oublié. Je m'oubliai moi-même tout entier.

Je n'avois plus qu'une penſée, je ne voulois plus qu'être aimé de Zaïde, j'offrois dans mon délire, & à Zaïde & à ſon Père, tout ce qui fut j'amais en ma puiſſance, tout ce qu'un jour je pourrois encore poſſéder,

& pour la première fois de ma vie, je me ſurpris leur promettre par-delà mon pouvoir. Plus encore. Ton Ambaſſadeur, à leurs pieds proſterné, prie, preſſe, conjure, implore, & ſe livre à tout ce que peut ôſer l'amour & ſon ivreſſe.

Pendant deux jours tous mes efforts fûrent inutiles, le troiſième, elle m'avoua que ſi jamais elle aimoit un homme, ce ſeroit peut-être moi, le quatrième jour, elle reçut mes baiſers, le cinquième, elle m'en rendit.

Dieu, que je me croyois déja heureux! Comme tout l'Univers n'exiſtoit pour moi que dans Zaïde!

Dans la ſoirée de cet heureux jour où elle me rendit mes baiſers, elle prononça ton nom par haſard, & je ſentis toute ma faute, tout mon crime dans toute ſa grandeur. Elle voit ma pâleur, demande, apprend, s'effraye, & m'ordonne de partir, à l'inſtant même! Et la nuit, qui déja commençoit devoit être la plus heureuſes des nuits! A l'inſtant même, je pars.

Je l'avoue, à ma honte, je me ſentis plus heureux de lui obéir que de m'épargner un crime.

J'ai donc mérité de mourir, puiſque j'ai trahi ma Patrie. Mais les actions malheureuſes commiſes dans l'ivreſſe ne ſe comptent que pour des fautes & non pour des crimes. Ordonne que je meure; mais ne me fais point ſouffrir des tourmens prolongés.

LE SULTAN.

Ton ſupplice ſera le plus lent que je puiſſe imaginer. Une priſon éternelle! Séparé de tout ce qui t'eſt cher, que les cachots ſoient ton partage; & qu'on te rende ta captivité la plus dure qu'il ſera poſſible. Soldats, emmènez Ibrahim.

Les regards des Courtiſans l'accompagnèrent, & en apparence avec pitié, mais on voyoit dans leurs traits enlaidis par la haine, que leur cœur faux ſentoit du malheur d'Ibrahim, une auſſi grande joie;

IBRAHIM.

Il m'eſt bien plus cruel que mon eſclavage, de voir ſi changé pour moi le cœur d'un bon Monarque, & mes remords me puniſſent plus ſévèrement que ta juſtice.

MASSOUD.

Ta propre mélancolie eſt-elle auſſi douce pour toi que les vers mélancoliques de Zaïde ?

IBRAHIM.

C'eſt quand on a perdu les plus raviſſans entretiens qu'on ſent toute l'amertume d'une ſolitude ignominieuſe.

MASSOUD.

Tu aimes donc véritablement à n'être pas ſeul. Non pour les yeux, ni les étreintes de l'amitié, mais pour charmer ton oreille, je veux te donner quelqu'un qui t'entretienne chaque jour.

Tu aimes la muſique ?

Ce ne fut pas d'être humilié en la pré-

fence des Courtisans, qui bleſſa ſi cruellement le cœur d'Ibrahim, mais qu'un Souverain ſur ſon trône inſulte à l'infortuné dans les fers, cela eſt bien dur !

Tu aimes la muſique ? n'eſt-il pas vrai ?

IBRAHIM.

Ce que tu me demandes, Monarque, tu le ſais !

MASSOUD.

Ah oui — c'eſt vrai. — Des chants voluptueux & une harpe entre les mains d'une jeune fille, que tu voyois pour la premiere fois, autant que je peux m'en ſouvenir, t'ont rendu parjure à ta Patrie, à ton Roi, qui t'avoit ſervi de Père. Je veux donc, pour te punir & pour te rappeller ſans ceſſe ton crime, que tu entendes, à loiſir, des complaintes amoureuſes.

Que le Grand Eunuque ordonne à l'Egyptienne de prendre ſa harpe, & de chanter.

On entendit une voix ſi douce, que tous

les cœurs n'ôſoient palpiter. Un enthouſiaſme univerſel ! un enchantement ! A ce rafinement de cruauté, Ibrahim jette un cri d'effroi, frappe la terre de ſon front, & s'écrie déſeſpéré :

Oh ! plutôt la mort, la plus horrible mort ! la mort plutôt que d'entendre cette voix ſi près de ma priſon !

Un ſilence de glace règne tout-à-coup dans le palais ; plus de harpe enchanteresſe, plus de chants d'amour ; les Courtiſans, malgré leur haine pour Ibrahim, pâliſſent de la juſte colere où va ſe livrer Maſſoud, & Maſſoud lui-même put à peine ſe maintenir dans le calme qu'il affectoit en regardant l'infortuné.

MASSOUD.

Qu'a-t-il donc, l'inſenſé ?

IBRAHIM.

Zaïde ! Zaïde !

MASSOUD.

Oui, c'eſt elle, puiſque tu la recon-

nois. Leve-toi. Je l'ordonne. Ecoute enfin ta ſentence.

A ſes Courtiſans

Vous tous qui entourez à préſent mon trône, qui avez ſi ſouvent beſoin d'indulgence, & qui blâmeriez mon indulgence, dites-moi, lequel d'entre vous, ſi près de voir combler ſes vœux, & après cinq jours entiers d'ivreſſe amoureuſe, n'auroit point encore ôſé riſquer le ſixieme jour?

Il me paroît que cette queſtion embaraſſante demande quelques inſtans de réflexion?

Point de réponſe? Ibrahim, puiſque les envieux ſe taiſent, tu as trouvé grâce auprès de ton Roi. Tu es libre. Sache que c'eſt à toi ſeul de réparer ta faute, & de m'apprendre bientôt à quel point je puis compter ſur toi.

Ibrahim, hors de lui-même, dans les tranſports de ſa joie ne pouvoit plus ſe

recueillir. Proſterné, le front dans la pouſſiere, il vouloit épancher à la fois toute ſa reconnoiſſance, & pouvoit à peine trouver quelques mots qui n'avoient aucun ſens.

Plus qu'humaine, grâce, excès de bonté, qui pouvoit tuer, qui donne la vie, maître de la terre, un être qui n'a rien de l'humanité, indigne que je ſuis, ta bienfaiſance —

Voilà tout ce qu'il put bégayer, & ce qui plut cent fois davantage à Maſſoud que ces torrens d'éloges bruyans; de phraſes ſi élégamment cadencées qu'elles prouvent au bienfaiteur, qu'on ne ſent rien de ce qu'on lui dit.

MASSOUD.

Efféminé, prends garde, tu crois déja goûter dans les bras de Zaïde cette ivreſſe du Paradis de Mahomet; ton imagination vive déja *s'y rêve* heureux. Que les plus doux plaiſirs ſurpaſſent encore tes eſpérances! Elle eſt à toi *maintenant*, car —

Avec un ſourire équivoque :

on m'a vanté auſſi la beauté de Zaïde, & celui qui me l'a vantée n'étoit pas un jeune enthouſiaſte, plein du feu de la jeuneſſe, mais un homme d'âge mûr, expert en beauté, connoiſſant tout ſon empire & ſa reconnoiſſance.

Par quel moyen crois-tu donc que j'aie calmé mes deſirs naiſſans ?

Ibrahim devint pâle, ſes regards ſe troublerent, & déja ſes genoux tremblans ne le pouvoient plus ſoutenir.

Raſſure toi, Ibrahim, je ne les ai point calmés par la jouiſſance. Je les ai domptés. J'ai renoncé même à voir cette beauté ſi rare. On ne ſait point aſſez juſqu'où peut vous entraîner un jour un premier pas vers le crime ! Il eſt facile à un Prince de pardonner. N'eſt-ce pas ſoulager ſon cœur d'un fardeau, que de pardonner une offenſe ? Mais ſi le Prince & le Rival s'uniſſent, il en coûte alors d'être généreux !

Se rendre à ſoi-même une vertu plus difficile à exercer, n'eſt pas vertu, mais folie.

IBRAHIM.

Ah Dieu, que Maſſoud eſt grand!

Fin des petits Romans philoſophiques.

TABLE.

DIALOGUE sur les François & les Allemands, par Sturz. page 1.
ALBERTINE, Anecdote d'où l'on a tiré le Roman de Caroline, par M. Wall. 19
ANECDOTE, par M. Wieland. 64
VIOULIS, par M. Wall. 66
ANECDOTE sur le Docteur Petit. 77
LETTRES d'un Gentilhomme Allemand, par Sturz. 88
LE MARÉCHAL DE CAMP, par M. Meisner. 107
ANECDOTE sur la Tragédie des Voleurs. 131
LE SULTAN MASSOUD, 1. 2. 3. par M. Meisner. 141

MÊLANGES.

LETTRE
DE SELIME
A DORKHA,

Traduite de l'Anglois.

Qu'on me laiſſe en repos, que tout profâne s'éloigne, qu'on me laiſſe; je ſuis là dans mon bain, je veux me rafraichir, je parle à toi, je veux me rafraichir, & je brûle. Mais c'eſt d'un feu pur & ſacré que toi ſeul as pu allumer, que toi-même n'éteindras jamais. Viens mon âme, viens te repoſer ſur mon ſein, chacune de ſes palpitations eſt à toi, livre toi, tout entier, aux charmes d'une douce contemplation. Ne crains rien de ton amie, de ton épouſe fidelle, qui ceſſeroit d'être fidelle, ſi jamais elle manquoit au ſerment dont elle s'eſt liée. Eloigne un peu tes levres brûlantes. Laiſſe-moi te regarder doucement. Laiſſe-moi te fuir un inſtant pour revenir dans tes bras fière de ma victoire, en jouir, & triompher de nouveau. Oh! qu'as-tu fait de moi? Non, je n'étois pas

moi avant de te connoître, de t'aimer, je choisis à être *moi*; mon âme inquiette erroit autour de la tienne. Ne l'as-tu pas sentie? Et cette âme que ton imagination avoit créée, que tu as enfin rencontrée, peux-tu craindre qu'elle t'échappe? Oh! que j'aime tes injustices, tes doutes, tes soupçons! tu ne soupçonnes pas, mais tu te livres à tout notre amour; tu ne sais ce que tu dis, je ne sais ce que tu prononces; mais je sais que tu m'aimes, je sens que je t'adore comme un Dieu; que je voudrois mourir, que je veux vivre pour t'aimer; oh! je t'aimerai toujours! il n'est pas possible que cette portion sublime de mon être ne soit pas immortelle par le sentiment qui l'anime. Tu le disois hier, ange céleste, tu le disois! tu m'as élevée jusqu'à toi. Je t'ai fait peut-être toi-même encore plus grand que tu n'étois. Une autre femme t'auroit-elle imposé la nécessité du sacrifice pénible qui nous procure tant de tourmens, & tant de jouissances! Aurois-je pensé d'un autre, ah Dieu! d'un autre, qu'en refusant tout mon amour il m'eût mieux aimée! Oh que tu me parois beau! sublime! quand tu es foible, quand tu es fort de ta foiblesse! quand tu me couvres de baisers brûlants! ah! tiens, tiens, laisse-moi tranquille. Rends-moi ma raison, ou plutôt ne me la rend pas, qu'en ferois-je? J'en ai besoin de ma raison, elle est là dans mon cœur, dans mon

iour pour toi. Mon imagination eſt dans le
:lire, j'aime mon délire, je t'aime, nous ſommes
:rtueux, nous chériſſons la vertu ! qu'elle eſt
:lle ! Elle s'eſt montrée à moi ſous les traits de
on ami, de mon époux, de mon ange tutélaire !
aime à t'appeller mon époux ; ce nom a quelque
ioſe de ſaint, & préſente à mon eſprit une idée
lus auguſte, plus touchante que le nom d'amant.

Nous ſeuls ſavons aimer, tu me l'as écrit,
: l'ai ſenti, je le ſens, je le vois. Qu'ils me pa-
oiſſent groſſiers ces hommes ordinaires qui ne
herchent dans l'amour que ce qu'ils appellent le
laiſir ! Le plaiſir ! qu'ils en ſont loin ! il eſt dans
union des âmes ! dans l'enthouſiaſme de la vertu !
eſt auprès de toi ! dans tes regards ! dans ton
aleine ! dans l'atmoſphere qui t'environne ! dans
habit qui te couvre ! ſur la terre qui te porte ! ...
h ! Dieu, je ſuis ſi heureuſe !

Je ne deſire pas.... & cependant.... Aurions-
ious alors plus de bonheur ? Oh ! quand je te
reſſe dans mes bras, quand je treſſaille dans tout
non corps, je ſens que je ſouffre, & je ſuis bien
aiſe de ſouffrir.

Il n'eſt plus d'homme pour ton amie, les hom-
mes ne ſont pas aſſez nobles pour moi ! j'ai peur
le devenir trop fière, j'ai peur de devenir injuſte.
Je ne vois que toi dans ce vaſte Univers qui ſoit
ligne des regards de la Divinité. — Ah !

écoute, j'ai un projet, je veux que *d'un beau jour* nous allions enſembl lieu ſolitaire, & que là, à genoux, t mon cœur, les miennes ſur ton cœur élevés vers le Ciel, nous le prenions à l'éternité de notre amour; nous contr ſa préſence un mariage plus ſaint, plu ceux qui ſont arrangés par les homme dras-tu? *l'oſeras-tu?* Ah! ſi tu héſit perdue. Tu viendras donc, mon cœur cette idée! Qu'il eſt doux de l'atten voir arriver!

LETTRE A UN AMI.

Paris, premier Juin 1781.

Depuis près de ſix grands mois, je prends tous les jours la plume pour vous écrire, & je n'écris pas. Quand je m'aſſieds pour vous écrire, mes yeux, malgré moi, ſe rempliſſent de larmes.

Une eſpece d'engourdiſſement enchaîne juſqu'à ma volonté. Tout eſt illuſion à mes yeux. Je n'ai pas même la force de rien deſirer; mais une ſanté foible & languiſſante me fait déjà ſentir que je ne puis reſter encore long-temps dans cet état d'inſenſibilité. Il faut abſolument que je guériſſe. J'ignore de quelle maniere, & rien, je vous jure, ne m'eſt auſſi indifférent. Ce n'eſt pas que je ſois attrabilaire ou miſantrope, non, ce n'eſt point de la miſantropie. Il y a de la mélancolie, mais elle eſt douce. Souvent même, dans le ſilence d'une belle nuit étoilée, la ſérénité de mon âme me rejouit, ces parfums balſamiques qu'on reſpire ſur les montagnes me raviſſent; je n'ai pas aſſez de ſens pour jouir d'une volupté auſſi délicieuſe. Hier encore, tout abattu & triſte que je ſuis,

j'allois me promenant çà & là, ſur des lieux eſcarpés, & la verdure, en me ſouriant, forçoit mon cœur à lui ſourire. Je devins rêveur, & tout-à-coup des larmes qui ſembloient jaillir de mon cœur inonderent mes joues deſſechées.

Vous liſez donc Rouſſeau, & ne vous bornez point à une ſtérile admiration pour les écrits de ce grand homme. Les effets que cette lecture produit en vous ne m'étonnent nullement. S'il étoit donné à un homme de changer le genre humain, Rouſſeau auroit eu cet honneur.

Je n'ai ici aucun de ſes ouvrages, ni le loiſir qu'exige une pareille lecture; d'ailleurs ce n'eſt gueres dans le tumulte de Paris qu'on peut les méditer; il me faudroit du calme & de la ſolitude, & je n'ai rien de tout cela. Au moins je vais paſſer quelques doux momens à m'entretenir avec vous de cet Auteur éloquent. Je l'aime, je l'honore, parce que je lui dois beaucoup. C'eſt la lecture de ſes écrits qui m'a fait jetter au feu une foule de poéſies auſſi inſipides que licentieuſes, que j'avois imprudemment compoſées dans la premiere ivreſſe des ſens. C'eſt lui qui a donné le change à mon imagination enflammée, & qui a nourri dans mon cœur une délicieuſe ſenſibilité dont j'attends tout mon bonheur, — s'il en doit être pour moi!

En liſant les écrits de Rouſſeau, obſervez l'ordre

l'ordre dans lequel il les a composés. L'avis que je vous donne n'eſt pas indifférent : par-là vous ſuivrez avec plus de facilité le progrès, l'enchaînement des idées, & des connoiſſances ; par-là vous ſentirez mieux l'eſprit de l'Auteur, & vous apprendrez dans quel eſprit vous devez le méditer.

Voyez-le entrer dans la carriere. Dès le premier pas il atteint le but. Le Philoſophe jette un coup-d'œil ſur les hommes : il les voit méchans & dépravés, & bientôt il découvre la cauſe de cette corruption dans l'abus des ſciences & des arts qui ſont le nœud de la ſociété. Il déchire à l'inſtant le voile de l'illuſion. L'idole éblouiſſante eſt renverſée. Libre de préjugés, il éleve ſa voix contre ces arts ſi enchanteurs & ſi funeſtes qui ont énervé & corrompu les Nations ſavantes. Quelle ſublime énergie dans ces tableaux où il nous peint les peuples corrompus par les lettres ! Quelle pompe ! quel ton impoſant dans la proſopopée de Fabricius ! Par-tout il tonne, il éclate ; je vois enfin éclore l'éloquence dans ma patrie, & Rouſſeau éclipſe tous ces frivoles déclamateurs, tous ces Ecrivains forcenés qu'on avoit décorés du nom d'éloquens.

La preuve que mille & mille ne l'ont nullement compris, c'eſt qu'ils l'accuſent d'avoir ſoutenu que dans le ſiecle où nous vivons, il étoit

dangereux de cultiver les ſciences & les arts à qui nous devons la moralité de nos actions & l'amour de la vertu.

« Oh Emile ! s'écrie Rouſſeau, où eſt l'homme de bien qui ne doit rien à ſon pays ? Né dans le fond d'un bois, il eût vécu plus heureux & plus libre ; mais n'ayant rien à combattre pour ſuivre ſes penchans, il eût été bon ſans mérite, il n'eût point été vertueux, & *maintenant il ſait l'être malgré ſes paſſions.* La ſeule apparence de l'ordre le porte à le connoître & à l'aimer. Le bien public, qui ne ſert que de prétexte aux autres, eſt pour lui un motif réel. Il apprend à ſe combattre, à ſe vaincre, à ſacrifier ſon intérêt à l'intérêt commun : il n'eſt pas vrai qu'il ne tire aucun parti des loix ; elles lui donnent le courage d'être juſte, même parmi les méchans. Il n'eſt pas vrai qu'elles ne l'ont pas rendu libre ; elles lui ont appris à régner ſur lui ».

Voyez le diſcours ſur l'inégalité parmi les hommes ; rien n'annonce davantage un homme libre de préjugés. Voyez par quelle inſenſible gradation l'homme a pu quitter l'état où la Nature l'avoit placé. Soyez aſſez libre du joug des opinions pour goûter les vérités répandues dans cet ouvrage. Ce n'eſt point un livre contre le genre humain, comme l'a dit Voltaire ; il n'a pu ſortir que de la main d'un ami des hommes. Eſt-ce

être l'ennemi du genre humain que d'en attaquer les corrupteurs? Eſt-ce être l'ennemi de la vertu que de faire la ſatyre du vice?

Dans ſa lettre à d'Alembert, voyez comme l'Auteur s'éleve contre le théatre & ſa corruption. Ce n'eſt point un Prêtre auſtère, ennemi du plaiſir, qui condamne un amuſement qu'il ne connoît pas. C'eſt un Philoſophe, un nouveau Socrate (1) plein de goût pour le théatre, & qui l'avoue; & qui même, en rendant juſtice aux talens de nos grands Poëtes dramatiques, n'en diſcerne pas moins l'influence qu'ils ont ſur les mœurs & la corruption qui s'exhale de leurs écrits. Dans quelles heureuſes digreſſions le ſenſible Rouſſeau n'eſt-il pas entré dans cette lettre? Comme il nous fait aimer les jeux auſſi ſimples qu'innocens d'un peuple heureux & libre! Apprenez à goûter les vrais ſpectacles que vous êtes le maître de vous donner tous les jours. Vous avez des yeux, & la Nature varie à chaque inſtant. Sachez goûter les plaiſirs qu'elle vous offre, & préférez-les à la pompe magnifique qu'invente le luxe pour l'amuſement ou plutôt pour la corruption des hommes frivoles. Bientôt vous connoîtrez le prix d'un bois ſolitaire; la vue d'une prairie, d'un coteau ou d'une rivière ne vous ſera pas

(1) Écoutez parler Socrate dans Gorgias & dans Ion.

indifférente. Le ſpectacle d'une belle nuit étoilée vous ravira, & vous entendrez l'harmonie des Cieux annoncer la gloire de leur Auteur. Promenez-vous ſouvent ſur les belles collines du Valême.

Que de fois, ſur ces monts, j'ai dit au Tout-Puiſſant :
La Nature & mon cœur me révelent ta gloire.
Si cette vie eſt TOUT, ce que j'ai peine à croire ;
C'eſt encore un bienfait, j'en ſuis reconnoiſſant.

Monts ſacrés, flots de verdure,
Vents du nord, auguſtes bois,
Où mon cœur treſſaillit pour la premiere fois ;
Où dans l'extâſe heureux d'une volupté pure,
Mon cœur à la vertu fit ſon premier ſerment,
Salut, vous me glacez d'un ſaint frémiſſement !

D'adorer l'Éternel, faites, à mon exemple,
Un auguſte ſerment dont le cœur ſoit touché.
Le ſoleil du printemps étoit à ſon coucher,
J'avois le firmament pour temple,
Et pour autel, un éclat de rocher.

La nouvelle Héloïſe peut vous être d'une très-grande utilité, ſi vous la liſez avec des intentions pures, & ſi vous ſavez démêler celles de l'Auteur. Tout homme de goût & de bonne foi doit avouer que *la vie de Julie, épouſe & mere, offre des tableaux plus raviſſans que celle de Julie amante criminelle.* Il doit avouer que la pre-

miere réunit tout le plus grand intérêt, & cet aveu fait l'apologie du livre.

Le lieu de la ſcène, le caractere des perſonnages, la langue qu'ils parlent, tout ſert à faire avaler le breuvage ſalutaire. Voilà l'eſprit de l'Auteur. Il faut, dit Montaigne, enſucrer les viandes ſalubres aux enfans, & enfieler celles qui leurs ſont nuiſibles. D'ailleurs, mon bon ami, « quand une lecture vous éleve l'eſprit, & qu'elle vous inſpire des ſentimens nobles & courageux, ne cherchez pas une autre regle pour juger de l'ouvrage, il eſt bon, & fait de main d'ouvrier ». C'étoit la maxime de la Bruyere, Rouſſeau l'avoit adoptée, & je n'en connus jamais d'autre.

Que le caractere d'Edouard eſt grand ! que j'aime cet Anglois, ſa fierté, ſa franchiſe & ſa rudeſſe ſtoïque ! N'eſt-ce pas là le jugement que vous en portez ? Jamais un conquérant ſur ſon char de triomphe, environné de Rois vaincus & proſternés à ſes pieds, vous parut-il auſſi grand, auſſi vénérable que Boſtom aux genoux de ſon adverſaire, lui demandant pardon & ſon amitié ? Que Julie eſt intéreſſante ! que de vertus ! que de grâces ! elle eſt parmi les filles comme un ly parmi les épines. Sa maiſon ne m'eſt point étrangere, je la connois comme le lieu que j'habite. Je vois ſon Elyſée, je l'y ſuis avec Saint-Preux & Wolmar, & j'y partage le même raviſſement

qu'éprouvent ceux qui vivent autour d'elle. Je vous poſſede, vallons délicieux, campagnes heureuſes; belles fleurs, je reſpire vos parfums; ruiſſeaux, j'entends votre doux murmure; ſombres forêts, avec quelle volupté je viens vous voir!

O ſe le ſtelle,
m'aveſſer dato in ſorte
di viver a me ſteſſo, e di far vita
conforme alle mie voglie,
Io, già, co' campi Eliſei,
Fortunato giardin de' ſemi-dei
La voſtra ombra gentil non cangerei!

Liſez Emile. C'eſt le réſultat de trente ans de lectures, d'obſervations & de réflexions. Quelle ſagacité dans ſes recherches! quels préceptes mâles & ſenſés!

Jamais l'éloquence ne parla d'une maniere ſi impoſante; jamais la ſageſſe ne ſe ſervit d'un langage plus enchanteur!

Le grand art de Rouſſeau eſt d'avoir donné à ce livre une forme hiſtorique. Il nous eût privés d'un grand agrément, ſi, parlant toujours lui-même, il ſe fût borné à donner des préceptes; mais en introduiſant ſur la ſcène Emile & ſon Gouverneur, Sophie & ſes bons parens, quel vif intérêt n'a-t-il pas répandu dans ſon ouvrage! Dans quelles douces illuſions ne les jette-t-il pas!

Je deviens le camarade d'Emile, je partage ſes exercices & ſes amuſemens. J'entre avec Sophie dans l'attelier, & je ſuis témoin de la ſcène attendriſſante qui s'y paſſe !

Méditez la profeſſion de foi du Vicaire Savoyard, *je ne prétends point juſtifier ſes erreurs*, mais voyez avec quel ordre & quelle juſteſſe de raiſonnemens il nous éleve à la connoiſſance du grand Être. Son diſcours n'eſt point hériſſé de ces argumens ſcholaſtiques qui amenent après eux l'indifférence ou l'ennui. En démontrant l'exiſtence de Dieu, il nous force à l'aimer. En parlant de la vertu, ne la peint-il pas toujours avec les plus aimables couleurs ? Quel homme ſeroit aſſez froid, aſſez ſtupide pour ne pas éprouver, durant cette lecture, le même reſpect dont l'Auteur avoue qu'il fut pénétré en écoutant parler le bon Prêtre.

Quand j'aurai médité Monteſquieu, dont j'ai ſenti que la lecture exigeoit une expérience que je n'ai pas encore acquiſe, je pourrai vous entretenir du contrat ſocial. Vous ne reprocherez pas au moins à Rouſſeau l'affectation d'un vain ſavoir, défaut dont Monteſquieu, ce beau génie, n'eſt pas toujours exempt ; vous ne lui reprocherez pas d'avoir eſclavé ſa plume dans les entraves d'une grande place, & l'envie n'aura pas à lui re-

procher qu'il avoit des vins à vendre en Angleterre.

N'attendez pas aujourd'hui de moi un examen plus détaillé des beautés qui brillent dans Emile & dans tous les autres écrits de Rouſſeau dont je ne vous ai point parlé.

Je ne puis m'empêcher de ſourire amérement quand je penſe aux préjugés dont on avoit troublé mon cœur enfant pour me défendre de lire Emile. Je ne me rappelle jamais, ſans une eſpece d'indignation, que j'euſſe été perdu ſans reſſource, ſi l'on m'eût ſurpris un volume d'Emile entre les mains.

Le nom de Rouſſeau étoit vraiment en horreur dans mon pays, dans les cahiers de *philoſophie* qu'on nous dictoit au College, & qui avoient eux-mêmes été dictés à notre Profeſſeur par un célebre Profeſſeur de Caen, il n'y a pas d'injures & de blaſphêmes dont le nom de Rouſſeau ne fût profané. A la fin de l'année, on écrivit dans une theſe publique, que c'étoit un athée, qui avoit défendu la priere.

Je vins à la theſe, & je dis peu de mots; c'étoit que Rouſſeau avoit expreſſément ordonné la priere : on me donna un démenti ſi bien prononcé, que l'aſſemblée me couvrit de toute ſa honte. Je ſortis, & au moment où je paſſois pour un Athée, pour un des ſuppôts de Lucifer, j'eus

le courage de reparoître dans l'assemblée. J'étois encore enfant, & je vis tout l'intérêt que j'inspirois à plusieurs. Le Professeur paroissoit jouir de ma confusion avec délices, & sembloit prendre plaisir à la redoubler de plus en plus.

Je me leve tout indigné, tout tremblant. Je sens encore le silence de l'assemblée qui me fit tressaillir : j'ouvre un livre, c'étoit Emile; je lis :

« Faites vos prieres courtes, selon l'instruction de Jésus-Christ : faites-les toujours avec le recueillement & le respect convenable. Songez qu'en demandant à l'Être suprême de l'attention pour vous écouter, cela vaut bien qu'on en mette à ce qu'on va lui dire ».

Je ne pus voir la laide grimace que nous fit le Professeur; j'avois les yeux troubles de larmes, & quoique j'eusse alors les rieurs de mon côté, je me livrois aux plus douloureuses réflexions. Si je n'avois pas eu un peu de mémoire, j'allois devenir l'horreur de mon pays.

Cette aventure fit du bruit, & on lut Emile, & l'on a béni son Auteur.

Peut-être je vous ai parlé dans cette lettre avec un ton trop imposant; mais en pensant à Rousseau, en parlant de lui, mon âme s'éleve, & je sens que l'expression participe à la noblesse des sentimens.

Encore deux mots. Si jamais vous trouvez quelques ignorans, eſclaves des préjugés, qui s'efforcent de rabaiſſer ce grand homme; pour les confondre, oppoſez leur autre choſe que des argumens, des mœurs & des vertus. Voilà la ſeule apologie digne de l'ami de la vérité.

P. S. Je vous envoie une imitation d'un petit Poëme Allemand qui n'eſt pas ſans mérite, & dont vous pourriez faire une ode ſublime.

O Providence! ma penſée eſt ſans bornes & n'atteint pas à toi.

Sans intérêt, la Nature nous appelle à l'éternité, nous reçoit dans ſon ſein, *aimante* nos pieds ſur la terre, & nous laiſſe échapper de ſes bras maternels.

Ses atteliers ſont impénétrables: chacun de ſes ouvrages a une eſſence qui lui eſt particuliere, chacune de ſes apparences eſt un être iſolé, & ce n'eſt qu'un Tout indiviſible.

Elle enferme en ſon ſein la vie, le mouvement, la matiere, & reſte immobile — comme le néant.

Les hommes ſont tous en elle, elle eſt dans tous les hommes. On diroit qu'elle aime l'illu-

ſion, & malheur à qui la détruit en ſoi ou dans les autres.

Elle nous donne des beſoins pour entretenir le mouvement qui l'éterniſe, & ſes beſoins ſont des bienfaits.

De la maniere dont elle travaille, elle aura *toujours* à travailler. Paroiſſant toujours commencer un grand ouvrage, ſon ouvrage eſt toujours parfait.

O prodige ! qui travaille contre elle travaille pour elle. Ceux même qui ne la voient pas, & les inſenſés qui la méconnoiſſent, protégés par ſes loix, accompliſſent ſes grands deſſeins.

La Nature n'a ni voix, ni ſentiment; mais elle ſe crée des langues qui parlent, des cœurs ſenſibles qui s'attendriſſent. Son œil & ſa penſée embraſſent l'infini, ſi elle ſe voit & ſe comprend dans ſon immenſité.

Que la Nature offre à l'homme un beau ſpectacle ! Son ſpectacle eſt toujours nouveau, parce qu'elle ſe crée des ſpectateurs toujours nouveaux; & par la mort elle enfante la vie, ſa plus belle invention.

Où a-t-elle inventé l'Amour ? Seule — elle ſe partage pour jouir d'elle-même. C'eſt dans l'amour qu'on la croit ſentir & preſque la concevoir !

C'eſt elle qui ſe réjouit; elle ſe récompenſe;

elle eſt Tout ; ne connoît ni paſſé, ni avenir. Pour la Nature,

C'eſt toujours le préſent dans ſon éternité.

Elle forme ſes créatures de rien, & ne leur apprend ni d'où elles viennent, ni où elles vont. Courez, dit-elle, ſuivez-moi, je ſais le chemin.

LETTRE A M. **.

Je ne ſuis point étonné, mon bon ami, que ne connoiſſant les monologues de Caton & d'Hamlet que d'après les traductions de Voltaire, vous préfériez le premier monologue à l'autre. Voltaire les a traduits tous les deux de la même maniere, & le premier devoit néceſſairement y gagner, autant que l'autre devoit y perdre de ſa belle ſimplicité. Chez Voltaire, c'eſt dans tous les deux le langage épuré du portique & de l'Académie. J'oſe croire qu'en cela Voltaire s'eſt trompé. Tâchons d'appuyer mon opinion de l'autorité d'un grand critique Angloïs.

Il veut donner un exemple frappant de la différence qu'il y a d'un grand Écrivain à un homme de génie. D'abord il faut remarquer qu'Adiſſon & Shakeſpeare ont traité le même ſujet, & vous obſerverez ſeulement qu'Adiſſon a écrit plus d'un ſiecle après Shakeſpeare.

Le monologue du premier eſt celui d'un Savant, d'un Philoſophe, d'un homme vertueux, tous les ſentimens *y ſont acquis* par l'étude, par

l'inſtruction & dans la ſociété *. Caton parle comme un grand Ecrivain d'Athenes. Le langage d'Hamlet eſt celui du cœur humain, prêt à faire une action terrible, de la plus haute importance, déciſive. C'eſt le vrai langage de l'humanité, dans toutes les claſſes d'hommes, depuis le Roi juſqu'à ſon eſclave, depuis le Philoſophe juſqu'au plus ſimple payſan. C'eſt une langue qu'on peut parler ſans l'avoir appriſe, & que cependant aucun Savant ne peut perfectionner, & qu'aucun Philoſophe ne peut rendre plus ſublime.

Le ſublime eſt toujours d'imiter la nature.

On ne peut en dire autant du monologue de Caton, il part de la tête & non du cœur. C'eſt le courage qui parle & non la Nature. C'eſt l'énoncé d'une réſolution déjà priſe, il doute, mais on voit qu'il lui importe peu de réſoudre ou non ſes doutes, il eſt déjà déterminé. Les paroles de Caton ne ſont point les élans d'une âme inquiette, oppreſſée, chargée du poids de l'avenir. Tous ces beaux diſcours ne conviennent point à un monologue où l'on doit ne parler qu'à ſon cœur, la ſeule ſource de la vérité.

Si de pareilles raiſons ne peuvent vous convaincre, laiſſons les querelles, je vous conjure. Ne critiquons point les grands hommes; liſons-

* Voilà ce qu'on peut dire de preſque toutes les Odes du grand Rouſſeau.

les, pour apprendre à les surpasser. Rappellez-vous que Voltaire lui-même a dit de Shakespeare : *Il créa le théatre, il avoit un génie plein de force & de fécondité, de naturel & de sublime.*

J'avoue qu'il ajoute : *sans la moindre étincelle de bon goût, & sans la moindre connoissance des regles.* Critique si puérile, que je doute fort que Voltaire l'ait faite sérieusement.

Quant au *bon goût* qui manque à Shakespeare, que vous importe ; je ne vous dis pas d'aller chercher le bon goût dans ses écrits. Quoique ce *bon goût* pourroit demander explication. Cherchez y, mon ami, ce qui ne tient point à la mode ; cherchez-y ce qui, dans tous les siecles, ravit les belles âmes, & vous serez sûr de l'y trouver.

Je vous promets d'essayer de temps en temps à traduire quelques-uns de ces endroits frappans de Shakespeare, qui, selon Voltaire, *demandent grâce pour toutes ses fautes.*

Je commence par vous envoyer la traduction des deux plus beaux monologues de Shakespeare au jugement des critiques Anglois.

J'ai essayé de traduire le premier en vers blancs. A peine commencés, ils m'ont fait faire une observation à laquelle je n'avois pas d'abord songé. C'est que le sens étant tout entier dans

chaque vers de l'original, il étoit impoſſible de les enchaîner par une période nombreuſe. Voilà pourquoi mon oreille bleſſée a ſollicité ma penſée pour ajouter quelques traits à mon original. Je penſe que *dans une demi douzaine* de ces vers blancs il y a une véritable harmonie, & je ne déſeſpere point qu'un jour, quoiqu'en diſent les Anglois & les Allemands, on puiſſe nous donner, avec ſuccès, un petit Poëme en vers blancs.

Il y auroit, ce me ſemble, un grand moyen pour les faire adopter. Il faudroit qu'un petit Poëme fût abſolument une grande création. Des images neuves me ſemblerojent autoriſer une harmonie qui eſt étrange, mais qui n'eſt pourtant pas ſans douceur.

Ce premier monologue ouvre la premiere ſcène de la Tragédie de Richard III; Shakeſpeare avoit à peindre les cruautés du plus féroce des tyrans; mais voyez, dit fort bien un de ſes Commentateurs, comment *le Poëte inſinue que ſa méchanceté provient de ſa difformité, & de l'envie qu'excitoit en lui la comparaiſon de ſa perſonne avec les autres : ce qui le portoit à troubler les plaiſirs qu'il ne pouvoit partager. C'eſt ainſi qu'avec beaucoup d'art, il conſerve l'honneur de la nature humaine, & qu'il excite en nous une ſorte de compaſſion*

pour les disgrâces du criminel, en même temps qu'il nous remplit d'horreur pour ses vices (1).

IMITATION

Du monologue de Richard III.

AUJOURD'HUI que nos fronts sont couronnés de gloire,
que nos glaives sanglans nous servent de trophées,
qu'on ne palpite plus qu'aux plus douces alarmes,
que tous nos chants guerriers sont des hymnes d'amour,
mon frere, un autre Mars, n'est plus qu'un Adonis :
l'horrible Guerre, en chœur, avec nos jeunes filles,
au lieu de r'allumer les éclairs de son œil,
d'exciter, à grands cris, ses coursiers hérissés,
de jetter la terreur dans l'âme des héros ;
change son air féroce en un regard aimant,
& danse aux sons lascifs d'un luth voluptueux.
Tronc grotesque, chargé de nœuds & de laideur,
est-ce à moi d'espérer des passe-temps si doux ?
Irai-je carresser une glace amoureuse ?
(La beauté s'y complaît & s'embellit encore !)
Donnerai-je à ma taille un air de majesté ?
Je sens que, malgré moi, je ris d'un laid sourire,
que ma difformité qui souille ma pensée,
en rend mon œil plus jaune & mon teint plus terreux.
--- Employez le présent dans toute sa richesse,

(1) Tiré de la traduction de M. le Tourneur, vol. 13, page 1.

voluptueux Guerriers, il ne reviendra plus. ---
Puis-je, moi, qui n'ai rien des grâces de l'Amour,
eſpérer un ſoupir de la beauté ſenſible ?
d'inſpirer de l'horreur, qui plaît aux grandes âmes !
Je voudrois ſeulement que l'on pût me haïr !
Je ne ſuis que hideux, qu'un objet de riſée,
une ébauche ſans traits, ſans phyſionomie,
maſſe de chair informe ! Il faut que la Nature
dans un jour de dégoût m'ait jetté dans la vie !
regardez ! ai-je rien de la Divinité ?
J'entends les chiens gronder quand je paſſe près d'eux,
& mon cœur en augure un avenir ſiniſtre,
qui pourroit, à mon tour, égayer mes loiſirs :
chantez, Guerriers, danſez, enivrez-vous ! je veille !
Pourquoi, viens-tu, Soleil, éclairer ma laideur ?
tu vois que je n'ai pas avec qui te maudire !
à moins que je ne parle à mon ombre hideuſe,
qui ſemble encor s'enfuir lorſque je la regarde.
Sourire à ma laideur ! voilà tous mes plaiſirs.
Je ne *puis* être aimé. Je *veux* qu'on me haïſſe.

TRADUCTION

Du monologue d'Hamlet.

ÊTRE ou ne pas être? Que choiſir? Eſt-il plus noble de ſouffrir les traits de l'inſolente fortune, ou de s'armer contre le malheur (1) &

(1) J'ai cru devoir ſubſtituer une image ſimple à ce

à force de courage d'en triompher? Pour échapper au malheur, s'anéantir? Mourir, dormir, pas davantage; & par un ſommeil dire: Ces angoiſſes du cœur, ce choc de la néceſſité qui le briſe en détail, tout ſera fini, conſommé; c'eſt un inſtant qu'on devroit attendre avec ivreſſe.

Mourir --- dormir --- peut-être rêver --- oui, on eſt embarraſſé.

Quels ſonges pourroient troubler mon ſommeil de mort, quand j'aurai jetté cette dépouille mortelle? --- Et l'on s'arrête pour réfléchir. Voilà ce qui éterniſe le malheur. Qui voudroit endurer les fouets & les injures du temps, l'injuſtice de l'oppreſſeur, les dédains du Superbe, les déchiremens de l'amour mépriſé, le délai des tribunaux, l'inſolence des valets, les affronts que le mérite patient reçoit de l'Indigne; quand il pourroit lui-même, avec un poignard, faire ſon repos? Qui voudroit gémir, ſuer ſous le fardeau de la vie, ſans un avenir après la mort (cette contrée qui n'eſt point découverte, d'où nul voyageur ne revient), dont la crainte nous empêche d'eſſayer tout notre courage, & nous fait

---

paſſage, qui, ſelon différens Commentateurs, offrent deux images amphigouriques ſur leſquelles on n'eſt jamais d'accord. En traduiſant ainſi, j'ai rendu le vrai ſens de mon Auteur.

porter les maux que nous avons, plutôt que de fuir vers d'autres maux qui nous ſont inconnus? Ainſi la conſcience fait de nous tous des lâches; ainſi le feu de la réſolution pâlit à la ſiniſtre lueur de la penſée : la raiſon s'égare, & les entrepriſes du plus grand intérêt rentrent dans le néant.

LE
BONHEUR CHAMPÊTRE.

LE BONHEUR CHAMPÊTRE,

DIALOGUE entre un Seigneur & un Payſan (*).

LE PAYSAN *chante en béchant la terre.*

VIVE la chanſonnette & nargue à la misère !

LE SEIGNEUR.

Vous me ſemblez bien gai ?

LE PAYSAN.

Tout comme à l'ordinaire.

LE SEIGNEUR.

Vous aimez votre état ?

LE PAYSAN.

Ma foi ! j'aurois grand tort de vouloir juſqu'ici me plaindre de mon ſort.

LE SEIGNEUR.

Vous chantiez de grand cœur !

LE PAYSAN.

Mon ame eſt ſi contente !

LE SEIGNEUR.

Quand on eſt marié, Bon-homme, eſt-ce qu'on chante ?

(*) Voyez le Miſantrope corrigé, Conte Moral, par M. Marmontel.

LE PAYSAN.

Depuis que je le ſuis, je chante, Dieu merci !
Comment donc ? à la ville il n'en eſt pas ainſi ?

LE SEIGNEUR.

Avez-vous des enfans ?

LE PAYSAN.

Grace au Ciel, j'en ai douze :
Il faut les voir ſauter, bondir ſur la pelouſe !

LE SEIGNEUR.

Douze enfans, dites-vous ?

LE PAYSAN.

Ah, Monſieur ! autrefois
nous en avions bien quinze ; il nous en eſt mort trois.
Dieu les donne & les ôte ; il en eſt bien le maître :
mais ce malheur pourra ſe réparer peut-être !

LE SEIGNEUR.

Et votre femme eſt jeune ?

LE PAYSAN.

Elle a.... je n'en ſais rien ;
on ne vieillit jamais quand on ſe porte bien.

LE SEIGNEUR.

Et jolie ?

LE PAYSAN.

Elle eſt bonne, elle eſt plus que jolie ;
ſes enfans, à mes yeux, l'ont aſſez embellie :
cette mère attentive à prévoir leurs beſoins,
met, à les rendre heureux, ſon bonheur & ſes ſoins ;
oh ! c'eſt, je vous aſſure, une excellente femme !

LE SEIGNEUR.

Vous l'aimez ?

LE PAYSAN.

Si je l'aime ! ah, de toute mon ame !
Elle a tant d'amitié pour ſon pauvre Colas !
ſi je l'aime ! eh, mon Dieu, qui ne l'aimeroit pas ?
jamais elle ne gronde ; elle eſt douce, elle eſt ſage,
elle aime ſon mari, ſes enfans, ſon ménage.....

LE SEIGNEUR.

Et viennent-ils à bien tous nos petits enfans ?

LE PAYSAN.

C'eſt un charme ! François n'a pas encor ſept ans ;
& le drôle a déjà plus d'eſprit que ſon père.
Je marche ; il eſt toujours ou devant, ou derrière ;
il mène mes chevaux du matin juſqu'au ſoir.
Mes filles ! c'eſt cela qui fait plaiſir à voir !
chaque jour, à mon cœur, leur bonne intelligence,
leurs tendres amitiés & leur reconnoiſſance,
d'un ſiècle de plaiſirs font goûter les douceurs !
mon dernier tette encore ; & ſitôt que ſes ſœurs
font ſemblant de vouloir tetter auſſi ſa mère,
croiriez-vous qu'il les bat ? oh ! le petit compère
ſera, je vous promets, robuſte & vigoureux !

LE SEIGNEUR.

Enfin, dans votre état, vous êtes donc heureux ?

LE PAYSAN.

Heureux ! quand je reviens le ſoir du labourage,
il faut voir le plaiſir de mon petit ménage,
comme ils ſont tous joyeux, ma femme, mes enfans !
on me diroit parti depuis quatre à cinq ans ;

ils parlent tous enſemble & d'une voix ſi tendre,
que mon cœur tout ému ne ſait auquel entendre.
Louis qui peut à peine atteindre à mon genou,
monte ſur une chaiſe, & ſe pend à mon cou.
Mes filles! quel accueil elles font à leur père!
& je vois mon Lucas ſur le lit de ſa mère,
qui ſe roule, & voulant auſſi me careſſer,
me tend ſes petits bras pour aller l'embraſſer.
Moi, je les prends, je ris, je pleure, je les baiſe;
d'y penſer ſeulement, je ne me ſens pas d'aiſe.
Ah! vous devez ſentir quel plaiſir pour mon cœur!
Vous êtes père auſſi?

LE SEIGNEUR.

Je n'ai pas ce bonheur.

LE PAYSAN.

En eſt-il donc, Monſieur, un autre ſur la terre?
Vous ignorez combien il eſt doux d'être père!

LE SEIGNEUR.

Et comment vivez-vous?

LE PAYSAN.

On ne meurt pas de faim;
toujours bon appétit; on a de très-bon pain.

LE SEIGNEUR.

Du pain & rien de plus?

LE PAYSAN.

Le matin, de coutume,
on dépêche un grand plat d'un excellent légume;
doit-on de ſon travail revenir un peu tard:
on vous prend ſous ſon pouce un bon morceau de lard.

Lorſqu'on eſt tous enſemble, on a meilleure chère ;
tous les jours que Dieu fait, le ſoir, la Ménagère
avec du beurre frais, de la crême ou du lait,
fait une ſoupe aux choux dont le Roi mangerait.

LE SEIGNEUR.

Grand appétit, c'eſt trop pour un pauvre ménage !
Vous avez donc pour vivre un petit héritage ?

LE PAYSAN.

Nous avons, pour tout bien, nos bras, & nous vivons
nous avons.... Sais-je moi, tout ce que nous avons ?
Je ne calcule pas ; tout au jour la journée ;
& puis, ſans y penſer, vient la fin de l'année.
Dieu bénit mes travaux, &, mon champ, tous les ans,
nourrit mon père, moi, ma femme & mes enfans ;
car j'ai mon père encor.

LE SEIGNEUR.

Et le prix du fermage,
la ſemence, l'engrais, les frais du labourage ?

LE PAYSAN.

N'ai-je donc pas mes œufs, mes poulains, mes toiſons ?
les comptez-vous pour rien ? Dans de bonnes ſaiſons,
mon fils m'apporte encor quelqu'argent de la Halle ;
la famille s'aſſemble, on mange, on ſe régale ;
la femme en coupe un chou de plus dans le jardin,
& le Dimanche on boit ſon petit coup de vin.

LE SEIGNEUR.

Oui ; mais ſi par malheur une année eſt mauvaiſe ?

LE PAYSAN.

J'en conviens avec vous, on eſt moins à ſon aiſe.

Peut-on toujours avoir une riche moiſſon ?
On vit tout doucement dans la morte ſaiſon
de ce qu'on a tâché d'épargner dans la bonne ;
l'on ne mange pas tout ; puis au fond de la tonne
on garde un coup de vin, pour la ſoif à venir :
l'aſpect de mes vieux jours ne me fait point frémir,
j'ai mis tout mon eſpoir dans le Dieu que j'adore.

LE SEIGNEUR.

Et ces Cieux embrâſés, dont l'ardeur vous dévore,
ne les craignez-vous pas ?

LE PAYSAN.

Hélas ! ſi vous ſaviez,
quand des ſables ardens vous ont brûlé les pieds ;
quand le dos tout courbé ſur des roches brûlantes
à chaque inſtant frappé de vapeurs ſuffoquantes,
on s'eſt vu tout le jour au ſoleil expoſé ;
que trempé de ſueurs, haletant, oppreſſé,
pour cacher au midi ſa tête ſous l'ombrage,
en vain l'on a cherché quelque léger feuillage ;
qu'on n'a pu découvrir un ſeul petit ruiſſeau ;
ah ! quel plaiſir alors, quand une goutte d'eau
vient humecter la langue épaiſſe & deſſéchée !
que l'on voit d'une eau vive une ſource cachée !
Oh ! lorſqu'on a ſouffert ces cruelles chaleurs,
quel plaiſir de goûter le doux parfum des fleurs !
de reſpirer le frais aux bords d'une fontaine !
Au murmure des eaux qui coulent dans la plaine,
on ferme ſa paupière ; on cherche à ſommeiller,
en paſſant ſous ſa tête un bras pour oreiller.
Et quand la nuit brillante, en déployant ſes voiles,
nous offre un beau Ciel bleu, tout parſemé d'étoiles ;

quand la lune se lève & roule dans les airs ;
que tout est pur, serein, calme dans l'Univers ;
qu'une douce fraîcheur pénètre jusqu'à l'ame ;
après souper, on prend ses enfans & sa femme,
on va chanter sous l'orme avec tout le hameau,
& toute la jeunesse, au son du chalumeau,
danse sur des tapis de mousse & de verdure.

LE SEIGNEUR.

Mais l'hiver, dans ces jours de neige & de froidure ?

LE PAYSAN.

Ah, l'hiver ! on balance, on croise ses deux bras,
on s'en bat sous l'aisselle ; & l'on vient à grands pas
se dégourdir les mains dans les mains de sa femme.
On prend une bourrée, on l'allume, & la flamme
qui pétille & qui jette une vive clarté,
tout-à-coup dans les cœurs ranime la gaîté.
On entretient son feu de quelque bonne souche ;
de tout son appétit on soupe & l'on se couche ;
on va bien chaudement s'endormir là-dessus ;
& puis du mauvais temps on ne se souvient plus.
Allez, Monsieur, croyez qu'il est bien du beau monde,
chez qui tout vos plaisirs, l'argent, l'or, tout abonde,
qui ne vit pas, peut-être, aussi content que nous.

LE SEIGNEUR.

Les impôts, tous les ans, comment les payez-vous ?

LE PAYSAN.

Gaîment. N'en faut-il pas pour les frais de la guerre ?
Eh, qui me défendra dans ma pauvre chaumière ?
Voulez-vous qu'un barbare, en désolant mes champs,
vienne un jour, à mes yeux, égorger mes enfans ?

J'afferme un coin de terre & ce petit vignoble ;
il faut payer ; chacun ne peut pas être noble.

LE SEIGNEUR.

Les Nobles ! & pourquoi sont-ils exempts d'impôts ?
Vous consumez pour eux vos jours dans les travaux ;
& que font-ils pour vous ? Au sein de la mollesse,
ils goûtent les plaisirs d'une oisive richesse.
Ils dorment ; vous veillez.

LE PAYSAN.

Et vous ne comptez pas
le sang qu'ils ont pour nous versé dans les combats ?
Souvent, tandis qu'ici l'on danse dans nos fêtes,
au feu de cent canons ils exposent leurs têtes !
le Noble qui nous juge, ou qui nous défend tous,
n'a-t-il pas à porter son fardeau comme nous ?
Il fait notre besogne, & nous faisons la sienne ;
eh, Monsieur, comme on dit, chaque état a sa peine.

LE SEIGNEUR.

Bon père ! bon époux ! citoyen vertueux !
O Ciel ! oui, tout est bien. Que cet homme est heureux !
Adieu, ville de bruit, de fumée & de boue,
Paris, où de l'honneur la bassesse se joue ;
ville affreuse, où d'un homme on n'estime le prix
qu'au poids du vil métal qui couvre ses habits ;
où, sans honte, l'on voit de petits agréables,
des gens dont on connoît les mœurs abominables,
se glisser, en rampant, aux nobles dignités ;
où l'on vous abandonne aux fourbes effrontés ;
où le plus vil traitant, cruel dans son sourire,
encor plus corrompu que l'air qu'il y respire,

dans l'éclat paſſager de ſa vaine grandeur,
inſulte à l'infortune, & joignant, ſans pudeur,
l'ironie au menſonge & la baſſeſſe au crime,
plaint le peuple opprimé, même alors qu'il l'opprime.
Où toujours l'innocent dans le piège eſt tombé;
où le plus vertueux a toujours ſuccombé.
Ils n'ont jamais ſenti qu'une pitié ſtérile!
J'ai vu des hiſtrions flétrir l'Auteur d'Emile,
& ſes écrits divins, code des Nations,
traités, avec mépris, de déclamations;
nos plaintes ne ſont plus que des choſes communes!
Malheureux, pour ceſſer nos plaintes importunes,
le foible n'eſt-il plus de fardeaux accablé?
Le foible a-t-il ceſſé d'être aux Grands immolé?
Où l'argent eſt le Dieu, le ſeul Dieu qu'on révère,
où la foi des traités n'eſt plus qu'une chimère,
où de ſales diſcours, qu'ils traitent de bons mots,
font rougir la vertu qu'on laiſſe pour les ſots.
Quelle douce innocence en ce ſéjour champêtre!
que j'y ſerois heureux! --- Je le puis, je veux l'être.
Ah! trop long-temps ſéduit par de brillans appas,
j'ai cherché le bonheur où le bonheur n'eſt pas!

LA BONNE MERE,

IMITATION

D'un Sonnet de FILICAJA (1).

Vois la tendre mère entourée
des enfans qu'elle a mis au jour!
Auprès d'eux, ſon ame enivrée
treſſaille & de joie & d'amour.
Flattant l'un de ſa main légère,
vois comme elle embraſſe ſon frere
qu'elle preſſe contre ſon cœur;
l'autre ſur ſes genoux s'élance;
ſon bras l'aide; un pied qu'elle avance
ſert encore de ſiége à ſa ſœur.

Dans un regard, une careſſe,
dans leurs baiſers, dans leurs ſoupirs,
ſon cœur ſait lire avec adreſſe
d'innombrables petits deſirs.
Ils parlent tous; & ſans rien dire
elle répond par un ſourire
A leurs mots demi prononcés;
Elle veut prendre un air ſévère,
& l'on voit combien elle eſt mère
dans ſes yeux même courroucés.

---

(1) Les Italiens comptent *Filicaja* au nombre de leurs grands Poëtes lyriques, *Guidi* & *Chiabrera*. Je ne connois de lui que le ſonnet *Qual madre i figli*, &c. qu'ils regardent comme ſon chef-d'œuvre.

C'eſt ainſi que la Providence
veille ſur le ſort des humains,
& que ſon amour leur diſpenſe
les tréſors ouverts dans ſes mains.
Les Grands, les Maîtres de la terre,
le pauvre en ſon humble chaumière,
elle écoute tous les mortels.
Et ſa bonté conſtante & sûre
partage à toute la nature
ſes dons & ſes ſoins paternels.

Que jamais l'homme ne l'accuſe
d'indifférence ou de rigueur,
ſi quelquefois elle refuſe
une grace chère à ſon cœur!
Ce n'eſt que pour nourrir ton zèle,
& pour te rendre plus fidèle,
qu'elle diffère à t'exaucer;
ou plutôt ſa bonté ſuprême
te fait une grâce, alors même
qu'elle ſemble te refuſer.

DESCRIPTION

D'UN CHEVAL DE BATAILLE,

Imitée du Livre de JOB.

VOIS ce courſier fougueux, dreſſant ſa tête altière,
ſecouer, dans les vents, ſa ſuperbe criniere ;
nerveux & ſouple, il ſent ſa grace & ſa vigueur ;
de ſes nazeaux brûlans il ſouffle la terreur :
ſon cœur s'en réjouit, & ſon œil s'en allume !
ſur ſon poitrail gonflé ſon ſang bouillonne & fume ;
vois-le rongeant ſon frein, &, par bonds, s'élançant,
dans ſa bouche agiter ſon mors, en frémiſſant :
avide, il ſe conſume & flaire, au loin, la guerre ;
& de joie & de rage il dévore la terre,
l'enfonce, en fait jaillir des feux étincelans :
il ne ſent pas le trait qui tremble dans ſes flancs ;
& fier de partager tes dangers & ta gloire,
par ſes henniſſemens il chante ſa victoire.

AUTRE DESCRIPTION

D'UN CHEVAL DE BATAILLE,

Imitée d'YOUNG.

Vois ce cheval ſuperbe, en ſa courſe arrêté ?
il ronge, en henniſſant, ſon mors enſanglanté :
& couvrant ſon poitrail de longs flots de fumée,
ſous ſes nazeaux il roule une haleine enflammée,
ſur ſon dos fait ſonner le harnois des combats,
& d'écume il blanchit la terre ſous ſes pas !
Vois ſon œil réfléchir les éclairs de ta lance !
plus léger que les vents ſur la plaine il s'élance,
& s'enfonçant, par bonds, dans les rangs effrayés,
les frappe & les renverſe, & les foule à ſes pieds.
Cependant il chancelle, épuiſé de carnage,
il ſe relève encore ! ... &, bondiſſant de rage,
va tomber dans le ſang qu'il fait, au loin, jaillir :
le ſoupir de la mort eſt ſon premier ſoupir !

ESSAIS
DE POÉSIE LYRIQUE.

PRÉFACE.

On s'arme de la gloire de Malherbe & de Rouſſeau pour opprimer la jeuneſſe. Quand ils ont dit que *le champ de la Poéſie lyrique étoit en friche depuis Malherbe & Rouſſeau*, ils tirent plus de vanité de leur ſottiſe qu'un pauvre jeune homme, d'un aſſez bon ouvrage; & cette remarque, ſi je ne me trompe, Racine l'avoit faite avant moi.

Au lieu de citer quelques fragmens d'une Ode de Rouſſeau, ou de renvoyer à tel ou tel de ſes Poëmes, le Lecteur qui n'ayant probablement pas le volume ſous ſa main, ne ſe donneroit pas la peine de ſe le faire apporter, je vais tranſcrire ici toute entiere l'Ode qu'il regardoit comme ſon plus bel ouvrage.

ODE

Sur la naiſſance du Duc de BRETAGNE, *en* 1707.

Descends de la double colline, (1)
Nimphe, dont le Fils amoureux,

(1) Je copie cette Ode d'après une édition faite à Soleure ſur une édition de J. B. Rouſſeau.

Du ſombre époux de Proſerpine,
Sçut fléchir le cœur rigoureux,
Viens ſervir l'ardeur qui m'inſpire,
Déeſſe, prête-moi ta lyre,
Ou celle de ce Grec (1) vanté,
Dont, par le ſuperbe Alexandre,
Au milieu de Thebes en cendre,
Le ſéjour fut ſeul reſpecté.

Quel Dieu propice nous ramene,
l'eſpoir que nous avions perdu,
un fils de Thétis ou d'Alcmene,
par les Dieux nous eſt-il rendu,
n'en doutons point; le Ciel ſenſible,
veut réparer le coup terrible,
qui nous fit verſer tant de pleurs,
hâtez-vous, ô chaſte Lucine!
jamais plus illuſtre Origine,
ne fut digne de vos faveurs.

Peuple, voici le premier gage,
des biens qui vous ſont préparés,
cet Enfant eſt l'heureux préſage,
du repos que vos deſirés.
Les premiers inſtans de ſa vie,
de la diſcorde & de l'envie,
verront éteindre le flambeau,
il renverſera leurs trophées,
& leurs couleuvres étouffées,
ſeront les jeux de ſon berceau.

(1) Pindare.

Ainſi durant la nuit obſcure,
de Vénus l'étoile nous luit,
favorable & brillant augure,
de l'éclat du jour qui la ſuit,
ainſi dans le fort des tempêtes,
nous voyons briller ſur nos têtes,
ces feux amis des matelots,
préſage de la paix profonde,
que le Dieu qui regne ſur l'onde,
va rendre à l'empire des flots.

Quel monſtre de carnage avide,
s'eſt emparé de l'Univers;
quelle impitoyable Eumenide,
de ſes feux infecte les airs;
quel Dieu ſouffle en tous lieux la guerre
& ſemble à dépeupler la terre,
exciter nos ſanglantes mains,
mégere des enfers bannie,
eſt-elle aujourd'hui le génie,
qui préſide au ſort des humains?

Arrête, Furie implacable,
le Ciel veut calmer ſes rigueurs;
les feux d'une guerre coupable
n'ont que trop embrâſé nos cœurs,
aimable paix, vierge ſacrée,
deſcends de la voûte azurée;
viens voir tes temples relevés,
& ramene au ſein de nos villes,
les Dieux bienfaiſans & tranquilles,
que nos crimes ont ſoulevés.

Mais où fuis-je ? quel trait de flamme
m'échauffe d'une ſainte horreur ?
Quel Dieu fait entrer dans mon ame
une prophétique fureur ;
loin d'ici profane vulgaire,
Apollon m'inſpire & m'éclaire ;
c'eſt lui, je le vois, je le ſens,
mon cœur cede à ſa violence ;
mortels, reſpectez ſa préſence,
prêtez l'oreille à mes accens.

Les temps prédits par la Sybille,
à leurs termes ſont parvenus,
nous touchons au regne tranquille,
du vieux Saturne & de Janus.
Voici la ſaiſon deſirée,
où Thémis & ſa ſœur Aſtrée,
rétabliſſans leurs ſaints autels,
vont ramener ces jours inſignes,
où nos vertus nous rendoient dignes
du commerce des immortels.

Que vois-je ! quel nouveau miracle
tient encor mes ſens enchantés !
Quel vaſte, quel pompeux ſpectacle
frappe mes yeux épouvantés !
Un nouveau monde vient d'éclore,
l'Univers ſe reforme encore,
dans les abîmes du cahos ;
& pour réparer ſes ruines,
je vois des demeures divines,
deſcendre un peuple de Héros.

Les élémens ceſſent leur guerre,
les Cieux ont repris leur azur,
un feu ſacré purge la terre
de tout ce qu'elle avoit d'impur;
on ne craint plus l'herbe mortelle,
& le crocodile infidelle,
du Nil ne trouble plus les eaux;
les lions dépouillent leur rage,
& dans le même paturage,
bondiſſent avec les troupeaux.

C'eſt ainſi que la main des Parques
va nous filer le ſiècle heureux,
Qui du plus puiſſant des Monarques,
doit couronner les juſtes vœux;
eſpérons des jours plus paiſibles,
les Dieux ne ſont point inflexibles,
puiſqu'ils puniſſent nos forfaits;
dans leurs rigueurs les plus auſteres,
ſouvent leurs fléaux ſalutaires
ſont un gage de leurs bienfaits.

Le Ciel, dans une nuit profonde,
ſe plaît à nous cacher ſes loix;
les Rois ſont les maîtres du monde,
les Dieux ſont les maîtres des Rois;
la valeur, le ſoin, la prudence,
des décrets de la Providence
ne change point l'ordre arrêté;
& leur regle conſtante & ſûre,
fait ſeule ici-bas la meſure
des biens & de l'adverſité.

Mais que fais-tu, Muſe inſenſée,
où tend ce vol ambitieux ?
oſes-tu porter ta penſée
juſques dans le conſeil des Dieux ?
Réprime une ardeur périlleuſe,
ne va point d'une aîle orgueilleuſe,
chercher ta perte dans les airs ;
& par des routes inconnues,
ſuivant Icare au haut des nues,
crains de tomber au fond des mers.

Si pourtant quelque eſprit timide,
du Pinde ignorant les détours,
oppoſoit les regles d'Euclide,
aux déſordres de mes diſcours,
(1) qu'il ſache que ſur le Parnaſſe,
le Dieu dont autrefois Horace
apprit à chanter les Héros,
préfère ces fougues lyriques
à tous les froids panégyriques
Du Pindare des Jeux floraux.

---

(1) Le ſieur Rouſſeau (dit l'Editeur) déſignoit par ces vers le ſieur de la Motte : mais s'étant raccommodé avec lui, il les changea en cette maniere.

Qu'il ſache qu'autrefois Virgile
fit même aux Muſes de Sicile,
approuver de pareils tranſports,
& qu'enfin cet heureux délire,
des plus grands Maîtres de la lyre,
immortaliſe les accords.

Rouſſeau écrivoit à M. de Machy, en lui envoyant cette Ode : « J'eſpere que vous en ſerez content, &, à mon gré, je n'ai point fait d'ouvrage, où j'aie mis *tant d'art* que dans celui-là ».

Il ne falloit pas y mettre *tant d'art*, mais un véritable enthouſiaſme. A force d'étude, on apprend à écrire avec art, mais le génie ſeul donne l'enthouſiaſme.

« Car ayant deſſein de donner une idée des fougues de l'Ode, que je puis dire *qu'aucun François n'a connues* ».

Voilà déjà Malherbe jugé ; Malherbe jugé par le Grand Rouſſeau.

« Et voulant oppoſer ce caractere à celui des Odes de M. de la Motte, que j'avois condamnées publiquement, *malgré les ſuffrages de l'Académie*, je courois véritablement un grand riſque, & je marchois, comme dit notre Poëte,

Per ignes ſuppoſitos cineri doloſo.

Il falloit donc m'appuyer d'autorités dans les endroits où mon enthouſiaſme étoit le plus vio-

lent ; c'eſt ce que j'ai fait en prenant *mes plus hautes idées*, dans la quatrieme éclogue de Virgile, dans le Prophête Iſaïe, dans la deuxieme Epitre de Saint-Pierre, dont vous reconnoîtrez que ma huitieme, neuvieme & dixieme ſtrophes ſont tirées ; de ſorte que mes Auteurs ne pouvant être condamnés, je me ſuis mis en ſûreté ».

Cruel effet des injuſtes critiques, le plus beau génie n'oſe s'abandonner à ſon vol ſublime. Ce n'eſt plus qu'un imitateur de ſang froid qui lutte avec quelques belles expreſſions dont il veut enrichir ſa langue. Les ouvrages de Rouſſeau décelent un grand génie, mais ne ſont pas des ouvrages de génie. Dans preſque toutes ſes Odes, Rouſſeau n'eſt qu'un grand Ecrivain.

M. de Chabanon, de l'Académie Françoiſe, termine ſon excellent diſcours ſur la Poéſie lyrique, en diſant que le genre de l'Ode eſt à préſent en diſcrédit parmi nous.

Je crois qu'il n'a pas oſé dire la vérité toute entiere, le genre de l'Ode, chez les François, eſt un genre abſolument neuf.

Quand M. de Chabanon ajoute, que le Poëte qui s'y adonneroit feroit un acte de courage dont

il eſt douteux que ſon ſiècle voulût le récompenſer, je ne ſuis nullement de ſon avis. Si dans les milliers de vers dont nous ſommes inondés, il s'en trouve quelques douzaines de bons qui ne réuſſiſſent point, ce n'eſt pas qu'on les dédaigne, c'eſt vraiment qu'on ne les connoît pas. C'eſt que trompé chaque jour par les vains éloges qu'on donne à des fadaiſes, le Public ne croit plus aux éloges ſincères dictés par la juſtice. Tout eſt fait en Poéſie, diſent les Critiques, & moi, je dis rien n'eſt fait; je dis que M. de Marmontel, Sécretaire perpétuel de l'Académie Françoiſe, a eu le courage d'écrire (1): *On lit les Odes de Malherbe & de Rouſſeau, comme ils les ont faites, c'eſt-a-dire ſans être ému.*

Je donne ces eſſais pour ce qu'ils ſont, je les donne comme les études d'un jeune Poëte, qui avant de traiter quelques grands objets, a ſenti le beſoin d'eſſayer ſa langue.

Les deux premiers eſſais qu'on va lire ont été déjà publiés dans l'Almanach des Muſes de 1783.

---

(1) Voyez dans l'Encyclopédie, article Poéſie, &c.

La derniere piece que je donne ici pour la premiere fois eſt vraiment celle dont je ſuis le moins mécontent.

Ce fragment du livre de Job eſt preſque le ſeul que j'aie conſervé d'une paraphraſe que j'ai faite, à vingt ans, de la plus grande partie de ce Poëme. J'avois entrepris cet ouvrage ſans conſulter mes forces. Je l'ai déjà dit, en publiant ce fragment dans l'Almanach des Muſes.

FRAGMENT

FRAGMENT
DU
LIVRE DE JOB.

Que Dieu même écrive l'hiſtoire de ma vie, je la mettrai d'abord ſur mon cœur, & je m'en ferai enſuite une couronne pour me préſenter devant lui !

Job.

DÉSESPOIR DE JOB.

Le plus puiſſant Monarque de l'Orient eſt étendu ſur du fumier. Une plaie affreuſe couvre tout ſon corps. Ceux même qu'il appelle par leur nom font ſemblant de le méconnoître, & lui crachent au viſage en ſouriant à ſes douleurs.

Où donc s'eſt-il caché ce Dieu, ce Tout-puiſſant?...
Quel crime ai-je commis pour pleurer en naiſſant?
Qu'il ſe montre, qu'il parle, & que je lui réponde!
Oui, je veux.... Le tonnerre gronde:
le Ciel en feu s'entr'ouvre, & ſes vives clartés
annoncent aux mortels un Dieu qui va deſcendre.
Les monts tremblent épouvantés,
& les vents étonnés ſe taiſent pour l'entendre.

Que faiſois-tu le jour où naquit l'univers?
Sur un nuage d'or emporté dans les airs,
eſt-ce toi qui, d'un ſouffle, animant la pouſſière,
fis reſpirer, ſentir, & penſer la matière?
qui lui dis: Lève-toi, commande aux élémens;
ſoumets à tes calculs l'immenſité des temps?

Pour te rendre immortel quand je t'ai donné l'être,
ſavois-tu ſeulement quel jour tu devois naître?

Réponds-moi. Qu'as-tu fait ? Quels cieux as-tu formés?
Quels mondes, quel inſecte as-tu donc animés ?
Et ta bouche orgueilleuſe exhalant le blaſphême,
va, juſques ſur ſon trône, interroger Dieu même !
Sache, reptile impur, qui rampes ici-bas,
que la terre eſt un point qu'il n'appercevroit pas,
ſi, dans la profondeur de ſa ſageſſe immenſe,
un atôme échappoit à ſon intelligence.
Et tu veux, qu'à tes pieds venant s'humilier,
ce Dieu s'abaiſſe encore à ſe juſtifier !

Qui fait ſentir à l'homme une volupté pure,
à ſuivre, à reſpecter les loix de la nature ;
à chercher ſa compagne, à céder aux deſirs ;
&, libre, l'a forcé par l'attrait des plaiſirs,
de mettre tous ſes vœux & ſon bonheur ſuprême,
à renaître, à s'aimer dans une autre lui-même ?
J'ai gravé dans ſon cœur : *Homme, ſois vertueux ;*
meurs, ſans te plaindre ; eſpère, & tu ſeras heureux.
J'enferme mes deſſeins dans une nuit profonde.
Je ſuis le Roi des Rois : de rien j'ai fait le monde.

C'eſt moi qui vis la terre éclore ſous mes yeux ;
dont le bras étendit la ſurface des cieux ;
qui de la nuit obſcure ai déployé les voiles ;
ai tracé, de mon doigt, la courſe des étoiles ;
qui du ſein des enfers fis jaillir l'océan,
& ſortir d'un regard le ſoleil du néant.

C'eſt mon œil qui ſoulève & calme les orages.
C'eſt moi qui, dans les cieux entaſſant les nuages,
d'un ſouffle fais rouler aux bouts de l'univers
des fleuves ſuſpendus dans le vague des airs.

Ces aſtres, ces ſoleils, ces globes de lumière,
je les sème à mes pieds ainſi que la pouſſière;
&c, ſur mon trône aſſis, mes bienfaiſantes mains
toujours également s'ouvrent pour les humains.

Eſt-ce toi qui des vents entretenant l'audace,
leur donnes une haleine ou de flamme ou de glace?
Dis-leur : Obéiſſez; vents, ſervez ma fureur;
&c ſur le front des Rois ſecouez la terreur.
Ont-ils reçu de toi leur aîle infatigable,
ce mugiſſement ſourd, ce ſouffle épouvantable,
ce vol impétueux, dont les ébranlemens
font trembler l'univers juſqu'en ſes fondemens?
Si je leur ai permis de flétrir la verdure,
tout-à-coup mes regards animant la nature,
éveillent l'univers dans l'ombre enſeveli.
L'homme voit ſon ſéjour, & le trouve embelli.

Des aſtres de la nuit ſerois-tu donc le maître?
Va donc marquer les lieux où l'aurore doit naître.
Entr'ouvre ſes rideaux de pourpre & de vermeil,
&c dans ſon lit, ſurpris, appelle le ſoleil.
Eveille-le. Dis-lui : Commence ta carrière?
Enferme dans ta main ſes torrens de lumière,
&c, lançant dans l'éther ſes flots étincelans,
fais nager l'univers dans ſes rayons brûlans.

Et qui donne à la roſe une haleine ſi pure?
au ſaule ſa fraîcheur &c ſa douce verdure?
Dis-moi donc : Qui préſide à l'ordre des ſaiſons?
qui fais germer, fleurir &c mûrir tes moiſſons?

Non, tu ne connois pas ce Dieu, dont le ſourire
annonce le bonheur à tout ce qui reſpire.
Il a peuplé les cieux, & la terre, & les mers,
& ſur l'œil de l'inſecte il a peint l'univers.

Quel maître bienfaiſant enſeigne à l'hirondelle
à prévoir le retour de la ſaiſon cruelle ;
à ſuivre les zéphirs chaſſés par les frimats,
& laiſſer l'homme eſclave en ſes affreux climats ?
A peine l'Aquilon vient attriſter l'année,
que des ſiens, dans les airs, elle eſt environnée,
& , fuyant un ſéjour, ravagé des autans,
trouve, en changeant de ciel, un éternel printemps.

Vois l'aigle, ſur le front d'un roc inacceſſible,
chercher, dans la tempête, un aſyle paiſible.
Elle prend ſon eſſor vers l'immortel ſéjour,
& s'élance, & ſe perd dans les rayons du jour ;
là, d'un œil affamé, cette reine ſuperbe,
marque, du haut du ciel, un ver rampant ſous l'herbe.

As-tu tendu les nerfs de ce courſier fougueux ?
Son pied creuſant la terre en fait jaillir des feux ;
ſon ſang, ſous ſes nazeaux, en bouillonnant, ruiſſelle ;
& le feu des combats dans ſon œil étincelle.

Le tigre connoît-il d'autre maître que moi ?
L'onagre & la panthère ont-ils fui devant toi ?
Avance, & de la nuit oſe affronter les ombres !
Perce au fond de ces bois ſilencieux & ſombres,
lorſque, de loin en loin, une errante lueur
en laiſſe, à peine, voir la ténébreuſe horreur.

Sous ces dômes blanchis d'une pâle lumière,
Que du roi des forêts la marche auguſte & fière,
Et montre ta foibleſſe, homme ſuperbe & vain !
Vient-il d'un pas tremblant ſe nourrir dans ta main
Agite, en te jouant, les flots de ſa crinière.
Seul, dans la profondeur de ſa ſombre tannière,
Sur ſes ſanglans débris il ſommeille étendu :
Mais à peine le jour dans l'ombre eſt deſcendu,
Le lion ſe réveille !.... & ſa gueule écumante
Dévore, en rugiſſant, ſa victime fumante.
Tu pâlis ! être foible ! & fuyant le trépas,
Tu n'oſes regarder l'empreinte de ſes pas !...
Et tu braves ma foudre, & ta voix téméraire
S'élève, contre moi, du ſein de la pouſſière !
Reconnois donc enfin ton Dieu, ton bienfaiteur.
La nature eſt à moi. Je ſuis le Créateur.

PROPHÉTIE
CONTRE TYR.

On lit dans *Iſaïe*, ſur la ruine de Tyr, un chapitre entier (c'eſt le vingt-troiſieme), qui me ſemble laiſſer bien au-deſſous de lui tout ce que nous connoiſſons de plus ſublime dans le genre lyrique.

Les Mois, *Poëme*, *par M.* ROUCHER, *tome II. page* 40.

PROPHÉTIE
CONTRE TYR,

Tirée du Livre d'Iſaïe, Chap. 23.

Assis ſur un rocher, ſous un ciel ſans nuage,
ſuivant d'un œil errant les débris d'un naufrage,
Iſaïe attendri ſoupiroit ſes douleurs,
& de ſes cheveux blancs il eſſuyoit ſes pleurs.
Un friſſon le ſaiſit. Son ſang, de veine en veine,
goutte à goutte, en ſuſpens, s'arrête, & coule à peine.
La mer eſt calme, & Tyr eſt dans l'éloignement.
Le vieillard, pénétré d'un tendre ſentiment,
ſourit, & s'abandonne aux plus douces alarmes;
il jouit du plaiſir de répandre des larmes.
Mais, lorſqu'en ſon ivreſſe, il va, de tous côtés
promenant dans les airs, ſes regards enchantés,
un rayon du ſoleil tombe ſur ſa paupiere,
& ſes yeux ſont noyés dans des flots de lumiere.
Le Prophète croit voir un déluge de feux
s'élancer, par torrens, de la voûte des cieux;
ſon ſang jaillit par bonds dans ſa veine embraſée,
& déjà le délire allume ſa penſée.

Vaiſſeaux, embraſez-vous, fuyez épouvantés.
D'où venez-vous de tous côtés?
Le glaive a dévoré la reine des cités.

O Tyr ! où ſont tes ports autrefois ſi célebres?
La mer roule tes murs par ſes flots emportés.
Océan, couvre-toi d'éternelles ténebres ;
& dans les airs impurs & de ſouffre infectés,
que le mugiſſement de tes flots irrités,
ſe change en heurlemens funebres !

Quels ſons aigus frappent les airs ?
Sidon, les entends-tu ? ... C'eſt le bruit de tes fers !

Qui t'a ſouillée, ô Tyr, de tant d'ignominie ?
un ſeul de tes regards éveilloit le génie.
L'Egypte t'apportoit ſes immenſes tréſors ;
les cedres du Liban deſcendoient dans tes ports,
& la moiſſon du Nil étoit ta nourriture.
Chargés, pour toi, des dons de toute la nature,
lancés de cent climats divers,
d'innombrables vaiſſeaux couvroient le ſein des mers.
Et, ſaiſis à ton nom, de reſpect & de crainte,
les Peuples & les Rois marquoient dans ton enceinte
le rendez-vous de l'Univers !

Emus juſqu'au fond des entrailles,
on entendoit de Tyr tous ces fiers matelots,
accourir, ſe preſſer, crier ſur leurs vaiſſeaux :
« Découvrez-vous, au loin, le front de ſes murailles?
» regardez ; eſt-il rien de comparable à Tyr » ?
Ils parlent. Le tombeau s'ouvre pour l'engloutir.

Quand ſeront tes forfaits effacés par tes larmes ?
Vierge déshonorée, on a flétri tes charmes !

Que ton exemple, ô Tyr, ſerve aux ſiècles futurs !

Prends ton luth, fais le tour de tes murs:
d'une courtiſanne oubliée
cours offrir les reſtes impurs.

Il diſoit : « Ma fortune à la tienne eſt liée » !
Il ne ſe dit pas même : « Eſt-ce elle que je vois ?
» que j'ai tant adorée aux jours de ſa jeuneſſe » ?

Cours dans tes murs, avec ivreſſe,
proſtituer tes pleurs, & ta lyre, & ta voix,
chante, & qu'on puiſſe encor ſe ſouvenir de toi.

Que cependant le juſte eſt beau dans ſa vieilleſſe !

Tyr eſt abîmée aux enfers.
De ſes chefs avilis les pieds, traînant des fers,
iront chercher, au loin, des terres étrangeres.
Fuyez, comme un torrent, fuyez dans les déſerts ;
franchiſſez les monts & les mers ;
que les oſſemens de vos peres
ſe levent, pour vous ſuivre errans par l'Univers !

Quel eſt cet étranger qu'ici je vois deſcendre ?
Il chante, & ſous ſes pieds il fait voler la cendre
de ces murs conſumés par le foudre vengeur.
Tu ris ! . . . tu ne ſais pas, ſtupide voyageur,
que dans ces déſertes campagnes,
Tyr élevoit ſa tête au-deſſus des montagnes !

Briſez-vous contre les rochers,
vaiſſeaux, elle n'eſt plus celle que vous cherchez !
Cieux, verſez des torrens de fumée & de flammes.
Et vous, Rois, implorez un pain de charité ;
portez, entre vos bras, vos enfans & vos femmes ;

mendiez les refus de l'inhumanité.....
Sur de vaines grandeurs inſenſé qui ſe fonde!

Mere des nations & la reine du monde,
à l'Univers entier Tyr impoſoit des loix :
& tous ſes habitans étoient autant de Rois....
C'eſt donc ainſi, grand Dieu, que tu punis les hommes!
Un tombeau nous dévore, orgueilleux que nous ſommes!

Babylone & Damas & les Aſſyriens,
les Medes, les Perſans & les Palmyriens,
n'as-tu pas vu leurs Rois ſemer par-tout la guerre?
couvrir de leurs ſujets la face de la terre?
où ſont-ils maintenant?
Et tu braves le Dieu par qui ſeul tu reſpires!
Celui qui ſous ſes pas efface les Empires,
fera-t-il bien rentrer Sidon dans le néant?

Eſt-ce le feu qui vient dévorer ces campagnes?
Paix! --- Je le reconnois --- C'eſt le bruit des chevaux
dont le pied menançant ébranle les montagnes.
Hé! non : c'eſt le fraças, le murmure des eaux,
c'eſt le bruiſſement des vagues & des flots,
dont la chûte lointaine aſſourdit les échos.

Douce paix, redeſcends dans mon âme alarmée!

Mais comme en longs ſillons, la mer brille allumée!
Dans la ſombre épaiſſeur des torrens de fumée,
de gros nuages noirs, l'un ſur l'autre roulans,
s'élevent peſamment ſur les monts d'Idumée.
Quels ſiniſtres éclairs s'élancent de leurs flancs!

quel déluge, grand Dieu, de flots étincelans!
Grace, grace pour Tyr!... J'ai vu.... C'eſt une armée!
c'eſt *Cethim* en fureur à ta perte animée!
Ils manquent de tombeaux! les morts couvrent les morts!
J'entends des ennemis les funebres accords,
le fer, l'airain ſonnant, les trompettes, les cors,
les cris, les heurlemens.... tout le feu de la guerre!
Sous mes pieds, ſur ma tête a grondé le tonnerre,
Tyr, il éclate, il éclate.... Tu dors!

Voluptueuſe! au milieu de ſes ſonges,
Tyr a ſouri dans les bras du ſommeil....
Nuit, jette un crêpe noir ſur le front du ſoleil!
Tyr s'abandonne aux plus rians menſonges....
elle referme encor les yeux à ſon réveil!

Aux armes, aux armes, aux armes!
Où courez-vous, Tyriens éperdus!....
Et, le glaive à la main, ils ſe ſont tous rendus!
Repouſſez donc ces affreuſes alarmes!
Que de membres briſés ſur la pouſſiere épars!
Des mains.... jointes encor, des têtes de vieillards!
Un pere entr'ouvre, à peine, une errante paupiere
ſur ſon fils, qui ſourit à ta main meurtriere,
monſtre, quels flots de ſang roulent de toutes parts!

Cachez-vous, Tyriens, au centre de la terre.

Précipité du haut de ces remparts,
le fils s'écraſe, en écraſant ſa mere;
& dans ſon ſein il écraſe ſon frere!
le ſang du fils a jailli ſur le pere!
& tous enſemble ils reſtent conſumés
ſous les débris fumans de leurs toîts enflammés....

Aux armes, aux armes, aux armes !
vains regrets ! ô cris ſuperflus !
hier encor, Sidon brilloit de tous ſes charmes !
Le jour ſe leve !... elle n'eſt plus.

LA RUINE
DE
JÉRUSALEM,
CHANTS LYRIQUES.

Puisse le délire de la douleur être toujours pour vous une chimère !

T. Chatterton.

LA RUINE
DE
JÉRUSALEM,
CHANTS LYRIQUES.

UN ISRAÉLITE.

Que d'enfans d'Iſrael ne s'éveilleront plus!
Déjà le Meurtre avide, en ſa barbare joie,
attend que le Sommeil ait enchaîné ſa proie.

PLUSIEURS ISRAÉLITES.

O larmes! ô priere! ô regrets ſuperflus!

UN CORIPHÉE.

Sous un ciel embrâſé du couchant à l'aurore,
dans les murs de Sion, que la flamme dévore,
accouroient, par milliers, les Démons s'entaſſer:
les voyant tous, courbés, lentement ſe gliſſer
ſur des amas impurs de funebres décombres,
&, par bonds, s'aggrandir & s'élancer leurs ombres;
dans un délire affreux, ſtupides, étourdis,
l'un à l'autre inconnus, nous fuyons, pourſuivis
du tumulte & des pleurs d'une ville enflammée,
que repouſſoit en vain notre oreille alarmée.

DES ISRAÉLITES (qui seront toujours appellés Iduméens), *imitant la voix féroce & terrible de leurs ennemis.*

Massacrez, sans pitié, vieillards, femmes, enfans!

D'AUTRES IDUMÉENS.

Rasez Jérusalem jusqu'en ses fondemens!

TOUS LES ISRAÉLITES.

Et nos pieds effrayés qui dévorent la terre
font jaillir sous nos pas des torrens de poussiere!
Nous goûtions, je ne sais quel horrible plaisir!
de sentir sur nos fronts la poudre s'épaissir:
c'étoit encor l'espoir d'épaissir les ténebres!

PARTIE DU CHŒUR.

Et secouant nos fers avec des cris funebres...

TOUT LE CHŒUR.

Les restes de Sion, aux flammes échappés,
d'un bruit rapide & sourd marchent enveloppés;
entassent les tourmens dans leur âme oppressée,
& tous, pour en chasser les sens & la pensée,
ne pouvant respirer, ni pleurer, ni gémir,
s'enivrent de douleur pour ne la pas sentir.

(*PROFOND SILENCE*).

UN CORIPHÉE.

Au bruit confus des chars, & de coursiers sans nombre,
qui déjà préparoient de longs hennissemens,

Le Sommeil effrayé fuit avec la Nuit ſombre.
Le Déſeſpoir ſans larme & ſans gémiſſemens.....

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

(Silence douloureux, ſenſible dans les vents !)

LE CORIPHÉE

s'éveille, recueilli pour de nouveaux tourmens !

(*GRANDE PAUSE*).

UN AUTRE CORIPHÉE.

Dans ce réveil horrible, où ſon ame éperdue
ſe nâvre & ſe nourrit du malheur qui le tue,
le morne Iſraélite, à ſoi-même étranger,
ſent au fond de ſon cœur tous ſes maux s'arranger ;
ſoupire, &, par dégrés, s'eſſayant à les croire,
dans le paſſé replonge, & cherche en ſa mémoire
par quel deſtin fatal ſur l'Euphrate amenés,
les enfans d'Iſrael ſe trouvent enchaînés.

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

Et cependant l'aurore & ſon heureux ſourire
de nos cœurs attendris entretient le délire.

UN PERE.

N'oſant tourner les yeux pour compter mes enfans,
mes regards les cherchoient dans les flots tranſparens ;
& n'offrant à mes vœux qu'imparfaites images —

UN AUTRE PERE.

Comme nous dans les fers pleurant ſur les rivages —

LE PREMIER PERE.

Heureux de les connoître à leurs gémiſſemens,
attentif, l'œil fixé ſur tous leurs mouvemens,
je voyois dans les flots nos larmes confondues —

UNE JEUNE FILLE.

Nos harpes, en déſordre, aux ſaules ſuſpendues —

UN PERE.

Des ſpectres s'avancer, de longs cheveux voilés,
qui ſerroient des enfans dans leurs bras mutilés!

(*PAUSE*).

TOUS LES ISRAÉLITES.

Là, dans l'étonnement d'une terre étrangere,
nous regardant l'un l'autre —

UNE VOIX.

Et la terre —

UNE AUTRE VOIX.

Et les flots —

UNE AUTRE.

Et nos fers —

UNE AUTRE.

Et le ciel —

UNE AUTRE.

qui permit tant de maux! —

UNE AUTRE.

Et l'enfant qui ſourit & joue avec ſa mere —

UNE AUTRE.

Et lui donne à baiſer les chaînes de ſon pere —

LES CORIPHÉES.

Tous enſemble élancés, de mille endroits divers,
le cris du déſeſpoir empliſſent les déſerts.

PLUSIEURS ISRAÉLITES.

Idumées !

D'AUTRES.

Sion !

D'AUTRES.

A des hommes !

D'AUTRES.

Des hommes !

ENCORE D'AUTRES.

Ah Dieux ! qu'ils ſont affreux ces déſerts où nous ſommes !

UN JEUNE ISRAÉLITE.

Les filles de Sion qui ſembloient ne pouvoir
raſſaſier leurs yeux du plaiſir de me voir !

UN ISRAÉLITE.

Ma raiſon m'abandonne & tous mes ſens m'égarent.

UNE AUTRE.

Je ſens à ma frayeur les maux qu'ils me préparent !

UNE AUTRE.

A déchirer ton cœur toujours ingénieux,
pourquoi joindre au préſent un avenir affreux !

UN AUTRE.

Grand Dieu ! de tant d'amour au comble de la rage,
paſſer, ſans un inſtant pour armer ſon courage !

LE JEUNE ISRAÉLITE.

Mon ſquélette hideux m'eſt un objet d'horreur !
Je perds juſqu'à l'eſpoir d'attendrir mon vainqueur !

UN AUTRE, *regardant le ciel.*

Dans ces os dépouillés connois-tu ton image !

LE JEUNE ISRAÉLITE.

Ton ſourire inſultant, exécrable ſoleil,
trouble un ſonge d'horreur qui n'a point de réveil !

UN ISRAÉLITE.

Aux doux épanchemens d'une amitié ſi tendre,
à combien d'heureux jours mon cœur devoit s'attendre !
puiſſiez vous, jours heureux, de mes premiers amours,
dans un cercle éternel recommencer toujours !

UN VIEILLARD.

C'eſt ainſi que ſouvent, ſur ton bruyant rivage,
des monts de ſable, ô mer, par le temps entaſſés,
ſe perdent dans les vents emportés par l'orage !
Mes tréſors ! mes tréſors ! en cent lieux diſperſés !
où ſont pour mes vieux ans mes tréſors amaſſés ?

DES INFORTUNÉS, *à la faveur de l'incendie, échappés des ſouterreins ignorés, où des ennemis puiſſans les avoient enſevelis.*

Nos ſoupirs ont enfin réveillé le tonnerre !

UNE

UNE VOIX.

ù ſont-ils ces Puiſſans ?

UNE AUTRE VOIX.

Sous la pierre écrâſés.

PLUSIEURS VOIX.

es Miniſtres cruels ?

TOUS.

Le centre de la terre
ouvre éclairé des feux de leurs troncs embrâſés !

PLUSIEURS VOIX.

voulant, pour toujours ! effrayer la vengeance ;
un regard paternel, le Dieu de l'Univers,
ns l'enfer des tyrans fait tomber l'eſpérance.

D'AUTRES VOIX.

s gouffres inconnus, par la foudre entr'ouverts,
ertent l'innocence & demandent le crime !
inſatiable Mort qui cherche ſa victime
tonne ! & ne retrouve en ſes tombeaux déſerts,
e des ſceptres briſés, des trônes, & des fers.

UNE ISRAÉLITE.

n plus ſenſible époux partageant la tendreſſe...
ſens encor ſon cœur treſſaillir d'allégreſſe !

UNE AUTRE.

aël !

PLUSIEURS VOIX.

Iſraël !

UN ISRAÉLITE.

La rage eſt dans mon cœur.

UN AUTRE.

M'abreuvant chaque jour d'un ſiècle de bonheur,
j'eſpérois m'enivrer d'une heureuſe vieilleſſe :
que ma femme & mon fils me fermeroient les yeux,
que je m'endormirois où dorment nos ayeux.

UN JEUNE HOMME.

Et moi j'étois époux, & pere en eſpérance !

SA JEUNE ÉPOUSE.

Eſt-ce lui que j'entends ?

LE JEUNE HOMME.

Je mourrai ſans vengeance !

SA JEUNE ÉPOUSE.

Enfant ! je pleure encor de t'avoir embraſſé !
Je prierai tant ce Dieu contre nous courroucé
qu'un jour de mon THAMAR il bénira les armes !

LE JEUNE HOMME.

Qu'il me rende une main pour eſſuyer ces larmes !

UN ISRAÉLITE.

Aux volontés du ciel mon cœur eſt réſigné.

LA JEUNE ÉPOUSE.

Dieu !

LE JEUNE HOMME.

Tu me reprends plus que tu ne m'as donné !

UN DES ROIS D'ISRAEL.

Mon peuple, ſouviens-toi, ſur ces rives déſertes,
que ton Dieu t'a promis de réparer tes pertes !

UN HOMME DU PEUPLE, *au Roi.*

Du haut de ſon orgueil le ſuperbe eſt tombé !

UN CORIPHÉE.

Tremblant de mériter une juſte vengeance,
le Prince, recueilli dans un ſombre ſilence,
roule ſur l'inconnu ſon œil hâve & plombé !

(*PAUSE*).

UN AUTRE CORIPHÉE

« Qu'un éclair de mes yeux annonçât la tempête,
» de crainte & de reſpect les Grands courboient leur tête ;
» & l'orgueil, de leur front tomboit, comme un rocher
» des ſommets du Sina, par les vents arraché ! —

LE PREMIER CORYPHÉE.

Tous ces grands ſouvenirs ſont peints ſur ſon viſage.
Le grand Roi terraſſé, ſuccombe à ſon malheur.
Ses ſoupirs étouffés retombent ſur ſon cœur.
Son front brille d'éclairs comme un épais nuage
qu'au même inſtant noircit & fait pâlir l'orage.
Aux reproches amers du plus vil des humains,
ſouvent il ſoulevoit ſes languiſſantes mains !
& du fond de ſon cœur une haute penſée
rallumant tout le feu de ſes regards éteints,
lui rendoit la terreur de ſa grandeur paſſée.

PLUSIEURS VOIX.

Que par mille tourmens il meure —

D'AUTRES VOIX.

Sans mourir !
Qu'il ſouffre tous les maux qu'il nous a fait ſouffrir !

LES PREMIERES VOIX.

Dieu ! c'eſt lui qui ſur nous attira ta colere.

LE CORYPHÉE.

Son grand cœur s'en étonne & pouſſe un grand ſoupir.

LE ROI.

J'étudiois mon peuple ; & le cœur de leur pere
attendoit dans leurs yeux un conſeil ſalutaire !
De l'avare oppreſſeur mes peuples affranchis,
d'un ſeul de mes regards retournoient enrichis.

PLUSIEURS VOIX.

Qu'importe qu'un Roi regne, ami de l'innocence,
ſi, cachant leurs forfaits, le crime & l'ignorance,
tous les jours, par ſon cœur, trompent ſa confiance !

UNE VOIX *irritée*.

Un Roi n'a point d'amis, il ne peut —

LE ROI *s'écrie*.

Que dis-tu ?

LA VOIX.

Qu'un Roi n'a pas le droit de croire à la vertu.

LE PEUPLE.

Il oſe, & ſe croit juſte ! en d'autres mains remettre
mes deſtins, qu'à lui ſeul j'ai bien voulu commettre.

UNE VOIX.

Dûſſent-ils me nourrir de poiſons & de fiel,
je reſpire un air pur & regarde le ciel !

LE PEUPLE, *au Roi.*

Lui ſeul....

UNE VOIX.

Pleure !

LE ROI.

Sache donc avec quel artifice
à l'oreille des Rois l'impoſture ſe gliſſe !

LE PEUPLE.

Sache que l'infortune eſt ſans bras & ſans voix,
& que le crime heureux peut s'armer de tes loix !

UNE VOIX.

Hélas ſi quelque main heureuſement cruelle....

UNE AUTRE VOIX.

Nous dormirions en paix dans la nuit éternelle !

LE ROI.

Je doute qu'une fois, à la fourbe échappé,
le plus juſte des Rois n'ait pas été trompé !

UN VIEILLARD.

Les ſiècles entaſſés ne cachent point le crime ;
mais que tu venges tard le foible qu'on opprime ;

grand Dieu ! dans un repaire enſeveli trente ans ;
je ſurvis à ma force, & mes pas chancelans
traînent d'un corps uſé le déplorable reſte. —

(*A un jeune homme*).

Toi qui parois plongé dans un penſer funeſte,
échappé, ſans bleſſure, à d'horribles combats,
heureux d'un cœur ſenſible, & beau de ta jeuneſſe,
qu'as-tu laiſſé de toi dans ces affreux climats ?

LE CORIPHÉE.

Et l'autre le regarde & ne lui répond pas !

LE VIEILLARD.

Pourquoi nâvret ton cœur d'une amere triſteſſe ?
Fais tomber de ton front ce funebre ſommeil,
comme le fier lion ſecoue, à ſon réveil,
le poids humide & froid qui charge ſa criniere.
Vois ces bords enchantés ſourire à la lumiere !
Dans un lit de cryſtal, d'azur & de vermeil,
vois l'Euphrate rouler les rayons du ſoleil.
Son ombre, ASTRE NOUVEAU ....

LE JEUNE HOMME.

Lequel des deux eſt l'OMBRE !

LE CORIPHÉE.

Et bientôt à ſes pieds il tourne un regard ſombre.

LE VIEILLARD.

Que fais-tu ?

LE JEUNE HOMME.

Laiſſe-moi, ſous mes toîts enflammés
je cherche mes enfans en cendres conſumés !

UN VIEILLARD.

Cette urne les contient, elle n'eſt pas remplie!

UN ISRAÉLITE.

O ma Jéruſalem! ſi jamais je t'oublie....

LE CORYPHÉE.

Et ſon œil en ſuivant ſon front demi penché,
tombe & reſte immobile à la terre attaché.

UN ISRAÉLITE.

Où pourrois-je trouver un cœur qui me réponde?

UN AUTRE.

C'eſt la mer qui répond à la foudre qui gronde!

LE PREMIER ISRAÉLITE.

En d'horribles penſers je m'abîme & me perds!
(*Avec le ſourire du déſeſpoir*).
De leurs lits échappés, les fleuves des enfers
s'allumant des débris de la moitié du monde,
vont enfin achever d'engloutir l'Univers!

UN AUTRE.

Toi, Monſtre, à qui donna, la colere céleſte,
pour haleine un volcan, & pour ſoupir la peſte,
MORT, je brave ta faulx & ta voracité;
le paſſé dure encor, tout entier il me reſte;
c'eſt toujours le préſent dans ſon éternité.

UN ISRAÉLITE, *à ſon fils.*

Pour la premiere fois, toi qui vois la lumiere.....

LE JEUNE HOMME, *en extâſe.*

Quels céleſtes parfums !

L'ISRAÉLITE.

qui du ſein de ta mere
fus replongé vivant dans le ſein du tombeau —

LE JEUNE HOMME.

Je n'aurois jamais cru que le jour fût ſi beau !

L'ISRAÉLITE.

O mon fils !

LE JEUNE HOMME.

O ma mere ! oh ! quand avec l'aurore
on s'éveille, heureux ceux qui s'éveillent encore !

UNE VOIX.

Ma femme, & toi, mon fils, qu'êtes-vous devenus ?
hélas ! morts ou vivans je ne vous verrai plus !
tous, oh ! —

UN PERE.

L'enfer eſt vuide, ils ſont tous là.

UN VIEILLARD.

Ma fille,
toi, ma ſeule eſpérance, & toute ma famille,
c'eſt en vain pour te voir que mes yeux ſont ouverts ;
viens.

L'ENFANT.

Il fait bien nuit !

LE VIEILLARD.

Nuit ? viens au bruit de mes fers.

LE CORIPHÉE.

L'enfant qui roule, en vain, ſon œil dans ſon orbite,
D'un pied que la frayeur égare & précipite,
S'éloigne de ſon pere en courant l'embraſſer,
Et ſon pere l'entend dans les flots s'étouffer.

(*PAUSE*).

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

Nous implorions du ciel des regards pacifiques.

DES IDUMÉENS.

Chantez-nous de Sion les ſuperbes cantiques.

UN CORIPHÉE.

Nos bras reſtent glacés vers le ciel étendus !

UN AUTRE CORIPHÉE.

Notre oreille ſe ferme, & notre œil ne voit plus !

LE PREMIER CORIPHÉE.

Le ſoleil, par pitié, cache-t-il ſa lumiere ?

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

Comme pour en douter nous fermions la paupiere !

LE DEUXIEME CORIPHÉE.

Eh ! quel eſt donc ce poids dont nos bras ſont chargés ?

LE PREMIER CORIPHÉE.

Peut-être que nos fers en glaives ſont changés ?

LES DEUX CORIPHÉES.

Tous nos ſens incertains, par un heureux menſonge,
cherchent à s'engourdir dans les erreurs d'un ſonge;
ſavourent la terreur de ces vaſtes déſerts;
& nos mains, tout-à-coup, tombant avec nos fers,
redoublent ſes horreurs d'un lugubre ſilence —

(*Les Iduméens préparent leurs danſes féroces*).

PLUSIEURS ISRAÉLITES.

Ces démons réjouis s'agitent en cadence!

DES IDUMÉENS, *s'avancent.*

Encore! encore! encore!

LES ISRAÉLITES, *reculent effrayés.*

Et leurs bras menaçans
font rejaillir ſur nous le ſang de nos enfans!

TOUT LE CHŒUR.

Juſques à quand, Seigneur? —

PARTIE DU CHŒUR.

Armé de ſon tonnerre,
Dieu, des Iduméens vient-il purger la terre?
Enſemble confondus, les Eſclaves, les Rois,
dans la tombe éveillés ſe levent à ſa voix.

TOUT LE CHŒUR.

Que pour l'éternité l'Iduméen périſſe!

UNE VOIX.

Plus de flatteurs alors pour voiler l'injuſtice.

UNE AUTRE VOIX.

Plus de néceſſité, prétexte des tyrans.

PARTIE DU CHŒUR.

Rois, qui vous croyez Dieux, pour être Tout-puiſſans; que pour ſes grands deſſeins épargne ſa vengeance, vous ſubirez enfin l'éternelle ſentence.

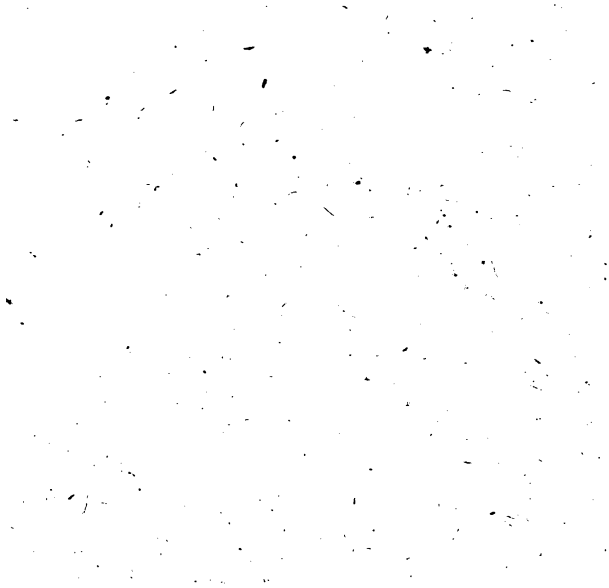
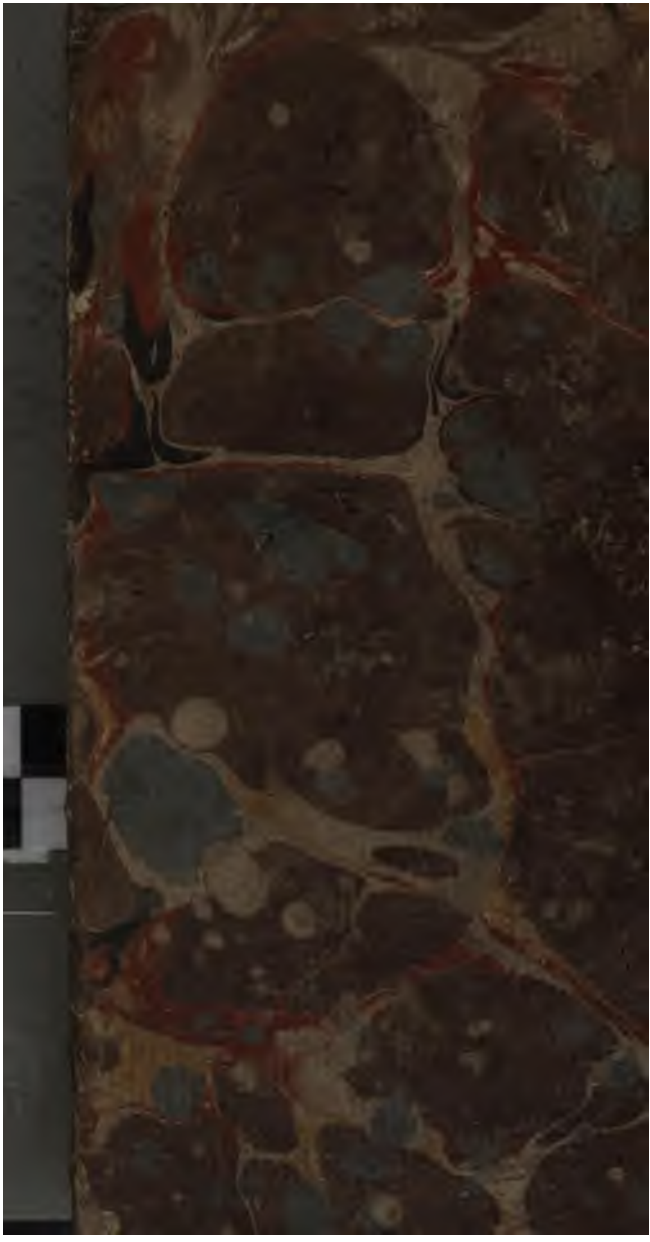
L'AUTRE PARTIE DU CHŒUR.

Chantez Iduméens, il nous jugera tous.

TOUT LE CHŒUR.

Sa juſtice bientôt ſe ſouviendra de vous!

FIN.

B1822484

F, Norman
10. 3. 92